

Idées et formes littéraires françaises dans le Sud-Est de l'Europe

Collection dirigée par
ANDREI PIPPIDI, ANDREI TIMOTIN
et DANIEL CAIN

ACADÉMIE ROMAINE

INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

N. IORGA

**Idées et formes littéraires françaises
dans le Sud-Est de l'Europe**

Leçons faites à la Sorbonne

Édition par

VIRGINIA BLÎNDA



EDITURA ISTROS A MUZEULUI BRĂILEI „CAROL I”

BRĂILA, 2022

DTP: Rozalia Pîrlitu

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României
IORGA, NICOLAE

Idées et formes littéraires françaises dans le Sud-Est de l'Europe :
Leçons faites à la Sorbonne / N. Iorga ; édition par Virginia Blînda. -
Brăila : Editura Istros a Muzeului Brăilei "Carol I", 2022
ISBN 978-606-654-470-2

I. Blînda, Virginia (ed.)

82.09

© Toate drepturile asupra prezentei ediții sunt rezervate Editurii Istros a Muzeului Brăilei „Carol I” și ISSEE.

NOTE SUR L'ÉDITION

Le volume *Idées et formes littéraires françaises dans le Sud-Est de l'Europe* (= *Études roumaines* II) a été publié à Paris, chez l'éditeur Jules Gamber, en 1924 et réunit deux cycles de conférences données à la Sorbonne par N. Iorga : *La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècles* et *Le Romantisme dans le Sud-Est de l'Europe*, ces dernières publiées également dans la *Revue historique du Sud-Est européen* I, n^o 10-12, octobre-décembre 1924.

Dans la présente édition les références bibliographiques citées dans les notes ont été complétées là où cela était nécessaire et l'orthographe des toponymes et des anthroponymes a été actualisée.

**LA PÉNÉTRATION DES IDÉES DE L'OCCIDENT
DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE
AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLE**

Conférences données à la Sorbonne

CHAPITRE I

Premiers contacts par Constantinople et les Grecs

Les idées françaises qui ont pénétré dans le Sud-Est européen à partir des dernières années du XVII^e siècle et qui ont joué un rôle de plus en plus grand à travers tout le XVIII^e et pendant le XIX^e entier ont été précédées par une autre forme d'influence intellectuelle de l'Occident. Je ne dirai pas que cette forme d'influence intellectuelle correspond à la forme française. Mais, sans doute, cette dernière a été préparée par deux autres chapitres d'influence occidentale s'exerçant sur les pays orientaux de l'Europe. Et si, plus tard, nous avons à faire une distinction entre la Russie, d'un côté, et les pays du Sud-Est européen, de l'autre, cette distinction ne s'impose pas pour le premier chapitre de cet exposé, car, à la fin du XVII^e et au commencement du XVIII^e siècle, la Russie n'existe pas en tant que territoire sur lequel puisse s'étendre l'influence des idées occidentales.

Sur cette Moscovie d'après 1711 on a les pages, d'une impression directe et exacte, de Jean Neculce, le hetman moldave qui avait commandé l'armée de Démètre Cantemir. Peu connues du public occidental, elles ont été traduites en français par un des principaux représentants de l'influence de l'Occident dans les pays du Danube au commencement du XIX^e siècle, Michel Kogălniceanu (« de Kogolnitchan »)¹.

Cet exilé à la suite de la campagne malheureuse du Prout, dans laquelle le Moldave avait collaboré avec le Tsar, se plaint du manque total de liberté à la Cour de Pierre, et, conservant le plaisir d'avoir autour de lui des hommes capables de le comprendre et de l'encourager, il préféra revenir dans sa Moldavie pour y subir Dieu sait quelles expiations de la part des Turcs, ses anciens maîtres, que de vivre plus longtemps sous le régime moscovite.

La manière dont le Tsar se présentait en Occident, dont il savait se faire accueillir par un certain milieu en Hollande, les efforts qu'il fit pour paraître à la Cour de Louis XV à Versailles, les simagrées et les compliments de salon qu'il prodigua à l'occasion de cette visite en France, tout cela se distingue nettement

¹ M. Kogalnicean, *Fragments tirés des Chroniques moldaves et valaques pour servir à l'histoire de Pierre-le-Grand, Charles XII, Stanislas Leszczyński, Démètre Cantimir et Constantin Brancovan*, première partie, Jassy, 1845.

du système qu'il entendait pratiquer dans ses propres États et du milieu qu'il y retrouvait.

Démètre Cantemir lui-même, qui s'était établi en Russie pour y être l'introducteur des idées occidentales dans ce pays, se plaint, dans telle partie de son œuvre, de ne pas y trouver les livres dont il aurait besoin pour la compléter.

Le Sud-Est européen forme donc à cette époque le seul territoire sur lequel peuvent s'étendre les idées caractéristiques de la civilisation occidentale.

J'ai dit que cette civilisation occidentale ne se présente pas, dès le commencement, sous la forme française. Cependant il existe deux chapitres préliminaires qui appartiennent, si l'on veut, à la France aussi ; seulement celle-ci doit en partager la propriété, et avec l'influence de la Renaissance occidentale latine, qui pénètre en Orient au XVI^e et gagne tout le terrain dont elle a besoin seulement au XVII^e siècle, et avec l'influence italienne, continuation de cette influence de la Renaissance latine.

Il faut dire quelques mots de la première influence, avant de montrer ce que la France a pu donner aux pays du Sud-Est européen, pour distinguer ensuite la manière dont cette influence a pu s'acclimater dans ces pays.

Elle est entrée d'abord par la Pologne. Je dois ajouter : aussi par la Hongrie, mais, dans ce dernier pays, l'influence de la Renaissance a été interrompue à un certain moment, en 1526, par suite de la conquête turque. En Pologne, au contraire, le terrain gagné a été maintenu jusqu'au bout, rien n'étant venu porter atteinte à l'unité du royaume des Jagellons.

L'influence latine y est fortement visible dès le XV^e siècle. Jean Długosz, qui traduisait son nom slave en latin par Longinus, nous a laissé une histoire admirable, qui peut soutenir la comparaison avec tout ce que l'Occident a pu donner de mieux à cette époque. Elle ne contient pas seulement la chronique du royaume de Pologne, mais l'on y trouve les renseignements les plus nombreux et les plus exacts sur tout ce qui s'est passé dans tous les pays voisins, de telle sorte que, de nos jours encore, on ne peut pas écrire un chapitre de l'histoire d'Orient sans y recourir.

On peut dire que l'influence de l'antiquité romaine s'était établie dans une forme définitive dès le commencement du XVI^e siècle, au cours duquel il y a toute une série d'écrivains dont l'œuvre a été analysée tout dernièrement par Mlle Marie Kastarska. J'en citerai l'évêque Dantiscus, un des meilleurs poètes latins d'imitation du commencement de l'époque moderne, qui a célébré toutes les victoires des armées polonaises. Et il existe des chroniques de la seconde moitié du XVI^e siècle qui peuvent être mises à côté des sources servant à connaître l'histoire de l'Occident à la même époque. À côté d'un de Thou on peut mettre Heidenstein, Allemand d'origine, qui a laissé un exposé de l'histoire de la Pologne à son époque dans une forme littéraire distinguée.

Le mouvement se continue au XVII^e siècle ; il se manifeste aussi en langue polonaise, sans que, pour cela, les traditions latines s'arrêtent. Des établissements scolaires aussi se fondent en Pologne, qui exercent sur la nation une influence des plus profondes et qui rayonnent à l'étranger. Des Moldaves du XVII^e siècle, comme Grégoire Ureche, compilateur historique, comme Miron Costin, qui a écrit sa chronique moldave à la fois en roumain, en latin, en polonais, transportent en Moldavie ce qui distingue l'enseignement et les traditions littéraires de la Pologne voisine.

En Hongrie, cette influence de la Renaissance latine s'est exercée d'une manière très forte sous le règne de Matthias Corvin, et ses manuscrits, pris un peu partout, ont été transportés par la conquête turque à Constantinople, dont, malgré les efforts faits il y a une dizaine d'années pour les ramener, il n'a été possible d'en retrouver que très peu. Des peintres italiens s'étaient fixés à la Cour du roi de Hongrie. Mais après la mort de Matthias Corvin une époque malheureuse s'ouvre pour le royaume. Bientôt l'armée royale succombe sous les coups de Soliman le Magnifique et, à la place de la Hongrie unique, accueillant la civilisation latine de l'Occident, trois pays hongrois s'établiront, dont aucun ne sera en état de recueillir l'héritage du royaume brisé, la capitale elle-même étant désormais, sous les Pachas turcs, fermée à toute influence occidentale. Ferdinand, frère de Charles-Quint, s'est installé comme roi dans la partie du Nord, de l'Ouest et du Sud, celle-ci continuellement exposée aux continuelles incursions des Turcs, et nous avons en face la Transylvanie, qui, ayant une classe dominante magyare pour une population rurale dans sa plus grande partie roumaine, pourra, pendant les XVI^e et XVII^e siècles, servir d'abri aux muses latines de l'ancienne Hongrie. Toute une phalange de chroniqueurs naîtra dans cette Transylvanie. Sans cesse la Moldavie et la Valachie voisines ont reçu des influences transylvaines. Car le caractère remarquable de la civilisation qui s'est développée entre les Carpathes et le Danube est d'avoir accueilli, sur un très ancien fonds rural de traditions paysannes, toutes les traditions byzantines ou slavo-byzantines du Sud et, en même temps, toutes les influences occidentales qui venaient de l'Ouest transylvain et de l'Est polonais.

Venant à l'influence exercée par la civilisation italienne sur l'Est et surtout sur le Sud-Est européen, il ne faut pas oublier qu'à côté de l'Italie péninsulaire il y avait en Orient tout une Italie appartenant aux îles méditerranéennes. Il y avait, à défaut de l'Italie détruite par les Turcs dans l'Albanie et dans la Morée, les îles de Chypre et de Crète, représentant un vaste domaine accessible à n'importe quelle civilisation occidentale. Ces îles continuaient les anciennes traditions de la civilisation italienne et permettaient à cette dernière de s'étendre encore. Il ne faut pas oublier non plus que la Crète n'a été conquise par les Turcs que pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, et cela à la suite d'une très longue guerre, dont la durée mesure non seulement

l'appui accordé par Venise à ses colons, mais en même temps la force de l'élément indigène italianisé qui résistait de toutes ses forces, non seulement en tant que chrétien, mais en tant que détenteur de cette civilisation de l'Occident, contre la poussée ottomane. Si Chypre avait succombé déjà dans la seconde moitié du XVI^e siècle, l'île de Chios a conservé pendant longtemps ses anciens privilèges, et les traditions anciennes y ont survécu à la conquête ottomane.

Il faut se rappeler encore qu'il n'y a pas eu qu'une seule Constantinople, aux XVI^e et XVII^e siècles, mais plusieurs.

Si l'on peut négliger, au point de vue de l'Occident, la Constantinople ottomane, envisagée dans ses traditions byzantines mélangées de barbarie asiatique, on peut dire qu'il y avait une autre Constantinople, extrêmement intéressante, qui servira de moyen de transmission, de point de concentration pour les idées françaises, à un certain moment du XVIII^e siècle.

Une seconde Constantinople existait donc, qui était connue par tel ouvrage d'un ancien consul, Belin, auteur d'une étude sur « la latinité de Constantinople ». Continuant la Byzance latine, commerciale et économique, du Moyen-Âge par un mouvement qui n'a jamais été interrompu jusqu'au XVIII^e siècle, des influences nouvelles arrivent à conquérir tout le terrain qui appartenait d'abord aux Vénitiens et aux Génois : italiennes d'abord, dans la forme levantine, pour se mêler, à la fin du XVI^e siècle et surtout au XVII^e, avec l'influence française, dont il faudrait une autre connaissance des matériaux pour donner, non pas une vue d'ensemble, mais, dans des chapitres détachés, une étude approfondie et tant soit peu définitive, de François I^{er} à Louis XVI.

Il y a, dans cette Péra et dans cette Galata, – surtout à Péra, – toute une vie sociale, toute une vie religieuse, toute une vie intellectuelle du plus haut intérêt, qui appartient à l'Occident.

On n'a qu'à prendre n'importe quel des récits de voyages de cette époque pour en être informé. J'ai analysé, il y a quelques années, dans un mémoire présenté à l'Académie de Bucarest² un de ces récits, celui de Cornelio Magno, qui date de 1672, de l'époque du sultan Mehmed IV, et bien avant j'avais découvert³ des lettres grecques et italiennes du XVI^e siècle, qui font voir combien était grand le rôle occidental de ce monde de Péra, qui donnait aux principautés de Moldavie et de Valachie aussi des princesses, lesquelles amenaient avec elles comme une atmosphère de Venise. Ainsi cette Catherine dont le père était un Grec et la mère Italienne, Levantine. Elle avait une sœur, Marie, qui portait le diminutif roumain de Mariora. Établie dans l'île de Murano, près de Venise, cette veuve du Génois Adorno Vallarga vivait dans le monastère,

² N. Iorga, « Un călător italian în Turcia și Moldova în timpul războiului cu Polonia », AARMSI, s. II, t. XXXIII, 1910-1911, p. 35-60.

³ Idem, « Contribuțiuni la istoria Munteniei în a doua jumătate a secolului XVI-lea », AARMSI, t. XVIII, 1895-1896, p. 1-112.

aujourd'hui démolie, de San Maffio, ne répondant jamais en italien à sa sœur, qui lui écrit toujours en grec. Mais les relations d'affaires qui vont jusqu'au Véronèse, les modes, les coutumes sont bien de l'Italie⁴.

Quelques années auparavant, il s'était agi d'un mariage entre une princesse de cette Valachie et tel usurpateur moldave, ancien étudiant à Montpellier, écrivain de documents grecs, poète lauréat de Charles-Quint, assistant aux campagnes de France de cet empereur, qui s'était improvisé marquis de Paros et de Samos et, originaire de Crète, prétendait descendre des Héraclides et être apparenté aux anciens despotes serbes. Venant se fixer en Moldavie, il s'était aperçu que la princesse elle-même était une descendante de ces Héraclides, ce qui lui donnait à son avis le droit de remplacer le mari, Alexandre, sur le trône de Moldavie. Battu, il s'est réfugié en Pologne, où on lui donna les moyens de commencer son aventure avec des luthériens, des réfugiés d'Allemagne, des socieniens. Prince de Moldavie, il a fait construire une assez belle cathédrale, maintenant ruinée, à Cotnari et il voulait avoir une école latine, où on voit apparaître, au défaut de Mélanchton, Jacobus Sommerus. Jacques Basilius l'Héraclide joua assez bien son rôle vis-à-vis de ses sujets, se présentant devant les « barbares » les longs cheveux épars à la mode du pays, jusqu'au coup de massue qui termina avec sa vie le drame qu'il avait improvisé avec beaucoup de talent.

Cette influence de l'Italie s'est exercée aussi par un nombre assez important de jeunes gens appartenant au monde grec, qui allaient en Italie parfaire leurs études. Il faut citer parmi eux le nom de Constantin Cantacuzène, descendant presque sans aucun doute de l'ancienne lignée impériale des Césars de Byzance. La famille s'était établie vers la fin du XVI^e siècle en Valachie et son rejeton, avide de savoir et de comprendre, après avoir fait des études à Constantinople, était parti pour l'Italie, pour Padoue et Venise. J'ai découvert le carnet d'étudiant de Constantin Cantacuzène. Il est écrit en roumain, d'une forme très naïve, et a été traduit partiellement en italien dans le bel ouvrage que mon collègue, M. Ortiz, professeur de littérature italienne à l'Université de Bucarest, a publié sur l'influence italienne dans les Principautés à l'époque moderne.

Constantin Cantacuzène, initié aux lettres latines par un des professeurs, Albano Albanese, de Padoue, où il publiera une carte de la Valachie, parvint à écrire l'italien d'une façon élégante, et, dans un but de communications littéraires, il est parvenu à nouer en Italie des relations très nombreuses qu'il a conservées jusqu'à la fin tragique de sa vie, étant tué en 1716 avec son fils, prince de Valachie.

⁴ Hurmuzaki, *Documente*, XIV, Bucarest, 1915. Voir cette correspondance : n° CXXII et suiv., p. 50-82.

Ayant passé dans cet Occident, qui lui offrait des conditions d'existence tout à fait différentes de celles de son milieu, quatre années de sa jeunesse, il en avait rapporté de fortes impressions et des conceptions toutes nouvelles⁵. Elles le détermineront à commencer, vers la fin de ce XVII^e siècle, une histoire de sa nation extrêmement remarquable. C'est en réalité, et non seulement dans ces régions, la première tentative d'histoire critique, contenant une analyse très bien informée et très étoffée des sources. Et il a recours même aux traditions, aux chants populaires, pour écrire la partie la plus reculée de son histoire.

A côté de lui faisait ses études en Occident un Grec des îles, mêlé à la vie des Roumains aussi et fortement, qui a joué plus tard un grand rôle à Constantinople : Alexandre Maurocordato, venant de l'Archipel, tout pénétré d'influences italiennes.

Comme Cantacuzène, Maurocordato fit un séjour en Italie et en rapporta, sinon cette originalité de perception qui distingue son contemporain valaque, mais la capacité de faire des ouvrages d'une grande étendue et d'un beau style hellénique. En même temps que son ouvrage de rhétorique et son essai sur la circulation du sang, publié aussi en italien, que ses « Judaïques », ses études sur la région du Danube, la Mésie, il a écrit une histoire de la guerre contre l'Empire d'Allemagne des Turcs alliés de Louis XIV, ouvrage qu'il mena jusqu'à la signature de la paix de Carlowitz. Grand Interprète de l'Empire ottoman, il avait à sa disposition des sources très importantes. Il copia aussi une coutume de l'Occident, car c'est le premier des Orientaux qui tient un journal suivi de tout ce qui se passe devant ses yeux. Et il s'était décidé à écrire l'histoire universelle, depuis la Création du Monde jusqu'à ses jours⁶.

Il ne peut pas être question encore de l'influence des idées révolutionnaires françaises, des idées « philosophiques » qui précèdent la Révolution. On est à l'époque de Louis XIV, et la raison célèbre un autre triomphe que celui de la « philosophie » de l'époque suivante : le triomphe de l'ordre dans les actions et dans les écrits. On n'a qu'à comparer un ouvrage oriental du XV^e ou du XVI^e siècle, son fouillis de détails sans aucune importance, avec les ouvrages qui sont le produit de la civilisation française du XVII^e siècle, pour voir la différence des deux civilisations.

Or, si Alexandre Maurocordato pense à son histoire universelle, c'est qu'il tient compte des tendances de cette nature qui s'étaient manifestées dans le

⁵ Il doit être considéré comme le fondateur de l'Académie grecque de Bucarest, qui commença à fonctionner sous le règne de son frère Șerban (1677-1688) et eut bientôt un remarquable développement.

⁶ Ce journal a été publié par M. Papadopoulos-Kérameus, dans la grande collection des documents extérieurs concernant la Roumanie, dite « Hurmuzaki », XIII. Voir « Istoriile lui Alexandru Mavrocordat, dragoman al Porții otomane, 1682-1687 », *Hurmuzaki*, XIII², Bucarest, 1914, p. 1-43. Voir aussi *ibid.*, XIII¹, 1909, p. 1-43 (en grec).

milieu français de ce XVII^e siècle où avait surgi, avec d'autres buts, bien supérieurs, l'Histoire universelle de Bossuet.

L'influence française se manifestait, du reste, aussi dans le domaine politique. On avait comme modèle la Cour de Louis XIV, sa manière de régir ses États. Le grand roi a rencontré un émule sur les rives du Danube dans le prince Constantin Brâncoveanu, dont le palais à Mogoșoaia, aux environs de Bucarest, un très beau palais qu'on vient de restaurer, manifeste des ambitions étrangères ; pendant son long règne, terminé par le martyre à Constantinople, il est entouré d'une Cour splendide. Il employait les revenus très riches de ses États pour refaire les anciens monastères, les anciennes églises plus ou moins ruinées, dont les dimensions lui semblaient toujours trop petites pour la splendeur de son règne. Il faisait aussi écrire l'histoire de ce règne dans une forme qui correspondait à la forme occidentale de cette époque.

Mais, à côté de cette influence exercée par la Cour de Louis XIV, par tout ce qui forme la royauté française en plein développement au XVII^e siècle, on trouve autre chose : on trouve les tendances littéraires de la France, qui étaient transmises en Orient par diverses voies.

On ne se rend pas suffisamment compte de l'importance que la diplomatie française a eue à Constantinople à la fin du XVII^e siècle. Déjà se posait le grave problème de la politique orientale, dans la solution duquel la France était intéressée en première ligne. Il y avait dans ces rapports de l'Empire ottoman avec la France la nécessité pour elle de conserver les Turcs comme alliés contre les Habsbourg et on cherchait des auxiliaires dans ces pays danubiens, de même que dans le monde magyar, mécontent de la domination de la Maison archiducal. Ces pays étaient sans cesse traversés par les émissaires des ambassadeurs français à Constantinople. Jamais l'ambassade du roi n'a eu l'importance qu'elle a su se gagner à cette époque, surtout entre 1680 et 1699, date de la paix de Carlowitz. Une vingtaine d'années se sont passées pendant lesquelles aucun événement ne s'est produit en Orient sans l'intervention, plus ou moins habile, plus ou moins couronnée de résultat, des ambassadeurs de France.

Parmi ces ambassadeurs, il faut citer de Châteauneuf, qui a contribué à la conclusion de la paix, puis de Ferriol et des Alleurs. Le premier s'était mis en tête de passer par-dessus l'étiquette traditionnelle pour se présenter au Sultan, laquelle n'admettait pas qu'on parût avec une épée, et on lui apprit brusquement qu'il faut respecter les traditions.

Tel de leurs émissaires, parmi lesquels le Jésuite Datlée, le comte Léon, le secrétaire Michel, sont connus, et de Bruë a écrit, alors qu'il était secrétaire d'ambassade, l'histoire de la campagne de Morée contre les Vénitiens, en 1716.

Ces envoyés de l'ambassadeur de France à Constantinople étaient toujours bien accueillis par les princes roumains, même quand le riche prince valaque ne

soutenait pas les intérêts du grand roi. De fait, il n'était l'ami de personne, mais était avant tout celui de sa propre situation politique, des plus dangereuses. À cette Cour, les envoyés français rencontraient des personnages comme Constantin Cantacuzène, avec lequel ils pouvaient s'entretenir au moins en italien, sinon en français, comme le médecin du prince, Jacques Pilarino, qui, avant Jenner, s'est occupé de l'étude du vaccin et en a préconisé l'emploi, le secrétaire florentin del Chiaro, qui écrivit les « Rivoluzioni della Valachia », et autres gens habitués aux coutumes de l'Occident.

Mais à Constantinople même tel prince moldave persécuté, dans l'embarras de trouver un refuge, le cherchait à l'ambassade de France. Démètre Cantemir était le fils d'un prince de Moldavie totalement illettré. Son père, un paysan, pas trop riche, était devenu soldat polonais combattant contre les Turcs pour arriver ensuite – sans trahison – à devenir le favori d'un des chefs de l'armée ottomane, puis à occuper le trône de Moldavie sans savoir écrire, et, à son âge, il était un peu trop tard pour l'apprendre ; il « signait » ses diplômes à l'aide d'une planchette gravée qu'il remplissait d'encre. Mais il avait à sa Cour un Grec savant qui instruisait ce fils.

Envoyé à Constantinople, à la fin du XVII^e siècle, Démètre y trouva comme des symptômes de fraternisation entre les deux civilisations, opposées jusqu'à ce moment. Il se forma dans ce monde où les Turcs visitaient les Francs et où les Francs s'initiaient à la langue turque, à la religion de l'Islam, aux coutumes de l'Orient. Sa personnalité, très remarquable, tient aux deux origines de son éducation.

Un portrait de lui, conservé au Musée de Rouen et signalé par M-Ile Bengesco, un écrivain français d'origine roumaine qui s'est signalée dans le domaine des études sur l'art occidental, montre un jeune homme au regard perçant, au nez busqué, aux lèvres fines, aux pommettes saillantes, d'une distinction vraiment royale, dont le vêtement est très curieux, représentant en même temps les deux civilisations. Il porte un turban, un beau turban blanc et bleu, à crête très riche, aussi bien par la qualité des plumes que par les pierres précieuses qui l'ornaient ; il a un vêtement de brocart qui peut être considéré comme étant plus occidental qu'oriental, orné d'une belle cravate appartenant à la mode de l'époque de Louis XIV – sous le turban, la cravate ! – ; la ceinture est turque et un manteau turc recouvre ses épaules, mais l'épée est de la façon de celle dont les courtisans du Sultan réussirent à débarrasser, au moment de son audience, de Ferriol⁷.

Les ouvrages qu'il a écrits sont nombreux, et il est impossible de ne pas y reconnaître, à côté de leur caractère visiblement oriental, les influences de l'Occident.

⁷ Cf. aussi A. Boppe, *Les peintres du Bosphore au dix-huitième siècle*, Paris, 1911, p. 6-7, 9, note 2.

Il a écrit des pages de philosophie théologique, un roman à clef, l'« Histoire hiéroglyphique », dans lequel il a raconté sa carrière politique en donnant à ses amis, à ses ennemis et à lui-même des noms empruntés aux animaux de la fable ; sans doute le premier ouvrage de ce genre que l'Orient ait donné depuis les temps anciens de la classicité. Il a composé une Description de la Moldavie en latin, qu'il destinait à l'Académie de Berlin, dont il était membre, sans avoir jamais fréquenté Berlin – et il ne s'en est que mieux porté. En dehors de cette description de la Moldavie, traduite également en allemand par Büsching, il a écrit une histoire de sa nation, dans laquelle on est loin de découvrir l'acuité de perception de Constantin Cantacuzène, la largeur de vues de son prédécesseur valaque, qui avait fait une meilleure école à Padoue. Il a donné en même temps son Histoire de l'Empire ottoman, dont le titre est : « Histoire des Progrès et de la Décadence de la Cour ottomane » avant l'ouvrage de Montesquieu, pour les Romains et celui de Gibbon, pour les Byzantins : pour la première fois le développement d'un empire se présentait sous cette forme. Il a arrêté son récit à 1670, moment où l'Empire ottoman commençait une série de défaites dont il a été le témoin. Cet ouvrage latin, rédigé en 1715-1716, a été traduit en anglais en 1734 et en français en 1743. Cantemir y a utilisé beaucoup de sources, parmi lesquelles certaines en italien et en français, comme l'ouvrage italien de Garzoni sur Venise et la Sainte Ligue et les mémoires de Delacroix ; il connaissait aussi le dictionnaire de Moréri, dans lequel il n'a pas trouvé seulement une large information, mais aussi certaines tendances qui procèdent de la « philosophie » française du XVIII^e siècle⁸.

Il entendait aussi donner la même direction occidentale dans sa famille. Marié deux fois : d'abord, avec une Cantacuzène, de Valachie, la deuxième fois avec une princesse russe, il eut de son premier mariage un fils nommé, d'après le roman d'Alexandre, très populaire sur le Danube à cette époque, Antiochus. Cet Antiochus, élevé en Russie et pour la Russie, eut en même temps des maîtres de latin, de français, peut-être même d'anglais, ce qui l'a aidé à devenir ambassadeur de Russie à Paris et à Londres. C'est grâce à lui que la littérature classique française a pénétré en Russie. Ses satires sont les premiers écrits dans lesquels on rencontre les tendances particulières de la civilisation occidentale, telle qu'elle se présente en France à cette époque. Du reste, le premier introducteur des méthodes scientifiques occidentales en Russie avait été d'abord un Moldave très malheureux, un aventurier, arrivé jusqu'à la Cour de Louis XIV, Nicolas Milescu, qui donnait des consultations à l'ambassadeur français de Stockholm sur la doctrine de l'Église orientale ; on a de lui des précis de mathématiques et un Voyage en Chine, révélateur.

⁸ Dans ses autres ouvrages, il emploie Orbini, les Commentaires de Pie II, Bouhours et Érasme, van Helmont, l'« Enchiridion militis Christiani » de Chelius, en même temps que Lactance et Sénèque.

Au moment où Antiochus Cantemir représentait la Russie en Occident, le prince de Valachie était Constantin Maurocordato, petit-fils d'Alexandre, qui se faisait peindre par le Genevois Liotard, dont il fit un boïar à longue barbe et à caftan. Son père, le prince Nicolas, élevé sous l'influence de la Renaissance latine, a publié, devenu prince sur le Danube, un ouvrage de morale qu'il intitula « De officiis », empruntant le titre à Cicéron lui-même ; il vivait dans la société de gens nourris de latin et de grec, comme le Saxon de Transylvanie Étienne Bergler, éditeur des classiques. À l'époque de Constantin, l'influence de l'Occident n'est plus latine, ni italienne, mais bien française, bien qu'il eût accueilli dans sa Moldavie des jésuites hongrois, adversaires des Habsbourg, qu'il eût pensé à fonder à Jassy un collège latin et roumain, avec des jésuites hongrois d'école française comme professeurs, et qu'il eût demandé au jésuite hongrois Peterffy d'écrire une histoire dans laquelle il devait exposer d'une manière critique le passé des principautés roumaines.

Il continuait, en même temps, la formation de cette riche bibliothèque des Maurocordato, dispersée par suite des malheurs de la famille, et dont un livre a échoué dans ma propre bibliothèque : un ouvrage relié en maroquin rouge, portant l'estampille dorée de la principauté de Valachie, après avoir eu la bonne fortune de découvrir quelques années auparavant, dans la tour d'une église de Jassy, au fond d'une cachette oubliée, le catalogue de cette bibliothèque sur une grande caisse pleine de bouquins. Il y avait des livres extrêmement précieux, des livres grecs, latins, orientaux, et, en même temps, des livres italiens et des livres français.

Tel poète italien du commencement du XVIII^e siècle, Frugoni, y figure, à côté d'une traduction italienne de Don Quichotte, de l'Arétin, du « Cortigiano », des contes du Boccace, de toute une collection d'ouvrages moraux, philosophiques, de traités concernant l'histoire de l'Empire ottoman ; des historiens du XVII^e siècle, Davila, Paruta, Sarpi, Nani, Bisaccioni, à côté de Giovio, plus ancien.

En fait d'ouvrages français, il y a le « Plutarque » de M-me Dacier, à côté de celui d'Amyot (Lyon, 1568), l'édition de 1725 de Montaigne, le « Spectateur ou le Socrate moderne », ouvrage publié en 1769 ; Mézeray, l'« Histoire de France » en 9 volumes ; une Histoire du prétendant hongrois Eméric Tököly (Cologne, 1693), l'« Histoire des Turcs » de Vanel (1692), les « Souverains du monde », Amsterdam 1722, Amelot, « Morale de Tacite », l'« Introduction à l'histoire de l'Europe » de Pufendorf, la « Très utile grammaire française, italienne et espagnole » d'Antoine Fabre, 1673, les « Lettres françaises et latines » de Gabrieli, et, comme ouvrages moins imposants par leur titre et leur contenu : « Je ne sais quoi », par M. C. D. S. P., publié à la Haye en 1723 ; les « Lettres historiques et galantes » d'Amsterdam (1719), un La Fontaine, édition de 1699, un Boccace, traduit en français et publié à Cologne en 1712, un « Don Quichotte » de 1718. « Don Quichotte » et le Boccace, il paraît que c'étaient les

ouvrages qu'affectionnait le plus, dans les heures où ne l'absorbaient pas les soucis de l'État, Constantin Maurocordato.

Aussitôt après, l'influence des idées françaises se transportera dans un autre domaine beaucoup plus intéressant, dans un domaine qui ne donne pas seulement des livres pour les bibliothèques, des inspirations pour une littérature, mais qui produit le facteur principal pour un mouvement politique.

Il n'y aura, pour le moment, rien à chercher du côté des Slaves de la péninsule des Balkans, qui vivaient une très humble vie de raïas, de paysans. Il n'y aura encore que très peu à chercher du côté des Grecs, les Grecs de Constantinople, en général, étant retenus, pour des raisons d'État, à l'écart de la civilisation occidentale, et les Grecs de Morée vivant de la même vie que les raïas. Il faudra chercher cette influence dans un quartier bien déterminé de cette Constantinople et dans ces capitales de Bucarest et de Jassy, qui lui sont indissolublement reliées à cette époque.

CHAPITRE II

Les Principautés roumaines et les idées de l'Occident

Les idées politiques occidentales ont-elles été connues, à cause de leur occupation même, par ces gens du quartier dit du Fanar, du « Fanal », du Phare, à Constantinople, Grecs de race comme les Maurocordato, cependant alliés aux dynasties roumaines, Roumains d'origine, comme les Racoviță, qui, d'abord interprètes, étaient ensuite « avancés » princes de Moldavie et de Valachie, pour être plus tard rappelés à Constantinople ?

On a attribué pendant longtemps un rôle prépondérant dans l'introduction de la civilisation occidentale et des idées françaises aux interprètes de la Porte. C'est une opinion qu'on retrouve un peu partout et qui forme la base des explications données par A. D. Xénopol pour l'admission des idées occidentales.

De fait le jugement d'Alexandre et de Nicolas Maurocordato sur les questions de politique n'est guère inspiré par la « philosophie » et tout aussi peu celui de Constantin, malgré les éloges que lui décerne pour ces réformes, égalisant les paysans aux boïars, mais sans leur donner une indépendance économique, l'abbé Desfontaines. Et voici, vers 1750, dans la série des interprètes grecs, une personnalité moldave qui a fait ses études, latines, il est vrai, en Occident polonais, à Lemberg, et qui parlait et écrivait avec aisance son latin : Callimachi, jadis le fils du paysan de Câmpulung Calmășul. À cette époque cependant Constantinople n'avait plus des ambassadeurs décidant sur la paix et la guerre, car les Turcs, victorieux à Belgrade, vivaient en paix avec Autrichiens et Russes. On paraissait même y abandonner l'influence française pour revenir à l'ancienne tradition de la langue diplomatique italienne.

L'influence de l'Occident s'exerce donc directement sur les Principautés roumaines. Certains critiques ont cru pouvoir affirmer que le régime « phanariote » n'admettait pas l'introduction d'idées occidentales capables d'en changer l'organisation. Or on n'a qu'à fouiller dans les anciennes bibliothèques roumaines, des évêchés même, d'autant plus des boïars, pour s'apercevoir du contraire. Les princes eux-mêmes donnaient, du reste, l'exemple, puis leurs conseillers, même des membres du clergé. Car, neveu du Patriarche de Jérusalem Dosithée, homme très cultivé, d'une grande influence, mais Oriental dans toutes ses manifestations, Chrysanthe Notaras, plus tard lui-même Patriarche de la ville sainte, s'entretient, dans la première moitié de ce siècle, avec l'auteur de l'Orbis christianus, Lequien ; il traduit Juvénal, explique les

Institutes et publie des ouvrages de mathématiques à Paris. Un frère de Constantin Maurocordato, Skarlatos, gendre du riche Brâncoveanu, et pieux orthodoxe, mettait, du reste, sa signature sur tel exemplaire de Bourdaloue.

Le contact avec l'Occident était imposé même aux Phanariotes des Principautés par un des principaux devoirs de leur situation⁹. Un Constantin Maurocordato avait à faire le service de la correspondance diplomatique des Turcs et on a conservé des lettres de lui adressées à des amis de Pologne, lettres qui supposent que ces princes, qui envoyaient leurs rapports au Réis-Efendi, recevaient régulièrement les journaux d'Europe. Dans les comptes des princes de Bucarest et de Jassy on peut voir toute la série des journaux occidentaux, de langue italienne et française, qui pénétraient dans ces pays. Ainsi le « Journal Encyclopédique » était non seulement lu, mais, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'évêque de Râmnic, Césaire, demandait en Transylvanie qu'on n'oublie pas de lui envoyer les numéros qui lui manquaient et de ne pas confondre ce journal avec un autre¹⁰. Ajoutons la « Gazette de Vienne », celle de Francfort, celle des Deux Ponts et quelques nouvelles d'Italie. Ce Jean Callimachi qui, après Constantin Maurocordato, occupa le trône de Jassy, ne parlait peut-être pas français, mais il recevait ces mêmes journaux occidentaux, et était en état de lire des ouvrages en cette langue. Il eut pour successeur son fils Grégoire. Celui-ci et son frère Alexandre, qui régnèrent tous les deux, avaient reçu une éducation française, que constate l'abbé dalmatin Boscovich, et le premier, bientôt victime des suspicions turques, recevait régulièrement, par son secrétaire résidant à Varsovie, par son correspondant Giuliani, aussi des informations politiques autres que celles qu'on pouvait avoir par la voie de Transylvanie¹¹.

C'est aussi l'époque où paraissent les secrétaires pédagogues des jeunes princes : des Français : un Laroche, un de Linche, un Carra – le « régicide » –, des Italiens plus au moins francisés, un Nagni¹², des Italiens de Dalmatie, d'origine slave, Raicevich, plus tard agent officiel d'Autriche à Bucarest, des Italiens d'Italie, l'abbé Panzini¹³.

⁹ Voir nos *Studii și documente cu privire la istoria românilor*, t. VI, Bucarest, 1904, p. 570-579, 581, et nos *Însemnări relative la istoria economică*, Bucarest, 1898.

¹⁰ « Annales de l'Académie Roumaine », section littéraire, AARMSL, s. II, t. XIX, 1896-1897.

¹¹ Nos *Documente privitoare la familia Callimachi, adunate, publicate și întovărășite de o prefață*, t. II, Bucarest, 1903, p. XXX, XXXII-XXXIV et surtout le chapitre VIII, p. 231 et suiv.

¹² Voir aussi N. Iorga, « Străini oaspeți ai Principatelor în secolul al XVIII-lea », *Literatură și artă română* V, 1900-1901, p. 25 et suiv.

¹³ N. Cortese, « La Valachia durante il principato di Alessandro Ypsilanti », *L'Europa Orientale: rivista mensile pubblicata a cura dell' Instituto per l'Europa Orientale* II, n° 3, 1922, p. 159-179. Le Suisse allemand Sulzer, ancien officier autrichien, marié à une Saxonne de Transylvanie, et venu pour occuper une chaire de droit à Bucarest, sans négliger le commerce rémunérateur, cet auteur d'une « Geschichte des transalpinischen Daziens », à demi imprimée en trois gros volumes, est plus « philosophe », dans ses préoccupations et ses critiques, que tous les autres.

L'emploi du français était pour ces princes et pour leur boïars un moyen pratique de remplir le rôle spécial auquel ils étaient destinés ; mais on ne peut jamais employer une civilisation dans un but pratique sans en tirer autre chose : ce qui tient à l'esprit même de l'époque.

On peut dresser toute une longue liste d'ouvrages français trouvés dans les bibliothèques roumaines sans exercer encore une influence sur la littérature grecque et roumaine (les premières traductions, sur lesquelles nous reviendrons, sont de la seconde moitié du siècle, mais déjà en 1754, à Jassy, Jean Rhallis, de Mitylène, traduit en grec « Crityle et Andronius »).

Parmi les livres occidentaux, on faisait un choix, et un bon choix. On a dans les bibliothèques de Bucarest et de Jassy des ouvrages d'histoire : l'Histoire ecclésiastique de Fleury, Vallemont, « Les éléments de l'histoire » (1701), l'« Histoire profane » de 1716, l'« Histoire des Juifs » de Prideaux (1722), les « Mémoires historiques et critiques sur divers points de l'histoire de France et plusieurs autres sujets curieux » (Amsterdam, 1732), les ouvrages de Saint-Réal. Mais aussi le « Dictionnaire des origines » (1777), l'« Histoire de la révolution des Pays-Bas » (1740), celle du roi Gustave de Suède (1772), les « Recherches philosophiques sur les Américains » de Paw, l'« Histoire de l'Amérique » de Robertson, en français. Ajoutons les « Lettres » de Clément XIV, le « Testament de Louis XV », le « Compte-rendu » de Necker. Le « Dictionnaire géographique portatif » (1779), voisine avec le « Nouveau dictionnaire historique portatif » (1769), chez les Vârnăvi, les Balș ; l'« Arithmétique et Géographie » d'Ozanam (1792), se rencontre avec la « Géométrie » de Bernard Lamy (1731).

Il y a la série des prédicateurs : Massillon, Mascaron, Bourdaloue. Le « Philosophe indien » de Chesterfield était en honneur, de même que les œuvres de M-me de Genlis et de La Harpe.

La littérature poétique est largement représentée. On a les classiques : j'ai relevé un Molière de 1722, un Corneille de 1762, un Racine, édition de Berlin, les « Métamorphoses » d'Ovide, Lesage, le « Gil Blas » et le « Théâtre » (1774), la « Henriade », le « Dissipateur » de Destouches (1773) et jusqu'à Gilbert (édition de 1774). « La science des personnes de cour, d'épée et de robe » (1752) ne manque pas. Des livres d'un contenu plus léger s'y ajoutent : tels « La Vie d'Olympe ou les aventures de M-me la marquise de ***, histoire véritable » (Utrecht, 1741), « La fée Urgele ou ce qui plait aux dames » (Avignon, 1766), « Les moments perdus ou l'histoire d'Adélaïde » (Vienne, 1776)¹⁴.

Mais ce qui est plus intéressant ce n'est pas la date à laquelle ces livres français ont été introduits dans les Principautés, ce sont les mentions qui les

¹⁴ Mentionnons aussi une « Logica tradotta dal francese » (Venise, 1740), une « Géographie de l'Asie, l'Afrique et l'Amérique », les sermons de Segneri, l'« Instruction pastorale » de l'archevêque de Tours (1751), l'« Alceste » de Métastase (Venise, 1770).

accompagnent. Il arrivait que des boïars, comme les Balș : Georges, Basile, Jean fils de Georges, y mettaient non seulement leur nom, mais y ajoutaient des observations. Il y a des cas où on donnait à la fin un commencement de dictionnaire varié et presque toujours exact. Les termes français sont rendus en grec et en roumain d'une façon satisfaisante.

Cette imitation est d'un plus grand prix que celle dans les modes, qui s'accomplit avec rapidité. Alors que le costume *alla franca*, reçu de Venise, était regardé avec une curiosité malicieuse dans la seconde moitié du siècle précédent, maintenant pour le vêtement féminin on recourt aux modes de l'Occident, et les voyageurs n'oublient jamais d'informer leurs lecteurs que, si les grands boïars conservaient en grande partie leur costume, les femmes sont gagnées par les habitudes occidentales, en même temps qu'elles ont appris les danses des officiers étrangers, abandonnant la *hora* de l'Orient. Il est vrai que leurs maris et parents s'initiaient, de leur côté, à la connaissance de ces jeux du hasard qui occupaient les loisirs des officiers des armées d'occupation, faraon et whiest.

Un recueil de dialogues conservés dans une bibliothèque d'Allemagne¹⁵ nous montre la manière dont on vivait à cette époque. Se levant, chaussant les babouches, le noble roumain s'adresse à son laquais pour lui demander « une bouteille de vin français, une autre d'eau et une de bière », et en même temps un verre de vin moldave. Il s'occupe des choses politiques et, comme il y avait la guerre, entre Russes et Turcs, le Moldave, tombé au pouvoir des premiers, s'en console en disant qu'ils sont plus dignes que les Turcs d'occuper le pays et que Constantinople pourrait même être prise au Sultan, car « ce n'est pas son héritage ». S'occupant des affaires de Pologne, il témoigne des sentiments de commisération chrétienne pour l'état troublé du royaume, mais, en Orient habitué à accepter l'autorité de son prince, le boïar montre des soucis devant la demande de libertés illimitées de la part des Polonais. À la fin du petit travail, il est dit : « Et, après avoir fait notre promenade, nous irons au *tractir* » – terme allemand qui correspond à celui de « traiteur » et qui, changeant de sens, est arrivé à signifier cabaret mal famé –, « et là nous trouverons des officiers », c'est-à-dire des officiers russes, « jouant, qui aux cartes, qui au billard ».

Cette première moitié du XVIII^e siècle ne donne pas encore des œuvres inspirées par la littérature française et encore moins de celles qui soient inspirées des idées philosophiques, devant provoquer en Orient aussi des réformes et des mouvements quasi-populaires qui tendent à chasser le régime oriental.

¹⁵ « Petit recueil de mots moldaves écrit par un Italien à Yassi, l'an 1770 », dans N. Iorga, « Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor », AARMSI, s. II, t. XX, 1897-1898, p. 197-203.

Dans la seconde moitié du siècle, il y a d'abord, de 1768 à 1774, une longue occupation russe dans les deux provinces, occupation qui finit par la conclusion du traité de paix qui a servi ensuite de base pour le développement des rapports entre la Russie et l'Empire ottoman, dont les fondations commençaient à céder sous les coups de l'armée russe.

Pendant ce laps de temps, on a supposé que les officiers qui commandaient les troupes ont pu exercer une influence considérable sur les esprits des habitants des Principautés. J'ai écrit plusieurs fois l'histoire de cette époque, mais je n'ai jamais réussi à retrouver cette influence, et ceci pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, parce que l'esprit français, qui était considéré comme fauteur de troubles en Russie et dans les territoires où pénétrait l'influence russe, était à Pétersbourg même tout à fait nouveau. L'influence ne venait pas directement de la France, avec tout ce qu'elle aurait pu apporter, si elle avait été directe : elle venait par les petites Cours allemandes.

Si on veut s'expliquer l'influence française sur la Russie du XVIII^e siècle, il ne faut pas se laisser tromper par les relations de pure réclame avec Voltaire, par les bibliothèques françaises établies par l'Impératrice et les collèges de langue française dans la Capitale. Sous les Tsarines Anne et Élisabeth, l'influence occidentale dans sa forme française ne s'exerce presque pas. Des princes allemands arrivent à conduire les affaires de l'empire, des personnages encore très rudes et ne se préoccupant nullement de littérature. Avec Catherine II, avec son Académie à la tête de laquelle elle a cru devoir placer la princesse Dachcov, avec sa Cour où l'on parlait le français, comme plus tard à la Cour de Marie-Thérèse, Impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, on a affaire à la petite princesse allemande influencée par les modes françaises et apportant dans sa nouvelle patrie cette civilisation française non pas telle qu'elle était à l'origine, mais abâtardie et banalisée par l'éducation allemande. C'est pourquoi l'influence des idées françaises a été là-bas, au commencement, de pure surface.

Mais, même si cette influence avait été peu profonde, – et elle n'a pu susciter d'ouvrages littéraires d'une autre importance que les vers d'un Derjavine, l'imitation de la Fontaine par Bogdanovitsch et des comiques français par Soumarocov¹⁶ –, elle n'aurait pas pénétré jusque dans ce monde des officiers formés depuis quelques années en partant des rangs de la noblesse ou du bas peuple même. Ils se préoccupaient aussi peu des lectures « philosophiques » que des essais d'un Trédiakovski et des efforts de Lomonossov pour créer la langue littéraire (première grammaire vers 1770).

¹⁶ Le Roumain Chérascov (Herescu) avait commencé le chapitre du théâtre russe.

De sorte que, si, après la conclusion de la paix, avec la restauration des princes chrétiens dans les capitales roumaines, il y a une forte évolution des idées l'Occident, il ne faut pas en attribuer le mérite à ces officiers, ni à Constantinople même, qui avait désappris le peu d'influence française qu'on constate au commencement du XVIII^e siècle. Il faut l'attribuer plutôt à quelques personnalités comme Constantin Maurocordato ou au moins Alexandre Hypsilantès (Ypsilanti) et Constantin Mourousi. Et aussi à ce fait que les principautés roumaines formaient, géographiquement, le point où devaient se rencontrer avec le vieux fond oriental les influences venant de l'Occident, de Paris par l'Allemagne et par Vienne, pour former dans ces capitales roumaines un centre de rayonnement.

À côté de Raicevich, de Panzini et de Sulzer il y avait aussi à la Cour valaque comme prédicateur Nicéphore Théotokis, qui avait fait ses études à Padoue et à Leipzig et qui, tout en continuant la tradition ecclésiastique d'un Eugène Boulgaris, l'initiateur grec de la prédication russe, s'occupait de logique et traduisait Voltaire. À côté de lui apparaît Joseph Mésiodax, qui, après Méléce, archevêque d'Athènes, ouvre les études de géographie en Orient. Il a publié aussi, en 1762, une Philosophie morale. Un Luc della Rocca, Levantin, préparait un dictionnaire allemand, arabe, turc, grec, italien et français. Le boïar moldave Saül avait ses lectures françaises courantes à l'époque où un Ledoux de Sainte-Croix, un Carra représentaient la « philosophie » sur le Danube¹⁷.

Les fils d'Ypsilanti furent élevés par Raicevich et Panzini à l'italienne. Une Alsacienne fut la femme d'un de ses successeurs, Alexandre Jean Maurocordato, qui finit par s'enfuir en Russie, où il publia un ouvrage de poésie, *Βόσπορος ἐν Βορυσθένει*, « Le Bosphore sur le Borysthène », intéressant parce que c'est un des premiers essais de lyrique néo-hellénique dans le genre de l'Occident « classique » du siècle des odes¹⁸.

Mais pour les Grecs il n'y avait pas que Bucarest et Jassy pour les initier à la civilisation française ; pour les Roumains, au contraire, ces deux principautés, qui avaient gardé toute leur autonomie, restent la seule patrie d'une littérature dont l'orientation change. Et ils avaient quelque chose qui manquait aux Grecs : la liberté, relative, de voyager, la faculté de lire tout ce qui leur convenait dans leur situation d'indigènes soutenant un État créé par eux.

De sorte que, à côté de la littérature grecque inspirée par l'Occident : Logique de Césaire Dapontès, « Jardin des Grâces » (*Κήπος χαρίτων*) du même, traductions d'Alexandre le Chancelier, publiées à Venise, Histoire universelle, dédiée au boïar valaque Constantin Brâncoveanu (Venise, 1759), « Grammaire

¹⁷ Le cuisinier français d'Ypsilanti, mentionné dans le Voyage de l'Abbé Sestini, est le sieur Louis Étienne Meynard : *Viaggio curioso-scientifico-antiquario per la Valachia, Transilvania e Ungheria fino a Vienna, fatto da Domenico Sestini*, Firenze, 1815, p. 9. Voir aussi A.D. Xenopol, *Istoria romînilor din Dacia Traiană. Epoca Fanarioților până la 1812*, t. IX, Iași, 1896, p. 186.

¹⁸ Polyzoé de Lampanitza lui dédie un « Voyage moral de Cyrus », imprimé à Vienne en 1783.

géographique » (Venise, 1760), il y eut une littérature roumaine, qui n'est pas au niveau de celle représentée par Constantin Cantacuzène et Démètre Cantemir, érudite, un peu lourde, non poétique, mais qui a un autre mérite : celui de donner à la lecture des boïars ces ouvrages d'une lecture plus facile, inspirés des modèles français.

Ces boïars, qui avaient leurs occupations politiques, vaquant aux affaires courantes de l'État et occupant leurs loisirs avec des intrigues, ne s'étaient pas formés cependant à une école dont le but aurait été celui de changer les idées et les sentiments. Bucarest et Jassy avaient des écoles très remarquables, dont l'histoire commence vers 1680, pour des analyses littéraires stériles, de gros traités de grammaire en plusieurs volumes, ce qui ne signifie pas que le contenu de tous les volumes devait passer dans l'esprit des malheureux condamnés à cet enseignement. On y ajoutait tel traité de logique aristotélicienne ou française (on traduisit plus tard celle de Baumeister), un peu de géographie, d'histoire sacrée et profane. Des imprimeries dont nous nous occuperons bientôt fonctionnaient à Venise pour envoyer en Orient des livres d'école et de littérature.

C'était l'enseignement grec de la Renaissance, peu accessible aux idées nouvelles. Il a fallu pour préparer le nouvel enseignement dans les Principautés l'influence d'un Métropolitain moldave venant de la Transylvanie autrichienne, comme Jacques Stamati, d'un poète lyrique grammairien et historien comme Jean Văcărescu, d'un ancien élève de l'Université de Leipzig, fondateur probable du premier journal roumain, *La Gazette* de Jassy, sous l'occupation russe de 1788-1793, Scarlate Sturdza.

En face, les précepteurs français, les secrétaires français travaillaient à la même œuvre. Tel Carra, dont le jugement, dans son « Histoire de la Moldavie et de la Valachie », est visiblement inspiré par des rancunes, mais dont l'ouvrage contient cependant quelques vues intéressantes et des détails qui peuvent servir, beaucoup de choses vraies aussi sur les usages. Pour le rectifier il suffit de lire les pages, un peu plus récentes, du comte d'Hauterive, arrivé comme secrétaire princier en 1784. Le manuscrit de ce noble français a été découvert il y a une dizaine d'années et donné au Roi Charles, qui en a fait lui-même don à l'Académie Roumaine, pour être aussitôt publié. Contrairement au ton aigre de Carra, à son penchant à recueillir les propos haineux, il présente ce monde très mêlé et sujet à de lourdes fatalités historiques, vivant sous plus d'une menace et réduit à travailler pour autrui avec une profonde compréhension et l'auteur reconnaît dans les humbles paysans les héritiers de l'esprit de justice et de l'éloquence des Romains. Ce travail d'Hauterive est un des meilleurs ouvrages qui n'eussent jamais été écrits sur les Principautés.

Mais déjà les écoles et les lectures préparaient une nouvelle génération dont l'esprit sera nettement différent de celui de leurs prédécesseurs. Si déjà pendant la guerre russo-turque on a pu lancer une proclamation en vers, une «

trompette roumaine » qui, faisant appel à tous les grands souvenirs du passé, incitait au combat pour la liberté, à côté des Russes, auxquels on accordait alors, un peu gratuitement, le rôle de libérateurs, – on a attribué cet opuscule à Jean Văcărescu lui-même, – cette nouvelle génération retirera de la littérature de l'Occident, lue directement ou en traduction, grecque, roumaine, des idées politiques que l'autre n'avait pas connues.

Mais en même temps ces idées trouvaient un autre centre de rayonnement pour ces pays, un centre beaucoup plus important que ces Principautés à la merci de toutes les invasions.

CHAPITRE III

Vienne comme centre des idées de l'Occident et de l'esprit révolutionnaire

Les idées françaises – et j'entends par idées françaises aussi bien l'influence exercée par la littérature sur les mœurs que les idées politiques et philosophiques du XVIII^e siècle – sont arrivées à trouver vers 1780 un centre de rayonnement durable à Vienne.

Et je dirai d'abord que cette Vienne de Marie-Thérèse était tout aussi peu allemande dans le caractère supérieur de sa civilisation que la Constantinople du commencement de ce siècle était musulmane, turque, sous le rapport des mêmes idées dominantes et des mêmes mœurs de la société supérieure.

En effet, si l'on considère attentivement cette belle capitale internationale, qui réunissait les principaux représentants de l'aristocratie de langues différentes des provinces composant cet empire, on s'aperçoit qu'elle était beaucoup plus francisée qu'on ne se l'imagine.

Je ne veux point dire que le bourgeois de Vienne qui s'est maintenu le même d'un siècle à l'autre participait à la diffusion de la civilisation française, mais tout ce qui, à Vienne, entourait l'Impératrice et faisait partie de sa Cour collaborait assez largement à l'adaptation et à la connaissance des idées occidentales sous la forme française.

Il ne faut pas oublier que la langue de la Cour à Vienne, sous Marie-Thérèse, était le français et que l'allemand était seulement celle que l'impératrice et reine employait dans l'intimité de sa famille. L'éducation de toutes les princesses a été en première ligne une éducation française et, si Marie-Antoinette dut apprendre l'orthographe à Paris, Marie-Louise a eu moins de difficulté qu'on ne l'aurait cru à s'adapter à la vie parisienne à cause de cette première éducation qu'elle avait reçue à Vienne par des précepteurs français ou francisés. Les princesses lisaient une certaine catégorie d'ouvrages de la littérature française, bien qu'avec les ratures qui étaient imposées par la pédagogie impériale, ce qui a donné plus tard à l'Impératrice des Français l'envie de connaître les mêmes ouvrages sans les ratures qui avaient été pratiquées par ses initiateurs. Et, en même temps, lorsqu'il s'agissait de théâtre et de musique, cette Vienne de 1789, dans laquelle on ne recourait guère à ce que pouvait lui donner la civilisation allemande contemporaine, tout aussi mal reçue en Autriche qu'en Prusse de Frédéric II, donc lorsqu'il s'agissait de

divertissements et de la littérature qui les accompagnait, on s'adressait à des littérateurs qui étaient italiens. Métastase était sans doute aussi populaire à Vienne que dans son Italie et les représentants de la littérature poétique italienne de cette époque trouvaient un tout autre public à Vienne que dans les petites capitales des formations d'États médiocres qui se partageaient en ce moment la péninsule.

Il faut tenir compte aussi du fait que cette Cour de Marie-Thérèse, qui accueillait en même temps des Allemands, des Slaves, ainsi que les représentants principaux de la très vieille aristocratie magyare, devait avoir une langue commune, qui ne pouvait pas être l'allemand. Une langue dans laquelle ces aristocraties différentes par leur origine, par leur race, par leurs tendances, travaillées parfois par des instincts d'autonomie, tendant vers l'établissement d'États nationaux à la place des provinces réunies sous le sceptre de l'Autriche, ces aristocraties, qui n'avaient pas les mêmes intérêts pratiques et dont chacune aurait voulu employer l'Autriche pour des buts qui n'étaient pas ceux de l'Autriche et faire usage même des forces de l'Empire pour amener la décomposition de cet Empire, pouvaient communier ensemble. De sorte que la situation se présente à Vienne aussi autrement qu'à Berlin.

Le Berlin de Frédéric II c'est la capitale d'un État dû à la dynastie. La Prusse a été une création des Hohenzollern ; elle a été faite telle que les Hohenzollern la désiraient. S'ils avaient désiré une Prusse nettement germanique, d'un germanisme intolérant, on aurait eu cette Prusse. Ils ont voulu, sous Frédéric II, avoir une Prusse francisée, il y a eu donc dans les États du roi prussien une administration ressemblant plus ou moins au modèle qu'était la France de Louis XIV et une civilisation lui correspondant. En Autriche, c'est tout autre chose. Ici, l'État est dû en grande partie aux Habsbourg, mais les provinces existent par elles-mêmes ; ce sont d'anciens États qui se sont fondus plus ou moins dans la monarchie, qui se rappellent très bien leur passé, qui s'appuient sur des institutions que Marie-Thérèse et Joseph II ont commencé à unifier, mais qui n'étaient guère unifiées avant cette époque. Il a fallu les idées mêmes, le système de la royauté « philosophique » pour faire des différentes provinces d'Autriche, ayant une autre origine et un autre caractère, un État.

Ainsi l'Autriche s'est maintenue à un certain moment et s'est développée par l'existence de ces deux forces concentriques qui, étaient, d'un côté, le catholicisme, donc le prêtre catholique, et, de l'autre côté, la civilisation occidentale latine, le littérateur français ou le littérateur italien, lui-même influencé par la civilisation française qu'il représentait dans ses éléments essentiels. Et si, plus tard, Joseph II a voulu passer par-dessus le catholicisme, imposer un régime rationaliste à ses sujets, précéder, par conséquent, les décisions de la Révolution française concernant la situation du clergé à l'égard de l'État, il fût lui-même, en première ligne, un prince d'éducation française. Car il ne faut pas oublier que Joseph était le fils de François de Lorraine et que

François de Lorraine apportait la France dans son âme, qu'il ne s'est jamais habitué à parler allemand. Si, plus tard, il a voulu imposer une unité germanique aux différentes provinces de son empire, il n'y a pas réussi.

Pour se rendre compte combien cette Vienne de 1780 contenait d'usages, de tendances, de littérature, de civilisation générale française, on pourrait employer un ouvrage qui a paru il y a quelque temps dans une traduction allemande, mais dont l'original est français. Ce sont les mémoires d'une grande dame de Vienne qui a vécu jusque vers 1830, qui a connu l'époque qu'on appelle « Joséphine », puis celle de François I^{er}, les guerres napoléoniennes et toutes les conséquences qu'elles ont eues sur le développement ultérieur de Vienne. Son nom même montre le caractère double de Vienne à cette époque. C'est la comtesse de Thürheim, qui s'est appelée jusqu'à la fin de ses jours, quoique ce nom de jeunesse ne concordât guère avec son âge : Loulou. Son père appartenait à la noblesse autrichienne, mais elle était née dans les Pays-Bas sujets à l'Autriche à ce moment-là et y a reçu dans un château dont on s'est douloureusement séparé une éducation nettement catholique, mais en même temps française. Se mariant à un Russe de très grande famille, une de ses sœurs ne sortait pas de ce milieu français qui avait été toujours le sien.

Voyons maintenant de quelle façon les représentants des nations du Sud-Est de l'Europe ont pu y trouver un abri et s'initier mieux qu'à Constantinople, sous la surveillance des Turcs, et mieux qu'à Jassy même et à Bucarest, dans les deux capitales roumaines, au milieu des changements subits des guerres russo-turques et austro-turques, aux influences occidentales sous la forme française.

Il y avait d'abord à Vienne un petit monde diplomatique qui, étant ou non d'origine orientale, servait les intérêts des princes phanariotes de Moldavie et de Valachie. Ces princes ont eu plus tard des relations suivies avec l'un des diplomates les plus avisés de l'Autriche au commencement du XIX^e siècle, qui avait tout intérêt à fournir à ces Phanariotes établis sur les trônes roumains des renseignements favorables à la politique impériale, pour être aussitôt transmis à Constantinople. C'est le baron de Gentz, dont le nom est indissolublement lié à l'histoire de la diplomatie autrichienne. Mais, avant cette correspondance même, il y avait des personnages d'une origine tant soit peu vague, en tout cas des latins de sang, des Espagnols ou des Italiens par leurs origines plus précises, un Cassarati, un Alaya, qui, payés par ceux que l'on appelait en Occident les hospodars, mais étaient dans leur pays des princes comme les autres, transmettaient les nouvelles diplomatiques dans les deux capitales danubiennes.

À côté de ces agents, qui étaient peu nombreux, à côté des nobles roumains en voyage – car les voyages commencent à cette époque –, à côté de ces représentants et de ceux qui ne faisaient à Vienne qu'un simple relai, des pèlerins qui cherchaient les centres même de la civilisation occidentale dont un reflet important cependant se trouvait dans la capitale de l'Autriche, il y avait

beaucoup de marchands. Ces marchands faisaient partie d'une compagnie dont l'histoire n'a pas été encore écrite, bien que les matériaux existent. Cette compagnie de commerçants avait été établie dès le XVII^e siècle, bien que pour cette époque on n'ait pas de documents, mais pour le XVIII^e on en a la correspondance tout entière. On comprendra la valeur de cette correspondance lorsque je dirai que la Compagnie orientale, privilégiée par l'Autriche, avait des comptoirs, non seulement à Pest et à Vienne, mais aussi à Trieste, que ses affaires s'étendaient, à travers Paris et Londres, jusqu'à la Philadelphie américaine.

Ceux qui entraient dans la Compagnie orientale, que l'on nommait habituellement « la Compagnie grecque du commerce », n'étaient pas seulement des Grecs. Ils participaient à la civilisation grecque, qui était une civilisation générale en Orient, mais, quant à leur origine, elle était très différente. Il y avait beaucoup de Slaves, il y avait aussi beaucoup de Roumains de Macédoine qui, à un certain moment, se sont aperçus de la différence de race, qui était très nette, et il y aura une littérature de ces Roumains de Macédoine en Autriche, à Pest et à Vienne, où ils forment des sociétés pour affirmer leur origine, qui n'est pas hellénique, mais latine, et pour demander tout ce qu'il faut pour le développement d'une tout autre civilisation nationale.

Ce commerce de la Compagnie orientale rapportait beaucoup. Une des grandes qualités des Grecs, aussi bien au moyen-âge qu'à l'époque moderne, est leur grand amour pour la culture. Les sacrifices que les particuliers grecs ont fait pour l'établissement des écoles, pour la traduction et la publication des ouvrages occidentaux sont énormes, et, si l'on faisait la répartition entre ce qu'a donné l'État grec, le petit État grec du commencement, et ce qu'a donné la société grecque elle-même, on verrait bientôt que l'apport des donateurs particuliers est de beaucoup plus important que la participation de l'État, même à l'époque où cet État a eu les moyens, qu'il n'avait pas au commencement, de soutenir la civilisation nationale.

Aussitôt qu'il y avait le marchand grec, il y avait l'Église orthodoxe, une église bâtie en pierres, ornée d'images saintes recouvertes d'argent, accroissant sans cesse son trésor d'objets sacrés et, à côté de l'église, il y avait aussi l'école. Pour les Grecs comme pour les Roumains, le chantre est en même temps le didascale ; pendant le service divin, il est à son lutrin et il donne les réponses au prêtre ; pendant le reste de la semaine, il s'occupe des enfants de la communauté. Comme ces didascales avaient une Université à leur disposition, ils fréquentaient en même temps les cours de cette Université, où ils trouvaient des cours tout imprégnés des idées françaises.

Je peux ajouter même qu'un des principaux libraires grecs pour la péninsule des Balkans – son origine était macédonienne et latine : il s'appelait Marquidès Poulío, c'est-à-dire fils de Marc « Poulet » –, venant à Bucarest pour répandre des ouvrages français ou des traductions d'ouvrages français, fut arrêté

par les agents du Gouvernement autrichien vers 1790, sous le prétexte qu'il apportait des livres contenant les idées dangereuses des Français.

Donc ces marchands ayant leur école à côté de leur église ressentiaient des besoins intellectuels, et le didascale, le moine voyageur étaient là tout près pour satisfaire ces besoins. Ils voulaient avoir une littérature. Pour qui cette littérature ? Pour eux-mêmes, mais aussi pour quiconque, dans leur Orient orthodoxe, devait prendre connaissance des idées françaises, non pas en français même, mais dans une langue orientale de circulation générale. Un ouvrage français publié en traduction grecque n'était pas destiné seulement à la nation grecque, mais pouvait servir à tout lecteur qui, désirant s'initier aux idées occidentales, n'avait pas encore appris le français.

Le nombre des personnes qui, à Bucarest et à Jassy, connaissaient le français était très grand. J'ai présenté toute une liste d'ouvrages français trouvés dans les bibliothèques des boïars et même, ce qui montre que dans l'Église orthodoxe il n'y avait pas, envers le catholicisme, d'un côté, et envers la philosophie anticatholique, d'un autre côté, une tendance permanente d'opposition, tel membre du clergé moldave traduisait un livre sur la franc-maçonnerie, ne serait-ce que pour s'en défier.

Les manuscrits des traductions en grec étaient aussitôt publiés. Les libraires de Vienne font la concurrence aux imprimeurs de Venise, qui continuent, chez les Glykys, une vieille maison, par exemple, d'une façon plutôt conservatrice, la tradition de fournir des livres en grec, qui étaient cependant plutôt des ouvrages de philologie, de pédagogie et des livres religieux. Il faut ajouter qu'à Leipzig même, à Halle, on commence à donner, non seulement des éditions de classiques, mais aussi des livres en relation avec les progrès de l'enseignement grec en Orient. À Moscou, un peu plus tard, il y a aussi des typographes qui publient des livres grecs, mais, comme là-bas il y avait la surveillance étroite du clergé orthodoxe, la philosophie n'y passait pas.

À Vienne c'était autre chose ; on pouvait parler plus librement et, si on poursuivait l'esprit français, on fermait parfois les yeux, par intérêt matériel, pour ne pas gêner certaines maisons, lorsqu'il s'agissait de publier des livres tant soit peu sujets à caution.

Sans mentionner les grammaires, les ouvrages d'éducation, d'un Darvaris, d'un Vladi, les « Encyclopédies philologiques », en plusieurs volumes¹⁹, une « Archéologie », on a commencé à publier, – par suite de la grande curiosité grecque pour les sciences, au moment où, aussi bien dans les régions grecques qu'à Jassy et à Bucarest, l'enseignement s'était transformé, pour devenir un enseignement des sciences –, des traductions d'ouvrages français sur la

¹⁹ Pour toute cette littérature voir les deux volumes de K. Iken, *Leukothea. Eine Sammlung von Briefen eines geborenen Griechen über Staatswesen, Literatur und Dichtkunst des neueren Griechenlands*, Leipzig, 1825.

physique, les mathématiques, l'astronomie (le moine, le bizarre moine Philippide donnant une traduction de Lalande, « Abrégé d'Astronomie »). L'« Algèbre » et l'« Arithmétique » de Lacaille sont dédiées au prince Alexandre Mourousi en 1803. À côté de cette première série, il y a des ouvrages d'histoire, nettement différents de ceux que l'on publiait auparavant. Telle cette Histoire de la Grèce, – très répandue à cette époque, dont il y a des exemplaires reliés en maroquin et à tranches dorées, qui ont dû servir à des princes, à de riches boïars – que le médecin Démètre Alexandridis a traduite sur une version française de l'original anglais par Olivier Goldsmith. L'« Histoire de l'Amérique » par Robertson passera aussi en grec. La littérature vint ensuite, maigre : « le Jeune Anacharsis » de Rhigas, celui de Georges Sakellarios, le « Brutus » de Voltaire, traduit par Michel Christaris, le « Nouveau Robinson », donné par Constantin Bellio en 1792.

Il y a, en relation avec cette littérature, une personnalité extrêmement intéressante, qui a passé une partie de sa vie à Vienne, après avoir résidé des années à Bucarest et à Jassy. C'est une des intelligences les plus remarquables, non seulement de l'Orient, mais du XVIII^e siècle tout entier, un esprit très fécond en ressources et d'une verve extraordinaire : si l'on veut avoir un dictionnaire complet des injures de l'époque, il faut s'adresser à ses ouvrages de philologie, accompagnés de notes dans lesquelles il maltraite tous ses prédécesseurs et ses rivaux actuels. Il a traduit du latin dans le grec moderne l'Histoire romaine de Florus. Il a publié Trogue Pompée avec des notes imbues de philologie occidentale et de la « philosophie » qui l'accompagnait. Condillac a passé en grec par son moyen²⁰. On a de lui deux ouvrages sur la « Roumanie » : un ouvrage de géographie et un autre d'histoire, qu'il est impossible d'analyser à cause de la construction tout à fait personnelle du texte, mais qui présentent des renseignements très précieux à côté de choses nettement superflues qu'il aurait fallu élaguer, et avec cela des anecdotes personnelles et surtout des attaques. Ce que Démétrius Philippidès, devenu le moine Daniel, un Macédonien d'origine, de Miliats, était arrivé à loger dans sa mémoire est presque unique. La vigueur des polémiques de ce moine est très remarquable, et le tout forme sans doute un précieux matériel d'information pour la psychologie de ce monde hellénique en contact avec la civilisation occidentale et mettant à la disposition des tendances combattives de l'Occident tout ce que la verve primitive de cet autre monde pouvait avoir.

Mais, en dehors de pareils ouvrages, il y en avait d'autres aussi. On commençait à introduire dans ce monde marchand et, pour la Moldavie et la Valachie, dans le monde des boïars, des écrits purement littéraires. Molière, que

²⁰ Il a laissé aussi la traduction d'une « Philosophie naturelle » de Brisson, peut-être celle de la « Chimie » de Fourcroy.

les Grecs et les Roumains avaient lu précédemment dans sa forme primitive française, subit à cette époque des adaptations qui méritent aussi d'être étudiées, sous le rapport des mœurs contemporaines dans l'Orient de l'Europe et aussi sous le rapport du vocabulaire²¹. Les traducteurs savaient que, si Molière était présenté avec des noms français et des formules françaises, il ne serait pas au niveau du public, et alors on distribua aux héros de Molière des noms grecs absolument ridicules, de façon à faire rire dès le début l'auditoire²².

Cette influence française, qui dominait Vienne et s'exerçait largement sur le monde marchand de la capitale autrichienne, et par ce moyen et par les agents qu'on a eu bientôt à sa disposition, par ces agents officiels de la Monarchie dans les Principautés, sur les didascales et sur des boïars qui cependant ne pensaient pas à mettre en pratique les idées occidentales, a touché aussi des littérateurs d'occasion, devenus ainsi des propagandistes à caractère révolutionnaire avant la Révolution.

Dans une collection publiée à Vienne, plus tard, par un Grec, Zissi Daouti, on trouve des chansons courantes au XVIII^e siècle à côté de morceaux qui appartiennent en propre à l'éditeur.

Plus d'une fois la société contemporaine est attaquée avec toute l'énergie de la « philosophie » militante. Voici d'abord la manière dont on s'adresse au prince, personne sacrée, garantie par la puissance de sa situation, par une méticuleuse étiquette et par un reste du prestige des empereurs :

« Sortez, Altesse, au nom du Seigneur ; je vous prie de sortir aussi pour votre propre bien ; allez chercher les tombeaux, les cimetières. Voyez où est le prince et son règne, où est le trône, l'honneur et la domination. Où est la splendide Moldavie et la Valachie célèbre. Où est la masse d'armes, l'épée, le défilé des lanciers. Où sont les présents et les offrandes. Où les boïars, les capitaines et les soldats. Où l'amoncellement des mets et la multitude des convives. Où les coursiers aux freins dorés, bien nourris et soignés comme des personnes humaines. Où les voitures dorées recouvertes de pourpre, payées du produit des pauvres maisons, pleines de monde. Où l'avant-garde et l'arrière-garde de tes troupes. Où la musique et les porteurs de vêtements blancs. Où l'orgueil du règne et sa sévérité. Où l'amour des plaisirs et le désir de gloire. Où est tout cela, seigneur, et, encore plus, – de façon que la raison et la langue qui doit les exprimer s'arrêtent intimidées. Tout est devenu vain, Seigneur, car les choses humaines sont toutes vanité et misère. Les tombeaux en sont une preuve. Les fosses crient cette vérité. Les ossements l'annoncent et la confessent. »

²¹ Voir notre « Molière și Români (comunicație comemorativă la Academia Română) », *Revista istorică*, t. VIII, n^{os} 1-3, 1922, p. 1 et suiv., et « Molière et les Roumains. Commémoration à l'Académie Roumaine », *Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine*, t. X, 1923, p. 191-195.

²² « Différents vers moraux et urbains » (en grec), Vienne, 1818.

C'est du style biblique, mais c'est une attitude « philosophique ». Mais voici quelque chose de plus fort. Ce prince avait autour de lui des boïars ; ces boïars avaient, comme toute noblesse, des droits qui ne venaient pas de leurs talents, de leur travail, qui venaient en première ligne de leur descendance. Eh bien, voici le poète phanariote du XVIII^e siècle qui ne veut pas du tout reconnaître que c'est par droit de naissance que l'on doit avoir certains privilèges :

« Dans ce siècle beaucoup se donnent des efforts pour être appelés nobles, mais ce que signifie ce mot est ignoré en général, personne ne le sait. Tu dis : “Je suis homme du pays, boïar de première classe ; ne vois-tu pas mon costume ? Je suis orné de toute façon et vêtu d'or, figurant dans la série des nobles. J'ai de la noblesse par mes ancêtres, engeance ancienne et en tout admirable. Je dépasse les autres en richesse, j'ai beaucoup d'entendement, et tous me connaissent.” – Et qu'est-ce que cela veut dire que tu as de riches parents, de bonne souche et que tu as tous les ornements, étant noble, jeune et doué de beaucoup d'entendement ? Quelle pensée folle, quel préjugé pourri, vain et quel errement manifeste ! Parce que tu portes une montre et roules des boules de corail, est-ce une raison pour te reconnaître comme noble ? Oh, quelle haute vanité et quelle bêtise si tu attends tout de tes parents ! Le noble, on ne le cherche pas et, surtout, on ne le mesure pas d'après les actes paternels ! La noblesse se reconnaît seulement d'après les idées et la vertu de l'âme. Si tu es homme de ce pays, de quelle utilité as-tu été à ce pays, à la totalité de ses habitants ? As-tu soigné les malades ou ceux qui gisent en prison et dans les profondeurs obscures ? Oh, tu ne penses qu'à accumuler des trésors aux dépens des pauvres ! Tu n'as pas du tout honte et tu prends de force tant d'argent appartenant à la communauté, argent accumulé par nécessité et pour quelque usage réel, et tu prétends être boïar et doué d'entendement ? Si tu prends des cadeaux, pourquoi laver tes mains, hypocrite envieux ? Tu n'as aucune conscience envers Dieu et tu penses seulement à ton intérêt. Où est donc ta noblesse ? Qui te reconnaîtrait comme boïar d'après ton intelligence seule ? Comment peux-tu être boïar et homme de cette terre quand, ouvertement, tu portes dommage à la société ? Comment peut-il être noble de première classe celui qui trahit de fait sa patrie ? Pourquoi être fier de tes parents ? Et, si tu en es fier, ta fierté repose seulement sur une grâce physique. Ne sois pas fier de ta lignée, si tu n'es pas doué de vertu personnelle ! Ton père est brave et toi lâche, incapable, très débile et peureux. Est-ce que la bravoure de ton père peut être utile à ta bravoure ? S'il est beau et tu ressembles à un Juif laid en tout ? Si tu te vantes de la beauté paternelle, y a-t-il quelqu'un qui puisse s'empêcher de rire ? Et cependant la noblesse de ton père on quoi peut-elle t'être utile ? Combien que tu te vantes, tu restes le même barbare... Si tel est un homme cultivé, un médecin, un bon artisan, s'ensuit-il que son fils doive nécessairement et par vertu d'héritage naître médecin lui aussi ?... As-tu quelque penchant à ne pas

porter injure au pauvre orphelin ? Es-tu secourable à l'étranger, à la veuve, à la société ? Voilà ce que c'est que d'être noble : la noblesse n'est jamais composée de familles privilégiées. Ce qui te classe naturellement noble c'est l'équité et d'autres vertus. Quelle a été ta fatigue pour les hôpitaux et les voies publiques ? Ou pour les jeunes filles pauvres et les étrangers qui meurent de faim, pour les malades et les orphelins ? Voici ce qui constitue les vraies caractéristiques essentielles de la noblesse, et non pas l'argent, les robes et les châles. »

À la même époque surgissent les principaux propagandistes dont j'ai parlé. Ils représentent des idées politiques qui auront une influence profonde sur la nation. D'abord, pour les Grecs, il y a Rhigas. Ce nom est beaucoup plus familier que les autres, car il s'agit de l'auteur de la Marseillaise hellénique dont les vers trouvent encore un profond écho dans toutes les âmes grecques de notre époque et il est en même temps le martyr de cette cause nationale qu'il a présentée le premier dans une forme révolutionnaire. On sait que, poursuivi par l'Autriche, arrêté, il a été livré au Pacha de Belgrade pour être tué.

Rhigas, il faut bien le dire, était un Roumain de Macédoine, grécisé comme les autres, et sa première éducation française s'est faite à Bucarest, dans ce monde des boïars influencé directement et indirectement par les idées de l'Occident. Il m'est arrivé de trouver dans les archives du consulat d'Autriche à Bucarest, archives qui, par toute une série de marchandages, sont arrivées à l'Académie Roumaine, l'acte qui montre la manière dont l'auteur de l'hymne grec a commencé, lorsqu'il avait vingt ans, sa carrière. L'acte porte la date de Bucarest, mars 1792, est signé Rhigas de Vélestino et contient un engagement de secrétaire chez le riche et très érudit boïar Grégoire Brâncoveanu. Le style n'est pas de première qualité, et le jeune Rhigas n'aurait pas pu avoir son diplôme en France, mais voir le principal représentant de l'esprit révolutionnaire grec faire partie à Bucarest de ce monde des boïars, le sentir recevoir dans ce milieu spécial l'influence des idées de l'Occident, ce n'est pas quelque chose de banal.

Mais à Vienne s'est poursuivie et complétée son initiation. Il y publiait une carte grecque de la Moldavie en 1797. Il y a fait de bonnes traductions du français, qui se sont beaucoup répandues. Didascales et marchands, ce qui formait la colonie grecque de là-bas lui ont inspiré les stances révolutionnaires et les projets politiques qui l'ont rendu célèbre.

On voulut avoir aussi un journal publié à Vienne, et au lieu d'un il y en a eu plusieurs : le « Télégraphe », puis le « Télégraphe hellénique », le « Logios Hermès » (c'est le « Mercure Savant ») et, enfin, « Kalliopé ». L'esprit national, cultivé par les écoles et les livres, y domine plus que celui de l'action violente.

À côté, plus modeste, comme c'était naturel pour une nation de paysans, sans chefs politiques, sans aristocratie, sans bourgeoisie, avec un clergé supérieur étranger, il y a eu un mouvement serbe tendant vers la liberté. Tel littérateur et didascale vivant tour à tour dans le monde roumain des Principautés

danubiennes et dans le monde international de Vienne, dans le monde allemand de Leipzig est le Serbe représentatif de cette époque, Dosithée Obradović, dont les restes reposent devant la cathédrale de Belgrade à côté de ceux d'un autre représentant illustre de la nouvelle littérature serbe, rénovatrice sous le rapport politique, Vuk Karadžić, celui qui a recueilli les chansons populaires de la Serbie.

Le moine Dosithée, auteur de « Fables » et d'une « Éthique », a passé quelque temps en Moldavie, alors qu'on y traduisait le traité sur la franc-maçonnerie ; il a fait même le voyage de Leipzig dans la compagnie de ce Gerasime auquel on doit la traduction, et du boïar Alexandre Maurocordato. Il a été l'instructeur des enfants des boïars Georges et Théodore Baș, d'une grande famille moldave qui a donné plusieurs représentants des idées de l'Occident pendant le XVIII^e siècle ; il a élevé les neveux de l'évêque de Roman, Léon Gheuca, dont il mentionne le nom avec reconnaissance dans un de ses ouvrages.

En ce qui concerne les Roumains, il y avait une grande partie de cette nation qui vivait sous le sceptre de l'Autriche. La Transylvanie avait fait partie, comme élément annexé, mais pas confondu, du royaume de Hongrie. Ensuite, à partir de 1526, il y a une principauté de Transylvanie vassale des Turcs, avec des chefs magyars, des bourgeois saxons et une majorité de population roumaine. À la fin du XVII^e siècle, la Transylvanie est entrée, par un traité conclu avec une armée victorieuse, dans les États de l'Autriche. Elle y a introduit des officiers, des administrateurs et des jésuites. L'enseignement des jésuites était, bien entendu, un enseignement latin, mais cet enseignement latin devait être complété ; on ne pouvait pas l'avoir en entier là-bas en Transylvanie ; on allait alors en Hongrie, faire ses études à Pest, ou bien à Vienne, où il y avait un Collège spécial pour les Roumains, qui a été ensuite transporté à Lemberg. Et, parmi ces Roumains du rite uni à l'Église catholique, du rite « uniate », si l'on veut, bien que le mot soit très barbare, il y en avait qui allaient jusqu'à Rome.

Les trois principaux représentants de la civilisation roumaine en Transylvanie ont donc fait le voyage d'Occident. Le premier est un humble moine qui n'a jamais quitté le caractère simple de sa première profession : Samuel le Petit, Micu, qui portait aussi le nom de Klein, parce qu'un de ses parents, évêque transylvain, avait été créé par l'Autriche baron et à cette occasion son nom avait été germanisé. Puis le combattif Georges Șincai, fils de paysan aussi, un ennemi acharné de toute hiérarchie et qui a fini par mourir, persécuté par les siens, dans la maison d'anciens élèves magyars. Et, enfin, le rationaliste du groupe, Pierre Maior, qui a écrit des ouvrages d'une logique serrée pour défendre les droits de la latinité roumaine dans la langue, les origines et le passé historique, même celui de l'Église.

Tous les trois ont été d'abord élèves de séminaire dans les écoles uniates de Transylvanie, puis ils ont visité Vienne, et les deux derniers se sont rendus à Rome. Mais, au lieu de trouver des jésuites partout et ne jamais s'en séparer, ils

ont découvert des choses qui n'étaient pas dans le programme, ce qui arrive très souvent.

Ils ont le sens précis, immédiat, révolutionnaire des origines latines, auprès de la colonne de Trajan et des ruines de l'antiquité romaine, chose très dangereuse pour la continuation de la domination hongro-autrichienne en Transylvanie. Puis ils sont revenus avec cette idée qu'ils sont les anciens du pays, ceux sur lesquels se sont abattues les invasions sans les déplacer et qui ont le droit de revendiquer tout ce que peut leur donner le nombre, l'origine, la noblesse de leur race.

Mais ils ont trouvé aussi en chemin les idées occidentales. Ils ne pouvaient pas être révolutionnaires contre l'État, parce qu'étant en opposition avec la noblesse magyare et parfois avec la bourgeoisie saxonne, ils étaient soutenus par le Gouvernement, d'après cette formule autrichienne qu'il ne faut jamais avoir des sujets qui s'entendent entre eux. Ils prodigueront donc des éloges à l'empereur, à l'impératrice, à Joseph II et à sa vénérable mère Marie-Thérèse, qui était, d'après les dédicaces de cette époque, aussi la mère de la nation roumaine. On était tout de même gêné pour attaquer directement la noblesse magyare. Cependant on avait devant soi l'autorité ecclésiastique. Elle était bien roumaine, mais, comme il fallait combattre quelqu'un, tous les trois, et surtout les deux derniers, ont été, bien que moines et professeurs d'écoles confessionnelles, de très indisciplinés sujets de l'évêque de Transylvanie. Il y a dans leurs ouvrages des attaques violentes contre la hiérarchie. S'attaquer à la hiérarchie signifiait combattre la domination ottomane dans les pays où elle existait, mais dans cette Transylvanie, où il n'y avait pas de boïars, où il n'y avait pas de domination païenne, c'était combattre celui qui se trouvait à la tête de l'organisation roumaine elle-même : l'évêque, avec son esprit étroit, avec ses habitudes de servilisme envers le gouvernement, avec son incapacité d'admettre des idées rénovatrices. Si Samuel Klein, le traducteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* et aussi de l'« Histoire ecclésiastique » de Fleury, est contre la révolte sanglante des paysans de Transylvanie en 1784, Şincai, qui avait connu les grands érudits magyars de l'époque, écrivait : « Réveille-toi donc, ô ma nation chérie, et pense à toi », et Maïor se levait contre les « ultramontains », les gens qui, « faisant des études de théologie à Rome, croient que sont vraies seulement les choses qu'il y ont apprises et seraient en état de verser leur sang pour la monarchie du Pape ».

Bientôt, avec des idées de cette époque du joséphisme, un fils de hobereaux roumains de cette même Transylvanie, plus tard juge au service de l'Autriche à Lemberg, s'inspirera de l'épopée comique des Italiens pour écrire dans le style de la *Secchia rapita* sa « Tsiganiade », dont les héros à la peau noire tiennent des propos où n'est épargnée aucune forme des autorités imposées.

La civilisation occidentale à forme française avait donc, à cette époque « philosophique », dépassé les limites étroites de la littérature d'agrément, de la philologie d'école et elle était entrée dans la critique des formes de l'État et de la société : elle s'apprêtait à donner ici encore une révolution.

CHAPITRE IV

La Révolution française et le régime napoléonien en Orient

L'influence exercée par la Révolution française dans le Sud-Est de l'Europe a été, sinon très profonde, au moins hautement intéressante. Pour la bien connaître cependant, les matériaux manquent. Il nous faudrait des mémoires, des biographies, et on en a très peu. Il nous faudrait en même temps des lettres particulières. On voudrait aussi toute une série de voyages ayant un autre caractère que ceux, assez nombreux, qui ont été faits dans ces régions au XVIII^e et au commencement du XIX^e siècle. Car, si on veut savoir la manière dont on s'habillait à Constantinople aussi bien qu'à Jassy et à Bucarest, la façon de se présenter d'un prince phanariote, les formules d'usage lorsqu'on foulait le seuil de son palais, l'apparence générale de la société orientale à cette époque, avec quelques notes anecdotiques plus au moins authentiques, on peut trouver dans ces récits des renseignements très nombreux. J'en ai fait le sujet de quatre volumes d'une « Histoire des Roumains par les voyageurs » rien que pour les pays danubiens.

Mais on aurait besoin d'autres voyages que ceux-là pour connaître ce monde de l'Europe sud-orientale, ce monde grec, roumain et slave. Si on dit : « grec et roumain », à cette époque, cela ne fait pas deux, mais bien un monde qui est en même temps grec et roumain, parce qu'on trouve des Roumains à Constantinople, parce qu'on trouve beaucoup de Grecs à Bucarest et à Jassy et parce qu'on trouve Grecs et Roumains mêlés à Vienne. On demanderait des rapports intimes, et surtout avec certaines classes, des conversations, des confessions. Or ces conversations, l'Orient n'a pas été, surtout à cette époque, trop disposé à les tenir à la disposition de l'étranger qui venait à peine d'entrer chez lui, et puis on ne savait jamais quel était le but politique poursuivi par l'étranger et, même dans les Principautés danubiennes, par le prince, on était sous la surveillance du suzerain.

Mais, pour sortir de ces considérations générales sur les sources, pour fixer les lignes essentielles du sujet avant de passer aux différents chapitres dont il se compose, on peut dire que l'influence de la révolution et de l'ère napoléonienne sur les pays du Sud-Est européen – sauf la Russie –, a été empêchée par le fait suivant.

Pour que les tendances de la Révolution française, qui sont la continuation naturelle et la mise en pratique des idées de la « philosophie » du XVIII^e siècle,

eussent rencontré un écho puissant et continu en Orient européen, il aurait fallu l'existence dans les pays dont il se compose de certaines classes, de certaines catégories qui n'existaient pas ou qui existaient dans une forme tout à fait primitive et incapable de développement spontané et rapide.

Il aurait fallu avoir d'abord des cercles d'intellectuels. À Bucarest et à Jassy, beaucoup moins à Constantinople et à Smyrne, ce monde des intellectuels était composé en première ligne de didascales. Le didascale, avec son ancienne grammaire, avec ses nouveaux manuels de science : d'arithmétique, d'algèbre, pratiquait une certaine philosophie, et il y a eu à Bucarest, après la Révolution française même, des tendances qui s'entrechoquaient. Dans la capitale de la Valachie, tel représentait la philosophie matérialiste de Condillac et tel autre l'idéalisme. Mais cette philosophie de catégories, cette philosophie de formules, cette philosophie d'école n'était pas la plus propice pour répandre des idées politiques et provoquer des phénomènes en relation avec ces idées.

En outre, il aurait fallu avoir une aristocratie influencée par la pensée de l'Occident. Maintenant, il y a eu à Bucarest et à Jassy, pas à Constantinople aussi, beaucoup de boïars connaissant l'Autriche, l'Allemagne, la France par les écrits, par les journaux, même par leurs propres voyages. Tel ce Barbu Știrbei, qui a été pendant plus d'une année habitant de Carlsbad, où il s'était rendu pour la seule saison des bains et, enchanté de l'accueil qu'il y avait trouvé – il parle de « ducs » et « duchesses », d'ambassadeurs, parmi lesquels celui d'Espagne –, il en arriva à oublier un peu son pays, où une pauvre femme soucieuse regrettait, en lui expédiant les articles du costume oriental, son absence. Et, à sa suite, comme on le voit par les papiers d'une maison de commerce en Transylvanie, fournissant la marchandise de monde aux boïars de l'Olténie, de la Valachie, avec ce qui était nécessaire pour la transformation extérieure d'une société dans les formes occidentales, on importait de quoi orner sa maison, garnir sa table, enchanter ses loisirs.

Il y avait donc le boïar qui imitait et aussi, à l'époque napoléonienne, celui qui voyageait expressément en Occident, jusqu'à se ruiner. Tel ce Dudescu, d'une des plus anciennes familles du pays, qui, ayant entre ses mains un grand héritage, l'a gaspillé un peu par le faste oriental de ses pérégrinations. C'était un personnage très civil, du reste, qui, à un certain moment, se faisant accompagner par un comte de Lagarde qui venait de Moscou, dans sa voiture pleine de tout ce qui était nécessaire en fait d'aliments et de douceurs d'Orient, jusqu'à Paris, à Vienne, au milieu d'un banquet fit don aux dames présentes du très beau châle-céinture dont elles faisaient l'éloge sans se soucier de ce qui devait en résulter pour sa bonne tenue.

Mais, pour avoir une aristocratie capable de s'associer un mouvement révolutionnaire, de créer ensuite un parti libéral sans changer totalement les institutions, il aurait fallu autre chose : une même éducation, les mêmes tendances capables de former des associations politiques. Cette aristocratie

n'existait pas chez les Roumains, et nous marquerons encore une fois que pour le monde hellénique il n'y a pas d'autre aristocratie que celle de Bucarest et de Jassy.

Il faut dire cependant que, dès le moment où éclate la Révolution française, tout un groupe de boïars valaques, à leur tête le prince Jean Cantacuzène, revenu de Russie où s'était établie la branche de cette famille à laquelle il appartenait, demandaient, aux négociateurs de la paix entre Russes et Autrichiens, d'un côté, et Turcs de l'autre, de considérer les droits de ce qu'ils appelaient déjà la « nation valaque » et de lui donner la possibilité de se développer librement.

Il aurait fallu aussi avoir un monde marchand, une classe bourgeoise. Or, cette classe bourgeoise, on l'avait, je ne dis pas : à Constantinople, mais dans les capitales roumaines. Elle pourra soutenir plus tard, en 1848, le mouvement révolutionnaire valaque, mais elle n'a pas été en état de le faire pour celui de 1821. Elle était composée de Grecs, de Serbes, de Bulgares, de Roumains entremêlés. Ils fraternisaient dans l'Église orthodoxe, l'« intermariage » étant tout ce qu'il pouvait y avoir de plus commun.

On ne peut pas dire que cette petite bourgeoisie de Bucarest était toujours commode ; elle a donné au XVIII^e siècle des révoltes dirigées, non pas contre la personne du prince, mais contre celle de ses conseillers, surtout contre un certain régime et, précisons, un régime fiscal. Un impôt nouveau, mécontentant la population de Bucarest ou de Jassy, pouvait provoquer une révolte. On allait alors à la Métropole, l'église archiépiscopale, et on sonnait les cloches : c'est comme le beffroi des villes occidentales au Moyen-Âge.

Aussitôt la population se rassemblait par corporations, ces corporations qui ont été malheureusement détruites en Roumanie pour être remplacées par une organisation officielle n'ayant aucun caractère populaire réel, mais qui existent encore dans la péninsule des Balkans, y formant la force des manifestations politiques. Aussitôt après cette manifestation, le prince cédait, sa garde n'étant pas organisée pour résister. Les boïars qui avaient provoqué le mécontentement pouvaient payer de leurs têtes, et il y a eu, pour de pareils motifs, des princes assassinés, c'est-à-dire exécutés d'après la formule officielle, par un délégué du Sultan au milieu de la capitale.

Il y avait donc une petite bourgeoisie, mais on ne fait jamais une révolution avec la petite bourgeoisie seule ; il faut que la grande montre une opinion sur le sujet et que cette opinion soit affirmative. Or cette grande bourgeoisie n'était ni à Constantinople ni à Bucarest ni à Jassy ; elle était à Vienne, elle était à Pest, elle était à Trieste et ailleurs en Occident.

Il aurait fallu aussi une populace misérable, exposée aux agissements des mécontents. Mais on n'avait pas à sa disposition cet élément populaire dont l'importance a été bien vue dans le développement de la Révolution française.

Il est vrai que dans les Mémoires, si intéressants, si vivants et si pleins de couleur, de l'ancien ambassadeur de France en Russie, de Ségur, il y a un passage, cité ordinairement dans les manuels d'histoire universelle, dans lequel il est dit qu'à Pétersbourg, lorsqu'arriva la nouvelle de la décision prise par les représentants des États Généraux à Versailles de n'être pas seulement les conseillers d'un moment du roi absolu, mais, en vertu de la théorie du « Contrat Social », des rénovateurs, et non pas d'un seul pays, mais du monde entier, il y a eu des manifestations dans la rue, et qu'on s'est même embrassé.

S'imaginer que les moujiks russes, ou les négociants russes, ou même les membres de l'aristocratie russe ont été tellement ébranlés par les premiers actes, d'un si nouveau caractère, des États Généraux de Versailles me paraît un peu naïf. Mais, en continuant la lecture, on s'aperçoit qu'il s'agissait plutôt de Hollandais, d'Anglais, appartenant à la colonie étrangère, différente de la population russe, comme auparavant, à Moscou au XVII^e siècle, il y avait une forte différence entre l'état d'esprit du monde russe et celui du monde hollandais et allemand, enfermé dans une cité tout à fait à part, la Slobodka.

Donc il est bien certain que ni à Bucarest ni à Jassy, et encore moins à Constantinople, les premiers chapitres de l'histoire de la Révolution française n'ont provoqué une trop grande émotion.

Mais dans les deux pays danubiens il y avait une lecture courante des journaux occidentaux, qui arrivaient par une voie qu'on ne pouvait pas empêcher : celle des consuls d'Autriche, qui avaient la correspondance postale. On ne décachetait jamais la correspondance qui venait par cette voie, et avec la correspondance arrivaient les livres et les journaux. On a la liste entière des feuilles qui par cette voie pénétraient dans les capitales roumaines et étaient lues dans les familles des boïars, des marchands, qui étaient souvent eux-mêmes des sujets de l'Autriche, ce qui signifiait être à l'abri de certains actes d'arbitraire et, en même temps, jouir d'une situation fiscale bien supérieure à celle des simples sujets du prince.

On continuait à lire « le Journal de Francfort », les « Notizie del Mondo » et « Il redattore italiano », qui arrivaient d'Italie, « le Spectateur du Nord », produit de la censure russe, « le Journal littéraire » et « l'Almanach des Dames », qui venaient directement de Paris, « le Mercure de France » et à côté la gazette la plus orthodoxe pour l'Agence, celle qui représentait les bons principes immuables et qui avait pour titre « Die vereinigte Pest und Ofener Zeitung » et la « Gazette de Vienne », qui se publiait aussi en français.

Ceci créait certaines dispositions et il arrivait parfois que dans les cafés de Bucarest, qui étaient beaucoup plus nombreux que ceux de Jassy, surtout parmi les étrangers, Ioniens de sujétion occidentale et autres, on tenait certains propos désagréables.

Il y avait aussi dans le grand monde des boïars, ou à son service, des jeunes gens qui avaient pris pour des études le chemin de l'étranger. Tel en 1807

ce Constantin Nicolopoulo de Smyrne, professeur des enfants de Démètre Ghica, devenu étudiant en médecine à Paris, puis en 1802 deux adolescents qui se rendent à Paris pour « des affaires », en 1804 Iancu Văcărescu, petit-fils du poète, futur poète lui-même, qui fait le même voyage dans la compagnie d'un autre noble, C. Fălcoianu, et du didascale Zacharie.

Cette jeunesse pouvait être amenée à parler de choses compromettantes. Un certain Nicolas Maroutzi, Grec de Valachie, qui est traité de « républicain », fredonnait discrètement les chansons qui se chantaient dans les rues de Paris et dans les camps, et, si on ne parle pas de la « Marseillaise », on esquissait « la Carmagnole », le refrain « Vive le son du canon ! », devenant en roumain le sobriquet d'un jeune homme aux allures évaporées, un « filfizon », freluquet.

Ces amateurs de journaux français, de chansons françaises, ses partisans des idées françaises appartenaient parfois aux grandes familles, et c'est pourquoi le prince de Valachie adressait un peu plus tard la mercuriale la plus sévère à quelqu'un dont il ne donne pas le nom, en signalant le danger que certaines idées peuvent présenter pour le pays, surtout si des personnes appartenant au monde des boïars se laissent influencer par les changements politiques de l'Occident.

Il n'y avait pas seulement le public des cafés et ces quelques boïars qui, par leurs lectures, par leurs études, par leurs voyages, étaient tout disposés à répandre les idées de la Révolution. Il y avait aussi autre chose : il y avait des Français établis dans le pays en tant que secrétaires, en tant que maîtres de langues, en tant qu'industriels.

La série commence dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Nous avons déjà parlé de Carra et de quelqu'un beaucoup plus honorable dans sa manière de vivre ainsi que dans les motifs de sa critique : d'Hauterive. Vers 1790, l'éducateur français, appartenant au monde « philosophique », plus tard en partie aux émigrés révolutionnaires, en partie aux nobles – les émigrés étant naturellement plus nombreux que les vaincus des luttes entre les partis français pendant la Révolution – apparaît. Alexandre Mourousi, tour à tour prince de Moldavie et de Valachie, fait élever ses enfants par Cléméron. Le Jésuite Marchand avait été, du reste, son maître. Deux frères Trécourt, dont l'un avait été professeur de mathématiques à Constantinople, s'établissent dans les principautés danubiennes ; l'aîné est le précepteur des fils du prince Callimachi. Un Martinot se trouve dans la maison de Constantin Ypsilanti, mari d'une Văcărescu et dont le fils, plus tard un ami de Loulou Thürheim, a été le chef du mouvement insurrectionnel de 1821.

Il y a aussi des « ministres » français, à cette époque, auprès des princes phanariotes. On s'est accoutumé à plaisanter un peu sur les Phanariotes et sur tout ce qui les entourait ; mon opinion modeste est que, dans la vie de n'importe quelle nation, il y a des choses si sérieuses que les détails de vêtement ou les formes bizarres du langage ne peuvent porter aucune atteinte au caractère parfois

tragique du fond. Il y a eu chez les Roumains aussi une phase pendant laquelle on distinguait entre les époques que l'on présentait avec enthousiasme et les époques que l'on décrivait en s'en moquant un peu. Lorsqu'on abandonnera, avec l'enthousiasme exagéré, aussi le persiflage et on traitera tout le passé, ancien ou récent, avec la même critique, on ne rira plus du comte Gaspary de Belleval, appartenant à l'émigration française, tour à tour conseiller des princes de Moldavie et de Valachie et ayant même des rapports avec la diplomatie prussienne, et on parlera d'une autre façon de ce Beaupoil de Saint-Aulaire, qui, en 1804, était « secrétaire pour les affaires extérieures du prince de Valachie », – aussi à cause du rôle que sa famille a gardé dans la diplomatie française et surtout à cause du souvenir qu'a laissé dans le pays la participation du comte de St. Aulaire à la défense nationale des Roumains pendant la Grande Guerre.

Il y avait même des conseillers grecs, formés peut-être et en tout cas influencés par ces conseillers français. Les lettres de Constantin Stamaty, un des témoins de la Révolution française sur cette Révolution elle-même, sont adressées à un Panaïotis Kodrikas, son ami, qui partageait ses opinions et ses sentiments²³.

La présence des secrétaires, des précepteurs et plus tard même des « ministres » français à Jassy et à Bucarest a contribué à accélérer la circulation du livre français et même l'œuvre de traduction qui est en relation avec cette circulation de plus en plus large. On a, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, toute une série d'ouvrages français traduits en roumain : un *Télémaque*, en 1774 (Samuel Klein en a donné aussi une version ; une troisième, imprimée, a suivi plus tard), un roman contemporain, « Alcidalis et Zélide », traduit en 1783 ; un « Raymond et Marine » suit en 1808. Basile Kogălniceanu, un parent de l'homme d'État et de l'historien illustre de la Roumanie contemporaine, s'essaie à la « Princesse d'Élide », tandis que, plus tard, le Bucovinien, de la Moldavie autrichienne, Daniel Scavinschi traduit en bons vers roumains le « Démocrite » de Régnaud. Basile Vârnav travaille à une Arithmétique, à une Astronomie, à une Géométrie, mais aussi à une Histoire Universelle et même au « Charles XII ». La « Mathilde » de M-me Cottin fut transposée en roumain par le poète Conachi. Georges Balș ne cessa, d'après un témoignage contemporain, de traduire en roumain des originaux français.

À côté du *Traité de la franc-maçonnerie* (« Le secret des francs-maçons »), traduit en roumain dès 1787 par le moine Gerasime, dont il a été déjà fait question, on a un ouvrage de philosophie écrit directement en français par un Gréco-Roumain ou un Roumano-Grec. C'est la « Réfutation du traité d'Ocellus

²³ « Lettres de Constantin Stamaty à Kodrikas sur la Révolution française, - janvier 1793 - », publiées pour la première fois... par É. Legrand, *Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, t. VI, Paris, 1872, p. 103 et suiv.

de la nature de l'univers », par Jean Zanetti, revu et corrigé par M. Georges Vendoti et publié à Vienne en 1787. Il y a la traduction des « Ruines » de Volney, dont j'avais un manuscrit qui datait d'environ 1790, une très bonne traduction. Par une forme intermédiaire russe, a passé en roumain le récit des Voyages en Orient de l'abbé Delaporte. La langue de ces traductions du français appartenant à la fin du XVIII^e ou au commencement du XIX^e siècle est toujours excellente, très pittoresque.

L'évêque de Hotin, Amphiloque, auteur d'une « Grammaire théologique » et d'une Arithmétique (1795), avait transposé en roumain, d'après une traduction italienne, je suppose, la Géographie de Bouffier, dans laquelle il parle de la Révolution française dans des termes très curieux : « On dit que depuis deux ans toute la nation française se serait levée, demandant d'être libre, ne permettant pas au roi de la gouverner ». Et il ajoute : « Mais, ne connaissant pas la vérité, nous ne disons pas de paroles vaines ». Il tient à ne pas se compromettre, et il fait bien, parce qu'un autre ecclésiastique, de Râmnic, en Petite Valachie, l'« ecclésiarque » Denis, décrit les guerres napoléoniennes d'une façon qui fait peu d'honneur à son intelligence. Employant sans doute de ces petites nouvelles qui circulaient en manuscrit, en traduction grecque et parfois en roumain, lorsque l'on empêchait les journaux, il présente, dans la grande bataille entre Napoléon et Alexandre I^{er}, comme point culminant le grand-duc Constantin de Russie monté sur un canon et poussant un cri terrible.

À un certain moment, après la victoire sur Napoléon, on imprimera des brefs ouvrages, rédigés en très bon roumain, que Vienne envoyait dans les Principautés pour faire savoir de quelle façon les Alliés avaient battu « Bonaparte ». Il ne faudra donc plus le chanter, mais il y a encore, des musiciens, des « laoutars » qui se rappellent au moins le commencement de la chanson de Bonaparte, qui dit : « Napoléon Bonaparte reste dans la terre lointaine » (après son exil à Sainte-Hélène).

Alors que tel roman traduit du français avait l'honneur incroyable d'être imprimé dans la typographie du Métropolitain de Moldavie, qui ne publiait que des livres sacrés, – un très bel ouvrage, de grand format, sur papier bleu, qui venait à cette époque de Russie –, un des grands boïars du pays, portant, d'après l'étiquette, un couvre-chef rond d'une importance extraordinaire, Alexandre Beldiman, donnait toute une série de traductions, et, à côté de Gesner (*la Mort d'Abel*, d'après une version française), il y a le *Numa Pompilius* de Florian. Il traduisait ces ouvrages plutôt pour les loisirs de sa femme, qui ne lisait pas le français, mais, plus tard, un agent de l'imprimerie de cette Université de Bude, qui disposait de caractères cyrilliques, le réduisit à se laisser éditer.

Et d'autres travaux de Beldiman, qui fut aussi un auteur original, décrivant en vers d'épopée la « Triste Tragédie » des souffrances de son pays pendant la révolution grecque de 1821, restèrent en manuscrit, comme les « Ménechmes » de Régnard et autres pièces du théâtre français au XVIII^e siècle

[« La clémence de Titus », traduite en 1784, l'« Oreste » de Voltaire, en 1820, « Sapor », en 1818, « Lantor » (1819-1825)], plus une série de récits: « Histoire de Tarlo et de ses amis » (1803), « Élisabeth ou les exilés en Sibérie », « Histoire de Raymond, tirée du Décaméron de France » (1815), « Alexis ou la chaumière de la forêt » (1819) et même « Manon Lescaut », à côté des « Voyages » de Coxe.

À l'époque napoléonienne les voyages des boïars danubiens à Paris deviennent plus fréquents. Ils avaient parfois des buts politiques. On n'a pas les détails d'une mission confiée à quelques-uns des principaux boïars de Bucarest, pour se présenter devant Napoléon, prêt à sacrifier les Principautés à ses nouveaux arrangements de l'Europe. Mais la mission a certainement existé.

J'ai déjà noté les noms de quelques étudiants. Ajoutons celui d'un Georges Bogdan, en attendant les fils du riche boïar Démètre Bibescu, époux d'une Văcărescu : Georges et Barbu, adopté ensuite par le dernier des Știrbei, qui tous les deux devaient régner.

Cette jeunesse se dirigeait vers Paris. Lorsque l'on envoyait par hasard quelqu'un à Berlin, comme Jean Cananău, on avait la précaution de le faire habiter dans la maison d'un pasteur calviniste d'origine française, Hauchecorne, de façon à ce qu'il apprenne en même temps le français. Et il y avait toujours la porte ouverte vers les idées françaises.

Du côté des Grecs²⁴ il n'y a pas ordinairement – sauf les deux poètes Soutzo, Alexandre et Panaïoti, – ces étudiants, ces apprentis de la civilisation occidentale faisant leurs premiers pas à Paris. Cependant c'était un jeune homme que ce Georges Cléobule qui a fait paraître chez Firmin Didot, un protecteur du livre grec à Paris, l'appel pour la publication d'un ouvrage didactique en 1818. En échange il y a quelqu'un de plus important sur lequel il faut dire deux mots à la conclusion de ce chapitre.

Celui qui devait inscrire son nom en tête des grands hellénistes du siècle passé est Koraïs, originaire de Smyrne. Il fit d'abord du commerce pour s'aviser ensuite, lorsqu'il n'était déjà plus de la première jeunesse, d'apprendre la médecine à Montpellier. Il s'y initia aux idées occidentales, et certains érudits de la localité s'intéressèrent à son activité. Plus tard il vient à Paris et s'y trouve au moment même où la Révolution commence. Il a assisté aux premiers troubles de Paris et n'a pas quitté la capitale de la France jusqu'après la condamnation et l'exécution du roi, dont il parle avec compassion.

Ses idées sont d'un intérêt exceptionnel. Il vient de Smyrne avec une tendance d'opposition qui s'était dirigée contre le clergé grec de sa ville natale. Il a une profonde antipathie contre son archevêque. Il hait les Turcs et rappelle à chaque moment le passé de sa nation ; même il est tellement fier de cette nation

²⁴ A. Boppe, *L'Albanie et Napoléon (1797-1814)*, Paris, 1914, p. 164-165.

que, lorsqu'il s'agit de quelque caractère de la civilisation occidentale, il s'aperçoit que des Grecs l'ont déjà eu.

Joseph II est pour Koraïs l'« admirable Hercule purgeant son royaume de tous les abus qu'ont introduits à diverses époques l'ignorance et la barbarie », « le très juste et grand Joseph », ennemi du servage, purificateur de sa propre Cour. Au contraire Frédéric II, un homme « abominable », n'est que le « Sardanapale de Berlin ».

Il a pour la Russie certaines faiblesses, cette Russie qui peut aider les Grecs à regagner leur liberté. Lorsqu'un conflit éclate entre Catherine II et l'Angleterre, il est du côté de la Tsarine, d'abord parce que la « grande » Catherine est une « très sage » réformatrice, et il tient compte de ce fait qu'au moins en apparence, elle travaille en révolutionnaire dans son propre Empire.

Pour l'Angleterre il a un respect incommensurable, qui n'est atteint qu'au moment où la politique anglaise peut être défavorable à la Russie à laquelle elle fait une guerre « imprudente ». Il croit qu'il n'y a pas de nation au monde comparable à la nation anglaise, parce qu'elle n'a jamais abandonné ses institutions libres. Que ces institutions libres profitaient à une seule classe, c'est quelque chose que l'ancien marchand de Smyrne ne voyait pas.

En France, il a d'abord comme ennemi le clergé, malgré les avances que lui avait faites l'évêque d'Agde, qui s'était empressé de visiter l'ancien négociant et l'actuel étudiant grec. Il confond les ordres français avec ses propres moines d'Orient et n'a pas de termes assez méprisants pour qualifier tout ce qui concerne les « riches et voluptueux moines », le clergé catholique, le « mufti de Rome » en tête, la foi latine elle-même, qui serait « la plus insensée ». Il est enchanté lorsqu'il voit que les biens du clergé sont séquestrés et déclare que l'on pourra marier les moines, « que chaque bas moine ait sa femme à lui » – et leurs nonnes aussi, « ces petites femelles imbéciles », leur mari – et faire entrer leurs biens-fonds dans la possession de la nation.

Lorsque les premiers chocs de la révolution se produisent à Paris, il accourt avec une satisfaction peu commune et il compte parmi la populace qui se pressa autour des scènes de 1789. Et pour lui ce n'est rien que d'affirmer la présence de 500.000 personnes dans la rue²⁵.

Il a, comme on l'a vu, une profonde commisération pour Louis XVI, qu'il sait être victime de ses frères, de sa femme et aussi de sa sœur, mais il traite sévèrement le fuyard de Varennes. Quand le roi monte à l'échafaud, l'Oriental s'aperçoit que Louis avait tout de même certaines vertus en raison desquelles il aurait dû trouver grâce devant ses juges.

²⁵ Édition grecque du Paris, 1838 ; d'Athènes, 1839, 1841 ; de Smyrne, 1871 ; édition française de Queux de Saint-Hilaire (*Lettres de Coray au protopsalte de Smyrne*), Paris, 1880. Cf. *Lettres inédites de Coray à Chardon de La Rochette (1790-1796) suivies d'un recueil, de ses lettres françaises à divers savants...*, Paris, 1877.

Il y avait alors à Paris – on le sait – les représentants de toutes les nations du monde, venant chanter des louanges devant la Constituante et la Convention. Parmi eux se trouvait aussi un Roumain sujet de l'Autriche, originaire du Banat, Paul Iorgovici, qui a été plus tard un grammairien aux idées très hardies. De son voyage à Paris et à Londres, il avait rapporté sans doute des impressions et des croyances qui le firent persécuter par les autorités autrichiennes à son retour. Un peu plus tard, Georges Lazăr, fils d'un paysan de Transylvanie, qui faisait ses études à Vienne, s'était laissé gagner par les idées révolutionnaires et il lui arriva de crier une fois, en pleine Autriche vaincue : « Vive Napoléon ! ». Ceci contribua à lui faire passer les Carpathes ; il s'établit à Bucarest, où il a été un des rénovateurs de l'esprit public des Roumains, un des introducteurs des idées nationales et l'éducateur principal, dans un esprit tout à fait nouveau, de la génération qui s'est formée vers 1810.

Iorgovici, en revenant dans son Banat, s'était avisé de publier un journal, le premier journal pour les Roumains, alors qu'il n'y avait pas encore ni le premier journal grec ni l'intention de publier le premier journal serbe : celui de Scarlate Sturdza, pour les Russes, ne paraît pas avoir eu un caractère politique.

La jeunesse roumaine d'Autriche employa toutes les ruses possibles pour détromper l'administration sur ses vraies intentions. Dans le prospectus, il était toujours question de traductions, concernant l'économie des champs, l'élevage des bêtes, etc. ; à côté, il devait y avoir des informations. Le gouvernement admit la publication du journal roumain, mais le premier numéro, et l'unique, disparut de telle façon qu'on ne peut plus le retrouver.

Alors on recourt aux « Bibliothèques », qu'on prétendait ne pas être destinées aux sujets de l'Autriche, mais bien aux boïars de Bucarest et de Jassy, esprits perdus pour la bonne politique.

Mais, en même temps que la tentative faite pour avoir un journal à la fin du XVIII^e siècle, on présentait à la Diète de Transylvanie, au Ministère de Vienne et à l'empereur le « libelle de supplication des Valaques de Transylvanie »²⁶. Le titre, qu'on lui donna plus tard, est modeste, le contenu l'est beaucoup moins. Rédigé par un fonctionnaire qu'avaient influencé les idées révolutionnaires, Meheși, et signé par deux évêques, uniate et orthodoxe – ce qui est remarquable si on tient compte du fait que le second était un Serbe précisément pour ne pas avoir quelqu'un qui pût mettre en mouvement les sentiments nationaux de la population –, ce libelle demandait, au nom de la liberté et de l'égalité proclamées à Paris, l'égalisation de la nation roumaine, réduite en grande partie à la situation de serve, avec les nations dominantes en Transylvanie, la transformation de l'administration intérieure de la province dans un sens absolument semblable aux départements et arrondissements créés par la Révolution, pour qu'aucun sentiment national ne se sente froissé par le

²⁶ Voir notre *Histoire des Roumains de Transylvanie et de Hongrie*, II, Bucarest, 1916, p. 216-217.

souvenir d'une époque d'oppression, et, pour donner une base historique à cette prétention, on rappelait le fait que les premiers habitants du pays étaient les descendants des colons romains et qu'ils forment encore la majorité de la population. De ce fait qu'ils forment la majorité de la population, ils ont, disait-on, le droit d'imposer leur volonté.

La conscience politique roumaine avait bien avancé dans cette Transylvanie pour pouvoir présenter de pareilles revendications. Mais déjà un mouvement de réaction venant de l'Occident même se prononçait contre les idées occidentales.

CHAPITRE V

Réaction classique

Il y a eu, sous certains princes danubiens au caractère plus despotique, malgré leurs prétentions philosophiques, et avec l'approbation du gouvernement ottoman, dont l'action surplombait toute la vie politique de la péninsule, un mouvement vers le passé.

La source est en Occident sous Napoléon même. Mais surtout après 1815 il y a eu dans cet Occident toute une série de mesures provoquées par l'entente entre les Puissances victorieuses, par l'alliance entre les trois souverains dont le but était de briser tout établissement rappelant la Révolution.

Lorsqu'il s'agissait de revenir vers le passé, on avait certaines institutions et certaines formes vers lesquelles on pouvait s'orienter. Contre Napoléon, on avait la royauté, contre la Révolution, on avait la tradition, contre la nouvelle classe dominante celle des émigrés que l'on rétablissait plus ou moins ; contre les idées révolutionnaires on avait le souvenir du catholicisme, qui passait dans le romantisme de Chateaubriand pour donner toute une théorie dans le « Génie du Christianisme » et, ensuite, célébrer ses triomphes avec Lamartine ; il y avait ainsi ce qui pouvait servir à créer l'état d'esprit contre-révolutionnaire. En Orient, il n'y avait pas de dynastie à rétablir, pas de classe noble à faire rentrer dans ses foyers et à réintégrer dans son ancienne situation ; il n'y avait pas de religion exerçant une influence aussi profonde que le catholicisme en Occident et qui pût servir à écarter les tendances révolutionnaires infiltrées dans ces régions. Cependant il fallait recourir à quelque chose existant à ce moment.

Alors, on est revenu vers les formes anciennes de l'hellénisme classique, interprétées, hélas !, par des grammairiens. Tout un groupe, professeurs du gymnase de Bucarest, de celui de Jassy²⁷, ont été employés pour créer cette nouvelle psychologie, s'appuyant sur la grammaire traditionnelle, sur les souvenirs d'un grand passé mort, sur tout ce qui, très respectable en soi-même, n'avait aucun rapport avec le présent et n'était pas capable de susciter de nouvelles difficultés.

Les éléments de réaction existaient, du reste, dans la société elle-même. Il y a, dès 1797, une intéressante œuvre poétique d'un Grec au nom turc,

²⁷ Michel Soutzo, prince de Moldavie, appela de Paris, où la principauté avait des boursiers dès 1819, un Constantin Hestiotés, un Nicolas Koutxo.

Alexandre Kalfoglou, des « Vers Moraux », *Ἠθικὴ Στιχογραφία*. Dans ces « Vers Moraux », Alexandre Kalfoglou, qui n'était guère un aigle en fait de poésie, ni d'intelligence, se proposait de ridiculiser la vie que menait la classe dominante des principautés danubiennes, qui se livre au luxe et au dévergondage ; il lui oppose celle, un peu mesquine, mais très pure, des populations de la Péninsule des Balkans, en y comprenant même ces faubourgs de Constantinople, comme le Fanar, qui étaient habités par des Grecs. Il parle des jeunes gens qui, se croyant élèves des philosophes, « lisent avec passion les romans français », les *ῥομάντζα γαλλικὰ*, devenant des *οἱ ῥωμαντζολόγοι νέοι*, qui parlent donc à la manière des héros de ces romans, mettant Voltaire à côté de Lucien, parlant de Mirabeau, de Rousseau, ce qui fait qu'ils négligent les carêmes, ne vont pas à l'église, se demandent s'il y a une vie future et plaisantent sur le compte des pauvres vieux boïars, qui continuent à en agir autrement. Mais il se tourne surtout contre les personnes, les *δάμαις* qui adoptent la mode nouvelle, la *μόδα ἐυρωπαϊκὴ*, qui se laissent faire la cour (*κούρτης*). Ils ont, ces dévoyés, « la morale des Allemands et de Russes », c'est-à-dire celle des armées d'occupation.

Dans une pièce de vers, roumaine, que j'ai attribuée à un poète de grand mérite, à un précurseur, Conachi, il est question, au cours d'une de ces dominations des militaires étrangers, de tous les maux qui tombent sur une société rapidement corrompue, jusqu'aux formes les plus ignobles du vice.

Cette tentative de détruire le prestige de la jeunesse qui s'initiait aux idées occidentales a continué. On a passé des vers amers de ces critiques à des institutions destinées à combattre. Telle la Société scientifique gréco-dace. Il n'était plus question, avec l'envahissement d'un nouvel hellénisme agressif, des Roumains, mais bien des anciens Daces. On ne pense qu'à la philologie, au purisme grec. Le lycée de Bucarest change totalement de caractère. Des didascales d'une grande érudition, Néophyte Doucas, Benjamin de Lesbos, Constantin Psomakis, Étienne Kommitas et d'autres, sont payés par le gouvernement valaque pour répandre la connaissance des poètes et des philosophes de l'antiquité et en même temps les bonnes idées. Kommitas attaquera Koraïs, le révolutionnaire.

Tout cela malgré l'existence sur le Danube de certains Phanariotes, qui furent, comme Alexandre Mavrocordato, Négris, premiers initiateurs de la révolution de 1821, dont ils allaient établir ensuite la doctrine par la Constitution de Trézène. Quant aux boïars roumains restés influencés par l'esprit occidental, voici une déclaration faite par un des plus grands, Grégoire Brâncoveanu, richissime personnage, qui avait traduit un ouvrage de philosophie allemande du latin en grec et possédait une grande bibliothèque, annexée aujourd'hui à l'église grecque de Braşov, en Transylvanie. Ce profond connaisseur de l'antiquité grecque, dont les lettres pourraient servir de modèles pour un Épistolaire hellénique, disait à l'occasion de l'ouverture des cours du lycée de Bucarest : « Qu'ils se réjouissent les parents qui envoient leurs enfants aux Académies de

l'Europe pour y puiser les eaux de la philosophie ». Et, à cette solennité, le didascale Benjamin de Lesbos, un Oriental celui-là, prend la parole et, répondant aux idées du boïar roumain, sans avoir l'air d'y faire allusion, se tourne contre ceux qui envoient leurs enfants en Occident. Pourquoi, en effet, lorsqu'on a tout ce qu'il faut pour connaître l'antiquité et vivre la vie d'il y a mille ans, continuer à envoyer ces jeunes gens, qui sont sans aucune direction, exposés à être contaminés et peuvent devenir le malheur de leurs propres familles ?

Ceci n'empêchait pas cette société élégamment désœuvrée de se reconnaître dans un poète comme Athanase Christopoulos, qui marie l'inspiration d'Anacréon au décalque du lyrisme français du XVIII^e siècle, dans des vers d'un genre agréable, dont une édition parut à Paris et une autre à Londres, pour être lus surtout à Bucarest et à Jassy.

En même temps paraît un ouvrage d'Histoire roumaine qui est dû à un Grec, Denis Photino, connu aussi comme poète, comme traducteur et localisateur d'une œuvre très populaire à ce moment, *Le Nouvel Érotocrite*. Il donne la série des événements principaux et en même temps une description des deux Principautés dans une langue grecque impeccable. Mais il n'y a rien dans ce tableau du passé des Principautés, dans cette histoire de toute une nation, qui puisse être noté comme une idée venant de l'Occident. C'est quelque chose de philologique, d'archéologique ; bref les nouvelles tendances qui s'imposent.

À Jassy il y avait comme grand professeur grec Gobdélas, qui ne voulait pas reconnaître aux Roumains la qualité de pouvoir exprimer des vérités scientifiques dans leur langue et ne daignait pas faire place à un Roumain, Georges Asachi, qui avait su faire l'essai avec les mathématiques. Dans une société formée d'après les règles de la raison et rien que d'après les règles de la raison c'était donner la tentation de risquer certaines aventures politiques. À un moment donné, réfugié à Varsovie, pays de langue française à cette époque, il publiait un petit livre très rare sur Alexandre le Grand dans la tradition orientale, ouvrage écrit en français. Donc, à côté des représentants du passé à Bucarest, qui n'admettent aucune transaction avec l'Occident, parce que le français mène à des idées capables de détruire l'équilibre politique, il y a sans doute une influence plus puissante de l'Occident à Jassy.

Mais l'autorité des princes intervient aussi pour empêcher tout renouvellement de l'ancienne phase française aux tendances révolutionnaires. En 1817, des mesures formelles sont prises par le prince de Valachie, Caragea, contre ce mauvais esprit.

Quant au poète moldave qui commençait sa carrière en s'exprimant contre le nommé Gobdélas, cet imitateur des Italiens, cet introducteur du sonnet impeccable et cet adorateur de souvenirs romains sous la colonne de Trajan, avait bien soin, en parlant de la Russie, de déployer de la diplomatie dans ses vers pour éviter les regards soupçonneux du monde officiel. Lorsqu'on commence en parlant des « brouillards des rives du Phlégéthon », on est bien sûr

de ne pas lancer une incitation aux mauvaises passions qui peuvent troubler une société.

À côté des professeurs grecs, il y avait cependant des Roumains qui continuaient à maintenir les attaches avec les tendances occidentales. En 1817, la philosophie était professée à Bucarest aussi par tel professeur français dont on ne connaît pas le nom et même par un Transylvain qui se faisant nommer en grec Ladislas l'Erdéliote et qui avait traduit l'« Avare » et « Pompée ». Il paraît que ses leçons de philosophie étaient dirigées d'un autre côté que celles de ces collègues grecs.

Mais il y avait plus que cela. Il y avait dans la société roumaine elle-même le milieu des boïars aux idées révolutionnaires, des grands boïars élevés par des émigrés, par des révolutionnaires, qui, lorsque la situation a changé en Occident, avaient dû chercher un refuge dans ces régions orientales. Ils n'ont pas publié des ouvrages au caractère révolutionnaire, mais de tout côté surgissaient des manuscrits anonymes dans lesquels les différentes questions du jour étaient traitées avec un épouvantable radicalisme. Les princes étaient attaqués sans s'arrêter à aucune considération.

Aussi la classe entière était-elle en butte aux critiques les plus amères. On soutenait les intérêts des masses écrasées par les impôts et on traduisait de cette façon un peu le point de vue national, parce que les ruraux étaient entièrement roumains, tandis que la classe supérieure restait mélangée de Grecs et en même temps adaptée aux formes supérieures de la société de Constantinople.

CHAPITRE VI

Les nouvelles révolutions

Au milieu des pamphlets répandus vers 1820 dans les Principautés on trouve parfois des déclarations hardies, qui annoncent qu'on moment viendra où on recourra aux armes.

Mais il y avait dans le voisinage une vraie révolution, c'était la révolution serbe²⁸.

Karageorges, « Georges le Noir », paysan et soldat, appartenant probablement à cette population roumaine de la Péninsule des Balkans qui est toujours désignée de cette manière « noire », avait produit une révolution, sans pouvoir, malgré l'appui intéressé de la Russie et celui, plein d'hypocrisie metternichienne, de l'Autriche, fonder un État. Karageorges avait été soldat au service de l'Autriche, pendant la dernière guerre contre les Turcs. Or avoir des relations avec cette Puissance, quelles que fussent ces relations, c'était pour les populations du Sud-Est européen subir une influence venant de l'Occident, d'autant plus que sur la terre de l'empereur vivait depuis un siècle une partie très importante de la race serbe, participant à la vie d'une société philosophiquement policée. Mais il y a aussi autre chose.

La diplomatie napoléonienne s'est adressée plus d'une fois aux nations balkaniques à l'époque où Karageorges commença son mouvement. Des agents français, un général Gentili, un général Chabot, un Nicolas Roze, un Charroy Bailleul, un Longueville, un Boutin, un Bigex, un consul David en Bosnie²⁹, un Mériage, un colonel Nicole, traversaient en cachette la péninsule³⁰. On s'est adressé à Ali-Pacha de Ioannina, auquel Bonaparte promettait d'en faire « un prince assez conséquent pour pouvoir rendre du service à la République »

²⁸ Voir les ouvrages de St. Novaković [*Die Wiedergeburt des serbischen Staates (1804-1813)*, Sarajevo, 1912], de G. Jakšić [*L'Europe et la résurrection de la Serbie (1804-1834)*, Paris, 1917], et notre *Histoire des États balkaniques à l'époque moderne*, Bucarest, 1914.

²⁹ Voir sur lui les premiers fascicules pour l'année 1924 de la *Revue d'histoire diplomatique* (XXXVIII, n° 1, 1924) : P. David (A. Dumaine, préface), « Un Consulat de France en Bosnie sous le Premier Empire », p. 129-141 ; « Extraits du journal de Pierre David, consul général de France à Travnik (1807-1808) », p. 141-169, et « Un Consulat de France en Bosnie sous le Premier Empire. Extraits du journal de Pierre David, consul général de France à Travnik (1807-1808) », p. 301-328.

³⁰ A. Boppe, « La mission de l'adjudant-commandant Mériage à Widin (1807-1809) », *Annales de l'École Libre des Sciences politiques*, I, Paris, 1886, p. 259-293 ; idem, *L'Albanie et Napoléon (1797-1814)*, Paris, 1914, p. 64, 66-67, 69, 72-73, 77-79, 81-82.

(1777), aux Maïnotes, par les frères corses Stéphanopoli³¹, aux Thessaliens, qui étaient de ces pâtres roumains de « Macédoine »³² dont l'un garde, avec ses exploits, une figure légendaire de prêtre-guerrier, Euthyme Blachavas, tué par ordre de cet Ali-Pacha, plusieurs fois allié de la France et rebelle contre la France. Voici les termes mêmes dans lesquels, en 1808, parlait Bessières, représentant de Napoléon dans cette région des Thessaliens : « La France verrait avec plaisir les Thessaliens secouer le joug d'Ali-Pacha et leur accorderait un appui s'ils s'en rendaient dignes par leur courage et leur succès ».

En même temps dans les mémoires de l'archimandrite serbe Gérasime Zélitsch³³ – ne serait-ce pas l'ami d'Obradović? – on peut voir l'influence que la diplomatie napoléonienne exerçait sur les Serbes. Il ne faut pas non plus oublier l'existence de cette Illyrie, créée par Napoléon dans la région de la Save et la Drave, qui n'était qu'une Serbie en révolution, à la discrétion de l'empereur, remplaçant l'ancienne Croatie autrichienne.

Il faut bien le dire, cependant, le mouvement de Karageorges était un mouvement de paysans, écrasés d'impôts, troublés dans leur existence par les sévices des chefs turcs de ces régions, que l'on appelait les dahis, les « deys ». On peut dire aussi que ce révolté, qui invoquait le Sultan, l'« empereur », le Tsar de Constantinople-Tsarigrade, contre ses officiers, ses administrateurs, était en relation avec toute une série d'autres actes révolutionnaires dans le monde turc, avec l'attitude indépendante de ces chefs de forteresses danubiennes, les aïans, avec l'existence de cet État de révolte contre l'Empire ottoman qui était le pachalik de Vidin sous le fameux Pazvantoğlu.

Si on tient compte de tous ces faits et si on ajoute que peut-être le chef n'était pas aussi rural qu'on se l'imagine et que plus tard, en exil, il a fait assez bonne figure, à Bucarest et en Bessarabie, au milieu des Russes, qui continuaient, je ne dirai pas à le soutenir, mais à le conserver pour pouvoir l'utiliser – à un certain moment il est revenu en Serbie pour être assassiné par son rival, – on doit dire qu'il y a eu tout de même une influence de l'esprit révolutionnaire occidental sur les débuts de la révolution serbe.

Du reste, il n'y avait pas que Karageorges, il y en avait d'autres : surtout les marchands qui ont soutenu le mouvement, qui lui ont donné des bureaux, fourni des administrateurs, et au milieu desquels on trouve des agents allant à Bucarest, et plus loin que Bucarest, jusqu'à Pétersbourg, pour chercher un appui.

D'où venaient ces agents de la révolution serbe ? Probablement de cette Compagnie Orientale, ayant son siège principal à Vienne, des attaches un peu

³¹ *Voyage de Dimo et Nicolo Stephanopoli en Grèce, pendant les années V et VI (1797 et 1798 v. st.)*, 2 vol., Paris, 1800.

³² On trouve dans *L'Albanie...* de Boppe les noms roumains du Tussa Zervas, de dom Chizzo Pasca, de Nassi Grammatico, de Lambro Velco Zarba (p. 235-236). Blachavas promit son concours à Donzelot.

³³ Publiés en serbe à Bude, en 1823. Voir aussi *ibid.*, p. 68, note 1.

partout, formée de personnes connaissant plusieurs langues, initiées aux réalités politiques de l'Occident, où ces marchands, avec leurs comptoirs, entretenaient des relations très précieuses. De telle sorte que de ce côté aussi il existe une influence de l'Occident qui contribua au développement de la révolution.

Or, les boïars roumains, qui faisaient des voyages en Occident, qui lisaient Voltaire, voyaient tout près d'eux les flammes de la révolution serbe.

Et des instincts combattifs saillaient dans leur âme. Un « jeune » de cette époque, qui avait passé des années à Constantinople, auprès de l'agent moldave, disait ce qui suit, dans un de ces pamphlets anonymes, répandus en manuscrit, « Paroles d'un paysan aux boïars » :

« Ne vous trompez pas en croyant que vous resterez si nous périssons. Car, si les fondements cèdent, la maison elle-même disparaît ». Plus loin : « Pensez aux anciens boïars, à leur simple manière de vivre, à leur capacité de donner des soldats, des héros au pays. Vous, vous êtes un nom vain, une ombre et une fumée. Est-ce que les anciens passaient leur vie dans une critiquable paresse ? Est-ce qu'ils s'occupaient avant tout des toilettes de femmes ? Est-ce qu'ils rivalisaient à se bâtir de grandes maisons ?... »

Vous occupez leur place, mais ce qu'ils faisaient, eux, vous ne le faites pas. Vous portez leur nom, mais vous avez pris d'autres voies... Des aventuriers vous dominent, et avec quelle humilité vous cherchez à gagner leurs bonnes grâces pour vous obtenir un vain titre ! Et combien ils vous méprisent et combien nous souffrons nous les pauvres. »

L'auteur décrit ensuite la manière de vivre des nouveaux boïars ; il parle de leur incapacité à marcher dans la rue, à monter à cheval, de la coutume qu'ils ont de parler seulement de vêtements et de repas, et il poursuit : « Le désir de l'honneur n'existe plus dans vos cœurs... Vous ne savez pas même ce que c'est. Jusqu'à votre langue, vous l'avez perdue... Vous êtes seulement à l'éveil pour aiguïser vos dents les uns contre les autres. Ce que nous avons eu, nous l'avons donné. Les agents terribles du fisc viennent ligoter nos femmes et nos enfants, et ils nous injurient de toute façon, ils nous accablent de coups, de sorte que la vie nous est devenue un fardeau... Tant que nous avons eu quelque chose, nous l'avons donné. Tout a été fini, mais ces gens-là ne croient pas à nos paroles. Ils nous battent pour que nous donnions ce que nous n'avons pas... Nous nous dirigeons vers vous : vous ne nous écoutez pas... Non seulement vous ne prenez pas soin de nous, mais encore vous nous insultez de toute façon et, nous plaçant au rang des bêtes, vous dites : Les rustres n'ont pas de raison, ils n'ont aucun besoin ; ce qu'ils possèdent il faut le leur prendre... »

S'il en est ainsi, comme nous le supposons, sachez que, rustres et dénués de raison, comme vous le prétendez, nous nous défendrons de nos propres moyens. Car nous avons toujours pu faire plus, mais n'avons pas cru qu'il faut user de notre pouvoir... Assez ! N'allez pas plus loin ! Notre patience ne le

supporte plus. Ou bien on nous fait justice ou bien nous la ferons, nous. Car nos vieillards nous racontaient que jadis, je ne sais quand, les boïars avaient de même perdu la tramontane, ils avaient abandonné les bonnes coutumes, tout allait selon leur bon plaisir.» Et ils nous disaient : « Jusqu'à ce que nous n'aurons pas ensanglanté nos haches dans leur sang, nous n'aurons pas fait vaincre notre droit. »

Ainsi ce que les Serbes avaient fait était recommandé aux Roumains de la même époque.

On trouve aussi d'autres correspondances, par exemple celle entre un Augustin et un Chrétien vivant à Jassy. Il est question dans cette correspondance de la mauvaise éducation des jeunes boïars, qui se contentent de leur rang et de la domination des courtisans étrangers. On ne lit rien de bon, on ne voyage plus ; les Grecs sont les maîtres du pays ; et, comme l'auteur de ce nouveau traité de polémique politique avait fait des études de philologie latine, il dit : « Voyez, 'Grec', cela vient de *graecare*, aucune valeur (sic). Le dernier des Ismaélites peut les insulter et les battre. »

Un de ces pamphlets appartient à tel grand boïar de Valachie, Georges (Iordachi) Golescu, de cette famille qui a donné à la France, par les femmes, le bibliographe de Voltaire, Georges Bengesco.

Dans son « Histoire des boïars pillards de la Valachie », il raille les courtisans et se moque en même temps des « petits didascales, avec leur petit bouquin à la main ». Lorsqu'il écrit « L'État de la Valachie aux jours de Son Altesse Jean Caragea Voévode, fait avec la dépense des pauvres, de ce qui leur est resté », le titre dit le contenu. Dans cet ouvrage signé : « Un bien-aimé de Son Altesse », il dit : « La langue grecque est riche, elle est belle, et non, comme la nôtre, toute pauvre, car c'est avec la richesse de notre langue que se sont enrichis les Grecs miséreux, et avec cette langue restée toute pauvre »³⁴. Dans ce dernier pamphlet, il y a un chant à la manière populaire sur la misère des classes rurales, et on les entend crier ce refrain : « Mangeons de l'oignon et buvons de l'eau, car le vin est cher ».

Ces poésies pénétrèrent dans les masses populaires et bientôt on vit le résultat.

À ce moment, il y avait dans la principauté d'abord des aristocrates grecs, très sensibles à ces idées et tout prêts à confondre la cause de leur nationalité avec celle de la révolution chrétienne en Turquie. Cette classe avait des adhérents aussi en Russie, qui depuis longtemps accueillait des aventuriers, des

³⁴ Un Roumain de Hongrie, du Maramureș, Basile Gergheli de Ciocotici, écrivait en 1819 : « Mieux font ceux qui parlent le latin, l'italien, le français, car ce sont des vraies sœurs de notre vieille langue roumaine ». Voir Vasile Gergely de Csokotis, *Omu de lume seau Sontice Regule Cuvieanției, grației, mai alesului modu a vieției, și a adeveratelor blândeție spre întribuinițarea tenerimei Romanesci*, Vienne, 1819, p. 70-71.

exilés politiques, des marchands, des lettrés : on ne peut pas s'expliquer la révolution grecque de 1821 sans tenir compte de toute une catégorie de Grecs qui se sont enrichis dans les États de Tsars. Les riches marchands d'Odessa, ville nouvelle, qui équivalaient à ceux de la Compagnie orientale d'Autriche, avaient des rapports permanents avec les leurs à Constantinople. Ils avaient sous leurs yeux les spectacles de l'ancienne Hellade, qui revivaient pour eux par la lecture des livres nouvellement publiés. Est-ce qu'il ne serait pas possible ce rétablissement de l'Hellade, sous le rapport de la liberté chrétienne, dans les limites de l'Empire byzantin ?

Le mouvement qui se produisit fut le résultat d'une société secrète équivalant aux « ventes des carbonari » de l'Occident, mais qui se cachait d'abord, gagnant le diplomate russe, d'origine corfiote et de culture italienne, Jean Capodistria lui-même³⁵, sous les dehors d'une association pour soutenir des étudiants en Europe occidentale. Le drapeau portait un phénix, symbole de la renaissance hellénique et en même temps du renouvellement de l'Empire de Constantin.

À la tête de cette « hétéairie » se trouvèrent bientôt pour presser la révolution les enfants de Constantin Ypsilanti, jadis prince de Moldavie et de Valachie, qui avait gouverné les deux principautés pendant l'occupation russe, rêvant d'être roi de la Dacie renouvelée. L'aîné, Alexandre, était devenu général russe ; dans une bataille contre Napoléon il avait perdu un bras, ce qui le faisait considérer comme un héros.

À ses côtés devait entrer en Moldavie un Cantacuzène, colonel de l'armée russe, et d'autres personnes, des marchands, improvisés soldats et chefs d'armée, essayant de soulever les deux Principautés. Ils se trompaient étrangement. Alexandre Ypsilanti n'avait pas vécu entre Roumains, il n'était plus Roumain. On ne le suivit pas, puisqu'on ne voulait pas chez les « Daces » de son idéal byzantino-hellénique. Il y a eu pour lui à Jassy, à Galați et plus tard à Bucarest des jeunes gens, des idéologues formés à la nouvelle école. Il y a eu quelques aventuriers et les soldats albanais de la garde des princes. Mais les boïars étaient trop timorés et ils se rendaient compte, comme je l'ai dit, du fait que cette révolution représentait *un autre* mouvement national. Ils n'ont pas donné donc dans le piège que l'on tendait à leur naïveté, à leurs sentiments chrétiens et à leur espoir d'être secourus par la Russie.

Le mouvement a été étouffé dès le début, par deux grandes défaites, l'une à Drăgășani, sur l'Olt, l'autre à Sculeni, sur le Prout moldave, où, aussi, l'armée du phénix hellénique fut totalement détruite.

Mais, en même temps, si les Serbes ne bougèrent pas, sous leur nouveau chef, le très prudent Miloš Obrenović, si les Bulgares ne donnèrent que deux

³⁵ C. I. Karadjă, « Corespondența lui Capodistria cu Ioan Caragea Voevod », *Revista istorică* VII, n^{os} 7-9, 1921, p. 181-189 et VIII, n^{os} 1-3, 1922, p. 27-40.

chefs macédoniens, Prodan et Makédonski, qui entrèrent dans l'armée roumaine rivale, conduite par Théodore Vladimirescu, pour le trahir au profit des frères Ypsilanti, la Morée et l'Épire se soulèvent, cette Épire, albanaise et roumaine plus que grecque, qui depuis longtemps subissait l'influence de la Révolution française, venant par les Îles Ioniennes.

Des klephtes, des armatoles, habitués à combattre pour leur propre compte, le firent pour la nouvelle idée, tout en gardant leurs anciennes coutumes. Ce mouvement, qui était équivalent à celui des Serbes, manquait de chefs. Car la révolution grecque s'est présentée dès le commencement de cette façon : en dehors des soulèvements à Constantinople, bientôt noyés dans le sang par les Turcs, les Phanariotes sur le Danube ne trouvent pas une armée et une armée en Morée ne trouve pas de chefs.

Alexandre Ypsilanti, fuyard en Transylvanie, fut incarcéré par l'Autriche, mais ses frères interviennent ensuite à la tête du mouvement moréote. Et aussi, venant du centre d'agitation de Pise, où s'étaient réfugiés le prince valaque Caragea, fuyard en 1818, et un ancien Métropolitain des Russes à Bucarest, cet Alexandre Maurocordato, la plus forte tête dans le domaine de la politique et de la diplomatie.

Ce sont ceux qui ont donné à la Grèce naissante les indications nécessaires pour organiser le petit État de 1830. Eux, ces Phanariotes, ces anciens princes et boïars dans les Principautés roumaines. Et le président de l'Hellade ressuscitée, Capodistria, ce Grec des Îles Ioniennes à éducation italienne et à pratique russe, imprégné probablement d'idées napoléoniennes, bien qu'il fût à côté de Pozzo di Borgo pour combattre Napoléon, de sorte que dans sa personnalité complexe il avait les mêmes éléments que Maurocordato et les frères Ypsilanti. Des idées occidentales, comme celles qui vibrent dans la nouvelle poésie grecque d'un Solomos, un Ionien aussi, écrivant son célèbre Hymne à la liberté dans le rythme d'un Métastase ou d'un Ugo Foscolo, lui-même natif de ses îles, et avec les idées d'un Alfieri.

En même temps, – nous l'avons déjà vu –, les villages roumains se soulèvent. On voulait faire des paysans de l'Olténie, paysans d'une race particulièrement forte et hardie, l'armée que n'avait pas Alexandre Ypsilanti. Le chef de cette levée en masse était un fils de paysan élevé dans la maison d'un boïar et employé pendant quelque temps pour des affaires en Transylvanie et pour un procès à Vienne – de telle sorte que l'on retrouve là le milieu de Vienne –, étant devenu une espèce d'avocat patriarcal. Il y était pendant les séances du Congrès, et parmi ses lettres de cette époque on trouve cette déclaration : « On dit qu'alors (c'est-à-dire après la conclusion des traités) il y aura quelque chose pour ces régions aussi. Or, beaucoup de temps a passé, il en reste peu encore. » C'était déjà sa préparation au mouvement de 1821.

Les lettrés pensaient eux aussi à des possibilités d'avenir. Un « didascale » de cette époque, le moine Naoum de Râmnic, qui connaissait, à

côté du grec obligatoire, le latin et a fait des vers d'un esprit et d'une forme naïve, caractérise ainsi l'état d'esprit des petits, dans ce monde valaque avant 1821 : « Je ne connais pas de nation au monde gisant dans la misère et les châtements comme notre propre nation ».

Voici une caractéristique de Théodore, donnée par un anonyme qui signe « Roumain zélé », le nom sous lequel il a passé dans l'histoire de la littérature : « Il est arrivé que je l'ai connu, et en effet l'homme avait une intelligence naturelle. Il parlait peu et était toujours pensif. Et, quand le charbon allumé qui se cachait dans son cœur le brûlait, il laissait échapper quelques paroles contre la tyrannie ».

Ayant combattu comme officier russe dans l'armée envoyée par le Tsar en Serbie, Théodore avait connu cette « assemblée du peuple » que présidait Karageorges : il reproduisit donc en Valachie le mouvement serbe. L'idée était de Vienne, le sentiment en relation avec l'esprit de souffrance de sa nation, la forme fut empruntée à la révolution serbe. Celui qu'on a comparé au Napolitain Mazzaniello fit son entrée à Bucarest en prince, portant le bonnet de poil à fond blanc, accueilli en maître, et, s'il n'a pas pu s'y maintenir, c'est parce que les boïars ne l'ont pas soutenu. D'autre part, les Turcs n'ont pas fait de distinction entre le mouvement national, qui était dirigé contre les Grecs, et le mouvement grec qui avait espéré tirer parti des forces paysannes. Arrêté par ordre d'Ypsilanti et jugé d'après les statuts de la société secrète de l'« hétairie », dans laquelle il était entré, le « prince Théodore » fut massacré dans l'ancienne capitale de la principauté valaque, Târgoviște.

Mais un autre humble contemporain, dont on n'a pas le nom, raconte qu'au moment où on apprit sa mort, l'évêque d'Argeș, Hilarion, qui lisait Voltaire et s'exprimait parfois d'une façon qui passait par-dessus les convenances ecclésiastiques, fit célébrer un Requiem pour celui dont il avait été le conseiller, et le moine écrit : « Il fit le signe de la croix et pleura, et tout le monde qui assistait pleura aussi ».

La révolution de Théodore avait été brisée, mais dans la conscience d'une nation entière étaient entrées les idées qui l'avaient provoquée.

CHAPITRE VII

Établissements occidentaux en Orient sous l'ère nationale

Dans l'insuccès des projets byzantins de 1821 il y a eu une influence de la Russie, qui tendait elle-même vers le Bosphore : ce n'était pas en vain que l'empereur Alexandre, le successeur de Paul et de Catherine, portait ce nom qui rappelait le souvenir du héros macédonien ; ce n'était pas en vain qu'à la Cour de Catherine en 1780 on ne parlait que de l'élargissement de la puissance russe dans cette forme de l'Empire byzantin. Étant donné ce manque de sympathie politique de la part des Russes, qui considéraient les Ottomans déchus comme une nation qui pourrait être supplantée d'un seul choc dans sa domination en Orient, étant données aussi les différences fondamentales et les divergences profondes entre les nationalités du Sud-Est européen, on n'a pas eu l'Empire d'Orient par les Phanariotes, abdiquant à la théorie du phanariotisme turc, chère au vieux prince Alexandre, qui – ironie du sort! – fut tué par les Turcs pour punir la trahison de son fils Constantin. Tel a été le sort de cette famille des Ypsilanti qui représentait ce dernier idéal révolutionnaire.

Et alors, au lieu de poursuivre l'afflux des idées occidentales, françaises, dans une seule direction, renonçant à tout ce qui appartient aux différentes histoires nationales, il nous faut désormais poursuivre la continuation des influences occidentales sur chaque nation à part. Et, puisqu'il faut adopter un ordre quelconque, commençons, dans l'ordre chronologique, par les Serbes, dont la révolte est la plus ancienne.

Lorsque Karageorges d'abord, dans la forme révolutionnaire, lorsque Miloš Obrenović plus tard, un autre paysan, mais pas un soldat, et qui, se prêtant par tempérament à toutes les transactions, sachant tirer même des défaites des résultats favorables à sa cause, n'avait jamais connu que son pays, travaillèrent à créer seule Serbie autonome, dans ces deux actes d'une révolution nationale il y eut plusieurs facteurs qui collaborèrent, et, jusqu'en 1840, ou trouve des chocs, des luttes acharnées entre les personnages qui les représentaient.

D'abord, il y avait l'élément populaire.

La Serbie a été libérée par les masses rurales, qui n'avaient pas d'idées politiques à réaliser, qui étaient incapables de conceptions, qui vivaient dans l'ancienne tradition –, une tradition serbe, si l'on veut, slave sans doute, mais peut-être plus ancienne que l'établissement des Slaves dans les Balkans : la

tradition des Thraco-Illyres et des colonies formées jadis par les Romains dans la péninsule des Balkans même sans l'intervention de l'Empire. Car il y a eu dans la vie des masses balkaniques en ce moment des souvenirs extrêmement archaïques et, à côté, autre chose : la « démocratie » qui s'éleva dès le VI^e siècle sur les ruines de l'Empire romain et forma, en Occident aussi, la base du développement pendant tout le Moyen-Âge.

Or, ces paysans n'entendaient que rester dans leur village et réunir ces villages d'une autre façon que dans les départements d'un caractère abstrait, créés comme ceux de la Révolution française. De cette façon, il y aurait eu quelque chose de très décentralisé, représenté par une « assemblée générale du peuple ». En fait l'armée même de Karageorges n'avait été, dans l'idée de son chef, qu'une assemblée armée de la nation serbe, un Parlement combattant. Et on a vu que le demi-paysan roumain Théodore essaya de faire la même chose que chez les Serbes, se présentant comme chef d'une assemblée nationale militante.

À côté de ces paysans, il y avait aussi des Serbes qui venaient de l'Autriche, des Serbes sujets de l'empereur, habitués à un État centralisé, connaissant tous les rouages et toutes les roueries de l'administration du XVIII^e siècle, des Serbes accoutumés au « joséphisme », c'est-à-dire à la traduction en autrichien du « philosophisme » français du XVIII^e siècle. Ils devaient priser avant tout, non pas l'« assemblée nationale », mais la « chancellerie », ne se préoccupant pas autant du bon combat pour la liberté nationale que des formes officielles dans lesquelles on pouvait éviter les combats. Il y a eu dès le commencement un chef de la chancellerie, et on a commencé à installer des bureaux au milieu même de la révolte. C'était un « Allemand », Pierre Moler, qui en était le chef : il avait ses idées à lui, venant de l'autre côté du Danube et en relation avec tout le développement de l'État autrichien pendant le siècle passé.

Mais il n'y avait pas que cette conception administrative de la façon autrichienne ; il y en avait une autre venue de Russie, celle du docteur Filipović, originaire de Harkov. La Russie était à ce moment un pays plus ou moins germanisé, depuis Pierre le Grand et surtout sous ses successeurs, à moitié, aux trois quarts allemands, qui croyaient ne pouvoir donner à l'État une base plus solide que celle des chancelleries de l'Allemagne centrale. Et, comme il ne voulait pas de la chancellerie autrichienne, il proposa un Soviet, inscrit en lettres noires sur du papier bleu de chancellerie, comme cela se faisait à cette époque. Voilà deux hommes différents devant des paysans qui ne comprenaient rien de ce qu'ils écrivaient, des paysans totalement illettrés, mais pleins de l'amour de la guerre.

Il y avait aussi un courant français. Il venait de Vienne, qui était une espèce de dépôt général pour l'Orient de l'esprit philosophique. Dès 1819 Démètre Davidović y publiait le premier journal serbe. D'après ces idées, il fallait avoir une Constitution. Les paysans avaient une assemblée : ils ne rêvaient

pas de Constitution ; les autres ouvraient des registres pour les actes publics, ceux-ci demandaient une Constitution à la mode française.

À côté des anciens adhérents de Karageorges, comme Nenadović, qui revenaient de Bessarabie, apportant certaines rancunes, il y avait enfin des Serbes qui avaient passé une partie de leur vie comme marchands : tel Stojan Simić de Bucarest, où tout un procès constitutionnel d'organisation libérale se poursuivait.

Sans compter un autre facteur essentiel, qui voulait l'Assemblée nationale, mais pas autre chose : l'influence, toute puissante, du consul de Russie.

La Russie déclarait formellement, avant 1812, date de la paix de Bucarest, que la Serbie est son territoire d'influence exclusive. Or, pour se rendre maître de cette Serbie, il fallait éviter deux éléments, dont l'un pouvait provoquer un changement d'orientation, la nation, et l'autre pouvait imposer une autorité qui aurait été extrêmement gênante pour l'influence russe, Miloš Obrenović lui-même.

Alors, pour ne pas donner une influence prépondérante à celui qu'on appelait vaguement un *oborknèze* – Karageorges s'était intitulé « chef de l'assemblée du peuple serbe » – et comme la Skoupština, l'assemblée initiale, pouvait devenir dangereuse pour l'influence russe, on voulut avoir un Sénat, plus ou moins correspondant à celui de Pétersbourg, dont l'autorité monarchique faisait cependant un peu ce qu'elle voulait. On se disait que, dans le Sénat il y a plus de tendances divergentes, que c'est un instrument qu'on peut manier, tandis qu'avec les paysans, trop nombreux, trop peu initiés à la civilisation politique, avec un homme comme Miloš, dur et fier, on s'entendrait très difficilement.

Il y avait, au fond, les Turcs, le Sultan, qui était disposé à reconnaître Miloš Obrenović par un firman, dans une seule qualité : celle de Pacha chrétien, successeur serbe des anciens Pachas. On espérait même garder l'ancien Pacha. Ils ne se seraient jamais entendus entre eux, et, de cette façon, Constantinople aurait pu dominer.

Un nouveau facteur extérieur, de contradiction, dès 1830, date à laquelle l'Angleterre commença à s'immiscer d'une façon permanente dans la vie des Balkans, fut l'intrigue de l'agent anglais, compliquant les conflits. Combattant l'action de la Russie partout, ce pauvre consul ne disposait ni d'argent ni d'autres moyens et était très mal soutenu par son gouvernement ; il s'est évertué vainement pendant de longues années à détruire l'hégémonie russe.

« La nation serbe », avait dit Miloš, « se constituera d'elle-même comme elle pourra, sans intervention de qui ce soit. »

Le résultat de la lutte entre les partisans du Sénat, russophiles, et ceux de la Skoupština, anglophiles, a été la Constitution de 1835, dans laquelle on pourrait difficilement faire le partage des idées. Ces idées avaient passé par tant de moyens de transmission, elles avaient rencontré des oppositions si nombreuses, si variées, on avait dû les adapter d'une façon locale si

caractéristique aux circonstances particulières dans lesquelles se développait l'État serbe, qu'on est arrivé à une contrefaçon permettant pour l'avenir de laisser ouverte la question constitutionnelle.

Chez les Grecs l'État a obtenu sa forme définitive seulement après la bataille de Navarin, après l'intervention navale des Russes, des Français, des Anglais et après la guerre russo-turque (1828-1829), suivie par les décisions de la Conférence de Londres.

Une période de dix ans a été donc réservée aux seuls efforts de la nationalité grecque tendant à se constituer.

Voyons quels sont les éléments existants et la façon dont ces éléments pouvaient représenter les idées occidentales, françaises, ou des idées locales, orientales, populaires, qui s'opposaient naturellement aux tendances d'organisation abstraite, dérivant de cette philosophie du XVII^e siècle, passée par la tourmente de la Révolution française et par l'État napoléonien costumé à l'antique.

Lorsqu'il a été d'abord question d'organiser l'État grec, que certains ne pouvaient pas concevoir unitaire, car les gens de Morée et de Roumélie allaient jusqu'à se battre entre eux³⁶, – et à tel moment Ypsilanti se réunit, aux clephtes pour leur faire demander la mort des « archontes », des primates –, on a commencé par une manière qu'on a abandonnée cependant, bien que ce fût la meilleure. Au-dessus des combattants qui étaient des paysans, il y avait les khodjabachis, les anciens chefs de la communauté villageoise, ceux qui administraient le groupe, étant soumis eux-mêmes à l'autorité du Pacha. Il y avait ensuite le clergé, qui était le moyen légal de représenter les masses populaires grecques.

Il y a eu un essai d'organisation sur cette base ; les municipalités furent invitées à déléguer des représentants, qui ont formé d'abord le « Sénat péloponnésien », puis *l'aréopage* de Salona. Si on croyait pouvoir conserver ces organisations populaires ressemblant beaucoup à l'organisation unitaire serbe, on se trompait, parce qu'il y avait d'autres influences, comme la diplomatie russe, et de temps en temps des actes de violence tendaient à renforcer cette influence.

Mais en face des masses populaires il y avait comme chefs des « stratiotiques », opposés ouvertement, comme à Astros, où il y eut comme deux camps³⁷, aux « politiques », de couleur phanariote, ceux qui s'étaient distingués dans cette guerre de l'indépendance chrétienne, les chefs des palicares, les capitaines des guerriers, les commandants de cette ancienne région lacédémonienne qui s'appelait le Magne (Maïna) ou d'autres groupes de vallées.

³⁶ E. Yemeniz, *La Grèce moderne : héros et poètes*, Paris, 1862, p. 147-148.

³⁷ *Ibid.*, p. 191.

Ces héros d'une guerre qui avait demandé, non seulement une bravoure hors ligne, mais en même temps une croyance absolue à l'idée nationale pour pouvoir se maintenir contre les forces, disciplinées à la façon européenne, façonnées à la française, de Mehmed-Ali, maître de l'Égypte, ces capitaines aux longues moustaches, vêtus du costume national, portant tout un arsenal à la ceinture, se présentant de façon guerrière, étaient en même temps des personnages qui n'avaient aucun respect pour les idées constitutionnelles de l'Occident. Ils consentaient à se réunir dans certaine assemblée, et il y en a eu plusieurs, à Argos, à Épidaure, à Astros, grands noms anciens choisis exprès pour impressionner les « philhellènes », mais ces assemblées n'avaient guère le caractère d'un Parlement occidental, même le plus véhément dans ses manifestations ; parfois il n'y avait pas même de séances ; on rédigeait des procès-verbaux sans cela. On avait fixé un centre de rassemblement, des bandes armées entouraient l'assemblée et participaient par des cris et des menaces à la discussion, et, au milieu, des personnes vêtues de la redingote occidentale, portant faux-cols et lunettes, des lettrés employant le langage de la « philosophie » du XVIII^e siècle, avaient une sainte horreur de ce qui se passait sous leurs yeux.

En 1824 Kolokotronis se laissa plutôt assiéger à Tripolitsa et dans sa Carytène montagneuse par les troupes de ce qu'il ne considérait pas comme un gouvernement.

Les guerriers indomptables, qui, comme le même plus tard, à la Cour du roi Othon, n'oubliaient pas leurs exploits, les services qu'ils avaient rendus à leur pays, considéraient comme leurs ennemis naturels ces représentants de l'esprit occidental, de la pensée française, les Phanariotes. Nous les connaissons. Ils avaient eu jusqu'à ce moment deux domiciles : celui de Constantinople, de l'ascension et de la catastrophe, et le domicile roumain, celui du triomphe. Lorsqu'ils avaient réussi, ils étaient princes, boïars, ministres des Affaires Extérieures à Bucarest ou à Jassy ; si le pouvoir leur échappait, ils revenaient intriguer à Constantinople. Ils avaient lu des livres français ; ils avaient voyagé à l'étranger ; certains d'entre eux connaissaient Paris, d'autres avaient fait un long séjour à Pise ; ils avaient rapporté de cette Italie du commencement du XIX^e siècle les mêmes idées que répandait la France en mal de Constitution à cette époque. À côté d'Alexandre Mavrocordato, ennemi déclaré des frères Ypsilanti, qui représentaient l'influence russe, de Capodistria, l'Ionien élevé à la vénitienne et façonné dans les chancelleries russes, il y avait Iacovaki Argyropoulo, traducteur de « l'Esprit des lois », Alexandre et Panagiotis, les deux frères Soutzo, qui cherchaient à employer l'ancien style de l'Hellade pour représenter des opinions modernes, tout un clan qui faisait des discours, qui rédigeait des journaux: l'« Aurore », l'« Apollon », rêvant d'un pouvoir exclusif, qu'ils se seraient disputé, d'un parti à l'autre, d'une famille à une autre famille, d'un individu à un autre individu.

Les conflits intérieurs n'en finissaient plus : on ne savait pas s'il y aura un Sénat, une assemblée à caractère plutôt populaire ; les articles de la Constitution variaient d'une domination de partis violente à une autre domination tout aussi violente. Mavrocordato avait fait adopter formellement dans un synode de « héros », de prêtres et de simples paysans, le 13 janvier 1822, à Épidaure, celle qui prévoyait l'égalité de droits même pour les musulmans, qu'on se hâtait d'expédier, la séparation de pouvoirs chez une nation habituée à l'exercice journalier d'un seul pouvoir absolu, une Chambre unique de soixante-dix membres et, avec cinq chefs élus de la « fédération », huit ministres.

À ce moment s'est imposée, dominant tout, organisant l'État, la présidence septennale de Capodistria, assez aimé par les masses populaires, qui l'appelaient familièrement : le père Jean, « Barbaïani ». Il voulut résister aux tendances constitutionnelles défendues par le journal l'« Apollon » et représentées non seulement par les Phanariotes anglophiles, mais aussi par les Hydriotes, qui instituèrent une commission constitutionnelle et se saisirent de la flotte de l'État pour être ensuite réduits par l'amiral russe Ricord à brûler leurs propres vaisseaux, et espéra dominer en même temps la perpétuelle révolte des chefs du mouvement populaire. Mais il finit par tomber victime des frères Mavromichalis, qui prétendaient venger une injure personnelle.

Puis, un gouvernement de vingt-sept, travaillant sous l'influence d'Augustin, frère du président assassiné, décréta que le nouveau Sénat établira la Constitution définitive du régime bicaméral. Alors que, en janvier 1830, les Puissances tutélaires avaient voulu donner à cette petite Hellade un roi dans la personne de Léopold de Saxe-Cobourg, l'esprit de résistance de la Grèce anarchique restait manifeste dans la plus cérémonieuse des formes empruntées à l'Europe occidentale, par cette déclaration: « La Grèce se réjouit d'autant plus du choix fait de S. A. R. le prince Léopold de Saxe-Cobourg, qu'elle a appris que son Altesse Royale a noblement refusé la glorieuse et difficile tâche de faire le bonheur d'une nation avant de s'être assuré de son assentiment ». Et on montrait l'intention bien décidée de défendre « les libertés publiques que la Grèce a consacrées dans quatre assemblées nationales et qu'elle regarde aussi précieuses que l'existence même »³⁸.

Lorsque, par suite du refus de Léopold, le prince bavarois Othon était installé comme roi de Grèce, on faisait une nouvelle expérience qui ne venait pas des souvenirs de la Révolution, ni des modèles donnés par la domination napoléonienne. On a voulu germaniser cette Grèce naissante ; on lui a donné un nouveau régime annoncé par la proclamation rédigée en même temps en allemand et en grec ; d'anciennes organisations étaient dues cependant à des Français, un St. Martin, un Dutrône, un Juchereau de St. Denys, un colonel

³⁸ J.-A. Buchon, *La Grèce continentale et la Morée. Voyage, séjour et études historiques en 1840 et 1841*, Paris, 1843, p. 158.

Jourdan, un Trézel, un Gérard, un colonel Vautier, un général Tourette, un docteur Dumont, un Maxime Raybaud, aide de camp de Maurocordato³⁹. L'administration napoléonienne s'établissait en traduction germanique, sous la trinité Armanberg, Maurer et Heideck, qui avait promis « des institutions approfondies, stables et qui répondent à la situation du pays et aux vœux de la nation ». Avec les sept Ministères, il y eut une « épiscratie » comme Conseil d'État, avec les dix départements des communes dont les membres du corps électoral devaient avoir l'âge de vingt-cinq ans.

On n'est pas arrivé à établir de façon durable le régime d'Othon. Après la sage dictature à la façon vénitienne de Capodistria⁴⁰, cette autre dictature, des régents bavarois, n'a pas eu la même élasticité, quand on a voulu exercer une influence sur le royaume ; elle fut dure et gauche. Lorsqu'Othon devint majeur, il hérita donc d'un régime qu'il n'était pas capable de dominer et qui devait finir bientôt par la catastrophe.

Revenons maintenant à l'influence que les idées occidentales à la même époque ont exercée sur la vie roumaine dans les pays danubiens.

Ici il n'y a pas eu de changements rapides, de révolutions, d'interruptions dans le développement du courant, déjà ancien, qui venait d'Occident.

En 1822, par suite de la révolution populaire, conduite par Théodore Vladimirescu, mais provoquée surtout par le long développement de la conscience nationale, les Principautés avaient obtenu des princes indigènes. Il y avait tout de même deux partis en ce moment, qui se dessinaient mieux en Moldavie qu'en Valachie, la Moldavie étant plus avancée sous tous les rapports, par son voisinage chrétien.

Dans cette classe des boïars, ayant souvent d'assez bons rapports avec les paysans, mais qui avait fini par résumer la vie politique du pays, en ne laissant rien aux autres, la conscience nouvelle qui s'était formée avait créé deux partis : un parti aristocratique, tendant vers les formes constitutionnelles à son profit seul, et un autre parti, qui voulait faire participer au pouvoir toutes les catégories de boïars, de ceux qui étaient à la cime jusqu'au dernier.

Celui-ci était formé surtout des plus récemment nommés, de ceux qui avaient été élevés par la faveur des derniers princes à une situation privilégiée. Les adversaires les appelaient des « carbonari », bien qu'ils n'eussent ni propension ni aptitude aux complots, peut-être ni le caractère nécessaire pour expier lorsqu'ils auraient été découverts ni l'intelligence nécessaire pour dominer la situation s'ils avaient réussi. Lorsqu'il s'est agi de donner une forme constitutionnelle au pays roumain, les uns et les autres ont rédigé des pétitions

³⁹ Voir E. Yemeniz, *La Grèce moderne*, p. 61, note 1.

⁴⁰ Voir l'article d'Arthur de Gobineau, « Capodistrias. I. Correspondance politique et privée du comte Capodistrias. II. Mémoires sur le comte Capodistrias », *Revue des deux mondes*, XXVI, 1^{er} avril 1841, p. 234-271.

au Sultan, qui venait de maîtriser la révolte grecque dans les deux pays, la révolte paysanne elle-même ayant cessé en même temps par la trahison, mais, comme le représentant des petits boïars était plus habile que celui des grands, il donna aux Turcs l'idée qu'il fallait accepter plutôt le programme des « carbonari », et l'envoyé des grands boïars, voyant que sa pétition n'avait aucune chance d'être admise, finit par se rallier à celle de son adversaire. Comme il y avait encore de graves questions à résoudre entre Turcs et Russes, on a demandé ensuite aux nobles des deux principautés s'ils prenaient la garantie du calme après la retraite des soldats de l'Empire ; on a employé cette occasion pour élaborer un projet de Constitution. Découvert il y a une trentaine d'années dans les archives du consul de Russie à Jassy, qui l'avait séquestré, il est du plus haut intérêt ; on a montré tout récemment qu'il y a des titres entiers traduits du français, la « Déclaration des Droits de l'Homme » ayant passé en entier dans cet acte moldave de 1822⁴¹.

Voici comment débute ce projet de Constitution : « La nation moldave, comme une nation qui dès les temps anciens et jusqu'aujourd'hui a eu et a le privilège consacré de la liberté et celui de la faculté de se gouverner avec son chef et les lois du pays sous l'ombrage du très-puissant Empire auquel elle est sujette (*supusă*), demande d'avoir aussi l'usage de ce privilège pour pouvoir pleinement légiférer ce que demande l'équité, en conservant sa due sujétion et fidélité à la Très Haute Porte ».

Ensuite les termes usuels en Occident reviennent : « société », « liens sociaux », « intérêt public », « patrie ». Des principes sont fixés comme celui du *habeas corpus*, de la séparation des pouvoirs, de la légalité⁴², de la liberté du commerce, de l'expropriation d'intérêt général, de la réforme agraire. Il doit y avoir une « Assemblée générale », composée du Métropolitite et des évêques, des magistrats, d'un boïar élu par chaque district, Jassy seule devant en donner douze. Les fonctionnaires mêmes, annuels, devront être nommés et avancés d'après le mérite seul, avec le consentement de l'Assemblée. Le prince n'a de droit que sur les membres de sa Cour et son veto ne peut être opposé aux lois qu'une seule fois. Du reste il doit être élu lui-même par une Assemblée extraordinaire, à laquelle participeront tous les boïars, selon « le privilège que cette terre a eu dès ses origines ». Car l'« assemblée nationale est ce que demande surtout la communauté du pays ». L'enseignement enfin doit comprendre les sciences, et il y aura des écoles supérieures dont les cours

⁴¹ Cf. A. D. Xenopol, « Primul proiect de constituțiune a Moldovei din 1822. Originele partidului conservator și ale celui liberal », AARMSI, s. II, t. XX, 1898, p. 113 et suiv., surtout p. 136-160 ; D. V. Barnoschi, *Originele democrației române : „Cărvunarii”. Constituția Moldovei dela 1822*, Jassy, 1922, *passim*, et surtout p. 137-146.

⁴² « Tout ce qui sera décidé par le prince et l'Assemblée générale doit être reconnu comme décision et volonté de tout le pays..., la loi étant la base sur laquelle repose toute liberté », Art. 73, 75, A. D. Xenopol, « Primul proiect de constituțiune a Moldovei din 1822 », p. 133.

pourront être faits aussi en langues étrangères. Des restrictions nationales sont opposées au droit d'avoir des propriétés rurales, d'être prince ou évêque, la tolérance religieuse étant, du reste, absolue. Les Juifs sont traités avec inimitié seulement à cause de leurs occupations parasites, étant « une charge pour le pays ».

Ce projet de Constitution, qui vient sans doute d'une classe politique déjà préparée à jouer un rôle, rencontra l'opposition des boïars conservateurs et le veto décisif de la Russie. Le prince Jean Stourdza, un des vieux boïars, était tout disposé à l'accepter ; il lui fallut l'abandonner.

Les émigrés que les troubles de 1821 avaient chassés en Transylvanie, en Bucovine et en Bessarabie revinrent dans le pays en 1826. Dans la convention conclue entre Russes et Turcs à cette occasion, à Akkerman, figure un article qui prévoit que les Principautés seront régies par une réglementation sans caractère constitutionnel qu'elles se donneront elles-mêmes. Des boïars furent choisis en Moldavie et en Valachie pour accomplir cette œuvre, et au bout de leurs délibérations il y eut le « Règlement Organique ».

Ce Règlement contient, non seulement les principes, plus ou moins discrètement exprimés, dont s'inspirent les Constitutions occidentales, partant des idées de 1789, mais aussi les formes occidentales. On avait, je l'ai dit, évité le mot de « Constitution », parce qu'on le considérait de nature à troubler le repos de ces contrées, mais, de fait, c'était la Constitution qu'on avait désirée, qu'on avait pressentie en 1822, et qu'on arrivait à faire pénétrer dans les intentions de la Russie. Par la collaboration des nobles des deux Principautés, dans un acte confirmé par la Turquie, après avoir été revu par le Cabinet de Pétersbourg, on avait la première Constitution de ce Sud-Est européen capable d'acheminer de façon paisible la vie d'une nation.

Le problème de la conciliation entre les idées occidentales et les besoins de ces sociétés, qui s'était posé en même temps en Serbie, en Grèce et dans les Principautés, venait de recevoir la première solution définitive sur les bords du Danube.

CHAPITRE VIII

Le romantisme occidental et le Sud-Est de l'Europe

Les premiers propagateurs des idées occidentales dans le Sud-Est de l'Europe étaient, pour ainsi dire, des classiques. C'étaient des constitutionnels, des rationalistes. Ils étaient convaincus que ces pays n'avaient besoin que d'une nouvelle Constitution bien ordonnée par une logique parfaite et procédant de principes infaillibles, pour que les nations habitant cette région de l'Europe fussent heureuses.

C'était l'état d'esprit chez les Serbes en tant que l'élément populaire ne dominait pas la vie politique. C'était aussi le cas chez les Grecs, dominés par les Phanariotes, anciens princes et anciens boïars, qui étaient sans doute avant tout des représentants de cette conception philosophique du XVIII^e siècle et, réformistes avant tout, croyaient qu'en dehors des réformes d'un caractère matériel, il n'y a rien à donner à une société pour que cette société puisse progresser et se développer.

On n'a pas seulement dans le développement des événements historiques la preuve de cet état d'esprit que j'appellerai philosophique, classique, mais aussi des témoignages de nature littéraire, qui nous montrent bien la façon dont la génération qui s'est formée au commencement du XIX^e siècle entendait donner une nouvelle vie à ces nations.

Je choisirai un exemple caractéristique, celui d'un boïar valaque, Constantin Golescu. Ce personnage, appartenant à la meilleure aristocratie de son pays, a eu l'idée d'établir ses enfants à l'étranger. Il les a fixés en Suisse, où ils ont été les élèves d'un écrivain très connu, auquel on doit même certains renseignements sur la psychologie de ces futurs chefs du mouvement libéral roumain de 1848, Rodolphe Töpffer, un des esprits les plus fins de la littérature européenne pendant la première moitié du siècle passé, un observateur d'une acuité peu ordinaire et d'un style admirablement précis.

Comme Constantin avait ses enfants en Suisse, de même que son frère Georges, dont nous avons déjà parlé et dont le rôle dans le développement des études sur la langue roumaine a été grand, il entreprit une série de voyages en Occident. Il a trouvé bon de noter ce qu'il y avait vu et, plus tard, comme il y avait à Bude une imprimerie que nourrissaient en grande partie des commandes venant des nationalités de Hongrie, il a été séduit par un éditeur à publier ces notes. Elles comprennent l'exposition des aspects généraux de la civilisation

occidentale, telle qu'elle pouvait se révéler à l'intellect d'un noble roumain de cette époque, au costume encore oriental, mais à l'âme dirigée du côté de l'Occident.

Le voyageur avait traversé ces régions de la Transylvanie et du Banat, toutes pleines de Roumains, mais sans fréquenter la société à laquelle il était relié par le sang et toutes les traditions. Il avait passé comme un étranger parmi les siens. L'idée de la nation entière, organique n'existait pas pour lui. Ce qui le dominait c'était la notion générale de l'Europe civilisée, de l'Europe policée, régie d'après les principes du XVIII^e siècle. Aussitôt qu'il trouvait des institutions avancées, des établissements d'intérêt public, des chaussées et des réverbères, les formes officielles et artificielles d'une vie quelconque, dont le caractère national ne l'intéressait guère, il était excessivement content, et il en parlait avec un sentiment de douleur, parce que son pays n'avait pas de larges rues droites, des réverbères capables d'éclairer les passants, des établissements d'instruction et de philanthropie et des bureaux correspondant à ce que les Autrichiens, faute de mieux, étaient en état de donner à leurs sujets.

Le livre de Golescu, qui a été réédité il y a quelques années, pour l'intérêt du fond et aussi pour l'intérêt peu commun de la forme, présente donc le triomphe, dans une pensée orientale, des idées purement abstraites, uniquement organisatrices dans l'ordre matériel, qui dominaient à cette époque tout l'Occident.

Si, en Grèce, on avait eu un voyageur ressemblant au nôtre, si les Serbes, préoccupés d'autres problèmes, avaient envoyé des émissaires correspondant comme préparation et comme idéal au boïar valaque de 1824-1826, on aurait, sans doute, pour ces nations aussi, des documents du même ordre. Et, si on observe la littérature des nations du Sud-Est de l'Europe dans leur première phase, on trouve la même prédominance de l'esprit classique, la même incapacité de saisir ce qui dans le romantisme littéraire occidental préparait pour le romantisme politique, ce qui, dans une littérature révolutionnaire pour les idées, dans les sentiments aussi bien que pour la forme, annonçait des changements profonds dans la société.

La littérature serbe a conservé son caractère populaire. Le représentant principal de cette littérature après Dosithée Obradović, pendant la première moitié du XIX^e siècle, est Vuk Karadžić, qui reste en rapport permanent avec l'âme populaire de sa nation, ne pouvant pas dépasser ce que cette âme populaire représente. Il a publié les chansons épiques de la Serbie : l'épopée de Kossovo a été recueillie et transmise par lui.

Tout ce qu'il y avait de sain, d'unitaire, d'optimiste dans l'âme serbe à cette époque, tout ce qui dépassait les misérables rivalités personnelles, ce qui était au-dessus des rivalités naturelles entre les différentes classes et les différentes tendances et qui échappait au despotisme de Miloš, s'avisant de

réglementer par ses oukases la chevelure des femmes et l'époque où il était permis de manger du poisson, tout cela était inspiré par l'ancien fonds populaire. Et, si on pensait à quelque chose de nouveau, ce ne pouvait être qu'en relation avec ce qu'avait donné au Sud-Est de l'Europe la pensée du XVIII^e siècle.

La littérature grecque a un caractère évidemment différent. Jamais la chanson populaire des régions grecques n'a donné aux écrivains des classes supérieures ce que la chanson recueillie par Vuk Karadžić a pu donner à la littérature serbe. Jamais en Grèce les masses profondes n'ont exercé par leur mentalité, par leur sentimentalité, l'influence qu'a exercée en Serbie l'héritage poétique du Moyen-Âge.

En Grèce, lorsqu'il s'agissait de passer par-dessus l'inspiration populaire d'un Zalakostas, chanteur des exploits du clephte, ou des souvenirs de l'Anacréon danubien Christophoulos, comme dans les poèmes à la façon classique du Smyrniote Orphanidès, où cependant l'influence de Byron projette des ombres mystérieuses, de donner mieux que les journaux, nombreux à cette époque: « le Satyre », « le Triptolème », « le Hélios », « le Chronos », « la Gazette Nationale », ou de rappeler les souvenirs classiques pour donner des titres à une littérature de polémique servant surtout à aiguïser les rivalités politiques, cette nouvelle littérature s'inspirait plutôt – avant de passer au romantisme occidental des frères Soutzo⁴³ ou de Rhizo Rhangabé et des revues de nouvelle direction, « L'Europe », « La Pandore », – du mouvement intellectuel des îles Ioniennes⁴⁴.

De même que la Transylvanie a exercé une influence très importante sur le développement intellectuel des Roumains au XVIII^e et surtout au XIX^e siècle, ces îles, ayant appartenu à la République de Venise, étaient capables de donner le ton pendant les premières années de la liberté dans une Grèce encore patriarcale, ayant un commencement de bourgeoisie avec des restes de classe dominante phanariote, mais ne pouvant pas encore distribuer par classes la vie nationale et profiter du jeu normal des éléments qui en auraient fait partie.

L'esprit vénitien n'avait alors que très peu d'originalité : il se résumait dans la comédie de Goldoni, qui a écrit ensuite à Paris et dont les comédies sont capables d'être représentées devant n'importe quel public, la poésie vénitienne, d'un rythme vague, d'une forme brisée, qui servait plutôt à répandre des idées philosophiques pouvant s'appliquer à n'importe quel pays, était une forme pâle du classicisme occidental.

J'ai déjà mentionné l'Hymne de Solomos, dont la façon littéraire correspond à la façon politique et administrative des frères Capodistria. Et,

⁴³ Panaïoti, un bon Phanariote, avait commencé par faire des vers français (*Odes d'un jeune Grec, suivies de six chants de guerre écrits en vers grecs par le même auteur et traduits en prose française*, Paris, 1828).

⁴⁴ Voir sur l'enseignement en 1843, un article de J.-J. Ampère, « De l'instruction publique et du mouvement intellectuel en Grèce », *Revue des deux mondes*, t. XIII (nouvelle série), 1^{er} avril 1843, p. 110-134.

lorsqu'on dépasse Solomos pour fonder la littérature grecque moderne, qui n'est pas, bien entendu, celle de ces frères Soutzo, des Phanariotes traduisant en grec les idées françaises et adoptant une forme tirée des souvenirs de l'antiquité, la nouvelle poésie, qui ne peut pas être un simple écho de la pensée et du sentiment populaires, cherche du côté de l'Occident classique. Tel est le cas de Zambélio, de Giovanni Zambélio, né à Leucade en 1787 (il mourut en 1856), qui donna à sa nation, toutes proportions gardées, ce qu'Alfieri, dont il imita le « Timoléon », comme œuvre de début, avait donné auparavant aux Italiens. Du reste il avait été l'élève des écoles supérieures de l'Italie et le pèlerin de toutes ses gloires antiques ; à Paris il avait connu Koraïs.

Parmi les partis qui se disputaient le pouvoir en Grèce, il y avait un parti anglais, un parti russe, mais il y avait en même temps un parti français, qui se piquait d'être plus libéral que les autres⁴⁵. Lorsque Mavrocordatos s'opposait à Kolettis, à ce Kolettis, Roumain d'origine, qui a été pendant longtemps le dictateur ministériel de la Grèce sous le régime d'un roi sans autorité comme Othon, on ne peut pas dire qu'il y avait seulement des dissentiments personnels ; il y avait aussi des courants provenant de pays différents, et il y avait donc chez les intellectuels quelque chose qui partait bien de la France, mais de l'ancienne France classique.

Ce classicisme « philosophique » tend dans tous ces pays à l'élaboration des formes constitutionnelles. Il y a toujours cette idée que la prospérité d'une nation dépend de certaines formules qui, une fois appliquées et transformées, d'une façon logique et hiérarchique, dans des institutions, avec une administration, suffisent et qu'il n'y a plus rien à faire.

En Serbie, la Constitution de 1835, imposée par Miloš, avec son Sénat législatif, qui avait le droit de choisir les six ministres, et avec l'Assemblée populaire, la Skoupština de cent membres, rencontra aussitôt l'opposition d'éléments soutenus par la Russie, qui voulaient avoir une Constitution plus large.

Les chefs des partis de l'opposition, un Simić, un Protić, un Petroniević, puis le comité de Bucarest, Perićić et Vučić, poussés par le consul de Russie, en arrivent à remplacer la Constitution de 1835 par le Règlement Organique de 1838, copié par Petroniević sur celui des Principautés roumaines. Dans ce Règlement, il y a un Sénat de dix-sept membres nommés par le prince et qui peut être destitué après une enquête faite par la Porte : sa mission était de présenter les projets de loi, de revoir les comptes. En même temps, étant donné l'état patriarcal dans lequel le despotisme de Miloš retenait la Serbie, on s'était empressé de prévoir des clauses comme celles-ci : la justice sera égale pour tous

⁴⁵ Les russophiles avaient comme organe « le Siècle », les anglophiles « l'Espérance » et la « Minerve » (E. Yemeniz, *La Grèce moderne*, p. 312-313).

; les punitions et châtiments corporels seront dorénavant interdits ; il n'y aura plus de monopoles ; la liberté du commerce sera permise ; l'avancement dans les fonctions sera en relation avec le mérite seul.

On voit que ce sont surtout des desiderata d'un caractère très vague et des aspirations d'un caractère constitutionnel très étroit, dans lesquelles ne se manifeste rien d'une âme nationale en évolution. Aussitôt Miloš employa ses paysans. On voit continuellement dans l'histoire de la Serbie cette opposition entre le maître très dur, qui accomplit quelque chose par des moyens despotiques, et entre les adhérents des Constitutions occidentales, qui attendent tout bonheur d'institutions nouvelles, alors que le paysan tient à ses anciennes institutions et supporte plutôt le maître absolu, responsable envers lui, que tous ces fauteurs de Constitutions, dont il n'arrivait pas à comprendre ni les buts ni les moyens.

La guerre entre les paysans et entre les constitutionnels éclate en 1839. Miloš est réduit à quitter le pays. Ses fils règnent l'un après l'autre, quelques années. Et, comme le parti constitutionnel, conduit par Vučić, Simić et Petroniević, ne se croyait pas vaincu par le succès tout à fait partiel de ses adversaires, on arrive à remplacer la dynastie du fondateur de l'État serbe par une autre. Sous l'influence de l'envoyé spécial du Tsar, du consul de Russie et du commissaire turc, on proclame le fils de Karageorges, Alexandre, lequel, très jeune, élevé à l'étranger, n'ayant aucune accointance avec les masses populaires, paraissait aux constitutionnels ne pouvoir jamais devenir le maître absolu qu'avait été le vieux cnèze.

De sorte que, vers le moment où la France donne, pour elle-même et pour l'Europe tout entière, une nouvelle impulsion aux idées révolutionnaires, vers 1848, la Serbie en est encore, après une expérience qui a duré plus de vingt ans, au même antagonisme de tendances qui avait distingué les commencements mêmes de sa vie politique.

Si on observe les événements politiques de l'histoire de la Grèce à la même époque, on constate d'un côté une tendance nationale plutôt désordonnée, au caractère révolutionnaire, n'ayant ni direction nette ni moyens pratiques pour réaliser l'idéal vers lequel on tendait, puis des sociétés d'insurgés qui se forment, comme la société crétoise, la société thessalienne, la société macédonienne.

On se rappelle l'action des anciens capitaines de la révolution. Cette action continuait donc. À la surface, il y avait un État ordonné : il y avait un roi ; il y avait des ministres. Othon ne réunissait pas l'Assemblée Nationale, mais il y avait en théorie une Assemblée. Il y avait aussi tout un ordre administratif à la bavaroise. Mais la vraie vie se trouvait sous ces apparences, et cette vie nationale, qui n'avait pas pu s'accommoder des formes existantes et qui n'était pas en état de créer des formes nouvelles, se manifestait par des agitations dans

les provinces voisines et par l'action spontanée, hasardée toujours, n'arrivant à aucun résultat durable, de ces organisations populaires.

Un moment vint où entre ceci et entre l'ordre superficiel et apparent un conflit se produisit, celui de 1843. Il y a eu un mouvement militaire contre le « despotisme » du roi Othon, et on lui a demandé, sous la conduite d'un officier, Kallergis, avec l'acquiescement des principaux chefs de parti, Mavrocordatos, Londos, Métaxas, de donner une Constitution. Aux cris de : « Vive la Constitution ! » on établit un nouveau régime. Et ce nouveau régime, qui avait commencé par demander la convocation d'une Constituante, créa le système d'une Chambre de quatre-vingts membres élus pour trois ans et d'un Sénat de vingt-sept membres à vie.

Rien n'est plus désastreux que de mettre en face l'un de l'autre un Sénat nommé à vie et une Chambre qui vient d'un suffrage plus large ou du suffrage universel. Il y aura des conflits, ces conflits ne pourront être résolus que par l'autorité suprême du roi et il ne faut jamais mettre à l'épreuve le premier roi d'une dynastie pour faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Deux principes constitutionnels ne peuvent pas vivre en même temps et s'harmoniser d'une façon permanente pour le bien de l'État et le développement de la nation. Il faut qu'un seul principe se manifeste. Ce principe peut adopter des formes différentes, mais il faut qu'il soit unitaire.

Il a fallu, pour que ce régime durât, fût-ce même seulement cinq ans, l'habileté tout à fait exceptionnelle d'un Kolettis. Au moment où un pays est déchiré par des tendances tout à fait différentes, par des inimitiés politiques irréconciliables, avec un système qui appartient plutôt à l'Orient qu'à l'Occident, lorsqu'on arrive à trouver quelque chose d'intermédiaire permettant de travailler, ou de laisser au moins se développer la nation, on le conserve. Car, dans l'illusion constitutionnelle, il y a la croyance qu'un gouvernement existe pour inciter la nation à se développer ; non : il existe seulement pour le lui permettre seulement. Toute intervention de l'État dans les choses qui ne sont pas de son domaine est un moyen d'arrêter la société dans son développement, de la faire se mouvoir dans une direction qui n'est pas toujours celle qu'elle devrait suivre.

De sorte que, dans cette Grèce qui venait de supporter le régime, tout d'apparence, de Kolettis, l'an 1848 donna cette leçon. Il y eut seulement une tentative révolutionnaire, celle du colonel Papakostas, et, quand, en 1849, on est arrivé à avoir une nouvelle Constitution, cette Constitution, avec des mesures comme les élections directes, avec l'accroissement du nombre des électeurs, et surtout un Sénat plus conservateur qu'auparavant, ne représentait rien d'essentiel dans le développement de la société hellénique.

Au Nord du Danube les influences du nouveau romantisme politique de l'Occident se faisaient sentir tout autrement.

À côté des Serbes de la principauté, il y avait aussi les Serbes de Hongrie, et ceux-ci avaient hérité de l'ancienne Illyrie napoléonienne un caractère révolutionnaire beaucoup plus prononcé que les nationaux de l'État libre. Il y avait, du reste, dans tous les États de l'empereur Ferdinand à ce moment un mouvement vers la liberté. Qui disait « liberté », disait « Constitution », confondant deux termes qui sont parfois totalement différents, car on donne souvent aux nations une Constitution pour que le mouvement vers la liberté s'arrête là.

Les Serbes de l'empereur avaient donc un caractère beaucoup plus énergique dans la manifestation des tendances révolutionnaires venant de l'Occident que leurs frères plus qu'à demi orientaux, malgré les nouvelles formes de l'État, dans la principauté. Il fallut, en 1848, lorsque cette partie de la race serbe prit les armes pour l'empereur, mais contre la Hongrie, que le colonel Šoupljac demandât l'établissement d'une Voévodine serbe autonome pour que le prince de Serbie, Alexandre Karadjordjević, s'avancât jusqu'à la frontière hongroise : il a fallu l'intervention des consuls d'Autriche et de France pour empêcher la réunion de l'armée de la Serbie et des troupes de ces révoltés serbes dans la monarchie voisine. C'était, du reste, l'époque où les représentants des provinces grecques assujetties au Sultan prenaient part à Athènes aux délibérations de l'Assemblée Nationale.

Venons à l'infiltration des idées des romantiques occidentales dans cette Moldavie et Valachie, deux pays séparés par une frontière passagère, mais vivant dans des formes politiques que le Règlement Organique avait parfaitement unifiées, permettant même la réunion, dans un avenir prochain, des deux États. Et, en dehors de ce parallélisme du développement politique, il y avait une vie de l'esprit qui était absolument la même chez les Roumains de la principauté méridionale et chez ceux qui vivaient au Nord, dans la principauté moldave.

Cette vie intellectuelle était maintenant dirigée exclusivement vers l'Occident. Des boursiers en étaient revenus : un Moroiu, juriste, un Marcovici, un Euphrosyne Poteca, philosophe, traducteur de Bossuet, un Poenaru, qui avait visité pour s'instruire les fabriques de l'Angleterre. Des professeurs comme Pleșoianu à Craiova enseignement à la bourgeoisie, aux fils de paysan le français. Sous la direction du professeur, de l'écrivain Jean Eliad – on le verra bientôt –, les traductions de cette langue s'accumulèrent, les fils de la noblesse s'en occupant avec amour. Grégoire Alexandrescu, qui connaît La Fontaine et donne des fables inimitables, commence par l'« Alzire » de Voltaire pour arriver à l'influence de Lamartine. Victor Hugo est traduit par Constantin Negruzzi en Moldavie. Il y a plusieurs traductions de l'« Atala » de Chateaubriand, et « les Natchez », « le Génie du christianisme » trouvèrent des traducteurs. Par des versions françaises Byron passait en roumain. Les lamentations bibliques de

Lamennais eurent chez ces assoiffés de liberté un grand retentissement. Avec le « Saül » de l'italien Alfieri l'idéal classique passait, grâce à la société de Bucarest, sur les planchers d'un théâtre valaque, mais les scènes violentes de Hugo étaient applaudies à Jassy à côté des habiles machines de Scribe. Toute une bibliothèque de romans traduits en français se presse.

Ce nouveau courant est dû à différents facteurs et se manifeste d'une façon particulière dans des groupes différents de la population roumaine pendant la première moitié du XIX^e siècle.

Il y a d'abord une intervention directe de la part des Occidentaux, en plus grande partie, des Français. Il y avait, au moment où la France et l'Angleterre représentaient le mouvement vers la liberté, vers la démocratie, s'opposant nettement aux tendances de la Russie de maintenir partout un ancien régime dont elle profitait ou de fomenter des discordes qui étaient à son avantage, il y avait, à côté de diplomates anglais, comme le consul Blutte, – auteur d'un travail sur les Principautés dont la préface seule nous est connue, ce qui nous fait regretter le reste, car jamais la pensée roumaine n'a trouvé une compréhension plus intelligente, jamais les tendances vers la liberté des Roumains n'ont trouvé une appréciation plus sympathique –, une participation directe de la France à l'orientation des Roumains vers les nouvelles conceptions romantiques. Tel Billecocq, le consul, d'un caractère bizarre, qui a publié, sous le titre italien « Le mie prigionieri » tout un récit de sa carrière, dans lequel il y a des choses très sérieuses, des pensées politiques, avec du roman-feuilleton, tout cela venant du désir sincère d'être utile au pays où il avait résidé pendant de longues années. À son époque, vers 1840, il a contribué au plus haut degré, je ne dirai pas à créer un mouvement qui existait déjà, mais à donner aux chefs de ce mouvement – ce qui est énorme – la confiance dans le résultat possible de leurs efforts. Car dire aux représentants du mouvement de liberté dans un pays si négligé qu'il y a ailleurs de grandes forces politiques organisées, exerçant une influence déterminante sur la vie du monde et qui sont prêtes à intervenir à l'heure due pour soutenir ses aspirations, c'est rendre sans doute à ce mouvement, ayant des incertitudes à ses commencements et pouvant tomber dans le désespoir, un service essentiel. Billecocq l'a fait non pas en tant que diplomate, mais, bien que diplomate, en dépassant sa compétence et en compromettant même sa propre situation. Et à côté du consul de France il y avait des professeurs et des publicistes qui ont ajouté leur talent, leurs conseils, leur action personnelle en Occident aux efforts de toute la jeunesse d'une société et à l'initiative hardie de certains chefs du monde boïar à cette époque.

Il s'agit d'abord de Vaillant, venu en Valachie comme instituteur dans la famille des Ghica, qui a commencé par un dictionnaire roumain-français et finira par des brochures politiques, mais qui, par la publication, en trois volumes, d'un ouvrage tout plein d'illusions romantiques, tout empreint de cette tendance de l'époque à faire de l'histoire pour créer quelque chose à côté de l'histoire et

contre l'histoire, inventant non seulement des faits, mais des noms (les Tsiganes étaient pour lui des Scindrômes et la langue roumaine s'appelle la « langue d'or »), portant, néanmoins, fièrement le nouveau titre, vibrant, de « La Romanie », a rendu de grands services à la connaissance de la nation.

Aimant un peu les conspirations, il a été mêlé, avec un médecin français établi à Bucarest, Tavernier, à la tentative balkanique de Brăila de 1842, tentative révolutionnaire contre les Turcs, qui était due à la « Société de délivrance des peuples slaves sur la rive droite et sur la rive gauche du Danube » et, naturellement, aussi à l'intrigue russe dans les Balkans. Les insurgés avaient un drapeau à croix blanche sur fond rouge et ils invoquaient l'empereur « Jean, Tsar bulgare ». Tout cela finit par une échauffourée facilement réprimée par la milice valaque, et le prince Alexandre Ghica, régnant à ce moment, écrivait au chef de sa milice dans ces termes : « Vous voudrez bien faire soigner par des médecins, en même temps que les nôtres, les Bulgares blessés. Nous n'admettons pas que les chrétiens d'outre Danube soient livrés au sabre et à l'esclavage. »

Ce qui n'a pas empêché les mêmes révolutionnaires bulgares, en 1843, d'organiser un complot dont le but était de tuer le prince, de provoquer une révolte des paysans et d'amener une occupation turque. De cette occupation devait ensuite résulter l'établissement de la Bulgarie libre, avec le concours de Miloš, qui avait de longue date des relations du côté des Bulgares voisins⁴⁶.

Puis, à côté d'un Vaillant, mêlé aussi à ce projet qui devait créer dès lors l'État roumain unitaire, en soulevant les paysans de la Bessarabie contre leurs maîtres russes, et expulsé de ce fait de Valachie en Moldavie, il y avait Philippe Colson, dont l'ouvrage sur les droits historiques des Roumains est sans doute ce qu'il y a, non seulement de mieux informé, mais en même temps de plus large comme conception à cette époque. Il y a, dans ce livre de Philippe Colson, non seulement l'idée d'une Constitution plus large, la tendance vers un régime qui pouvait devenir celui de la République, comme ce sera le cas en 1848, mais aussi des chapitres concernant la Bessarabie, la Bucovine.

Je dois ajouter qu'ils trouvaient un monde préparé pour travailler dans ce sens. Si l'ancienne littérature roumaine s'orientait du côté de l'Occident sous le rapport classique, il y avait depuis 1830 au moins un mouvement qui correspondait au mouvement romantique français – l'influence italienne est venue plus tard et s'est exercée surtout par une transformation artificielle de la langue dans les termes nouveaux qui ne s'est pas maintenu.

Dès 1830, un Jean Eliad, dans sa Grammaire, donnait, comme une constitution du néologisme, les règles permettant d'introduire en roumain ce dont on avait besoin pour exprimer de nouvelles pensées. Une « Société

⁴⁶ On assurait que 12.000 Bulgares sont prêts à prendre les armes.

littéraire » fut fondée, qui poursuivait aussi un but politique qu'on n'osait pas déclarer, mais qui se proposait ouvertement comme programme les traductions qui ont été mentionnées plus haut. On donnait en même temps des représentations théâtrales et un journal fut fondé pour en répandre le goût. Cette œuvre s'est continuée pendant une dizaine d'années. La jeunesse tout entière favorisait le mouvement, les fils des principaux boïars étant à la tête.

Il y avait aussi dans le monde des nouveaux officiers de la milice créée par le Règlement Organique une tendance vers la rénovation littéraire et en même temps vers les aspirations libérales. C'est un phénomène qui se rencontre aussi bien en Pologne qu'en Russie. Dans ce monde moldave et valaque des années 1830 à 1840 un Cârlova chantait les ruines de l'ancienne capitale du pays valaque, un Grégoire Alexandrescu donnait ses fables et ses morceaux lyriques, Negruzzi créait en Moldavie une poésie correspondante.

Un des plus jeunes, Basile Alecsandri, alla étudier à Paris, où il ne fit pas des études brillantes. Le baccalauréat, pris un peu à l'aventure, est le seul titre qu'il arriva à obtenir à Paris, alors que Georges Bibescu, le futur prince de Valachie (détrôné en 1848), devint docteur en droit.

Sous le régime moldave de Michel Stourdza, un prince ayant commencé par le romantisme, parfois nécessaire dans l'opposition, mais qui, arrivé au pouvoir, avait totalement oublié ses idées libérales du début, on avait imposé aux étudiants de ne plus aller à Paris. Dès avant 1848, on s'était rendu compte qu'il se préparait quelque chose dans le monde de la jeunesse française et on dirigeait les jeunes gens plutôt du côté de la Russie et de l'Allemagne. Comme cependant la famille d'un ami d'Alecsandri, Michel Kogălniceanu, désirait lui donner une initiation à la civilisation française, on lui a permis d'aller jusqu'à Lunéville, en Lorraine, conduit par un bon abbé qui le surveillait de près ; ses camarades étaient les fils mêmes du prince régnant, Grégoire et Démètre. Le désir de l'élève roumain d'aller à Paris n'a pas été satisfait ; il a été retenu pendant quelque temps à Berlin, dominé par l'esprit de Ranke, dans une Prusse qui n'était pas encore celle de Bismarck. De sorte que, lorsque Kogălniceanu est revenu dans son pays, introduisant dans la littérature, dans la pensée roumaine des éléments qui venaient de ce passé dont il osait écrire à vingt ans l'histoire dans un livre français, il rapportait, comme Alecsandri, mais sans avoir vu Paris, le même esprit.

Avant que les jeunes arrivent au pouvoir pour organiser le mouvement de 1848, mouvement qui a donné en Valachie la république dont je parlais, les idées répandues par un Vaillant, avec l'appui d'un diplomate comme Billecocq, la communication par Colson du nouvel état d'esprit de la jeunesse occidentale, l'élaboration de la pensée roumaine moderne provoquèrent le voyage en Occident du chef des libéraux valaques, Câmpineanu ; à Paris, puis à Londres, il proposa l'intervention des Puissances maritimes dans un but qui était le but suprême de la pensée politique révolutionnaire des Roumains, la réunion aux

deux Principautés des provinces se trouvant sous la domination étrangère. Les recherches récentes d'un jeune historien roumain, M. Panaitescu, ont mis en lumière tout le travail occulte qui mena à la rédaction d'un acte par lequel des boïars valaques réclamaient l'unité de leur race, l'indépendance et la conclusion d'une entente avec le chef de l'émigration polonaise, le prince Czartoryski : il était question de créer un royaume roumain, avec une dynastie indigène, qui aurait été celle de Câmpineanu lui-même.

On avait beaucoup dépassé, ainsi, les Constitutions à la façon philosophique ; on était en pleine réalité nationale. Et, pour arriver à cette unité nationale, on osait employer la méthode romantique, qui était celle des conspirations, des complots et des révolutions.

Câmpineanu a été empêché de réaliser son but d'abord par le dissentiment survenu entre la diplomatie française et la diplomatie anglaise sur la question de l'Égypte, ensuite par l'intervention énergique de la Porte. Mais, dès avant 1840, dans les principautés danubiennes, l'idéal du romantisme politique de l'Occident avait pénétré toutes les âmes et devait être en état de provoquer une révolution manquée en 1848.

CHAPITRE IX

Nouvelles révolutions en 1848 et mouvements pendant la guerre de Crimée

Aucun de ces États qui s'étaient formés dans la Péninsule Balkanique ne représentait une nation entière ; ce n'étaient que des lambeaux vaguement délimités par la diplomatie, réduite toujours à apprendre la géographie. Il y avait des territoires d'« irrédente », des provinces non « rédimées », et, là-bas, se développait toute une activité littéraire qui demandait fortement la délivrance. On peut dire même que ce sont les territoires qui imposent aux États formés sur une partie de la carte nationale une action tendant vers l'unité politique.

On a vu combien était grand le rôle des Serbes de Hongrie dans la première moitié du XIX^e siècle et en 1848.

Après 1848, les tendances vers la révolte, vers la guerre d'unité nationale sont énergiques surtout en Grèce. Avec une vie politique intérieure sans dignité et sans horizon, les regards sont tournés du côté de la Thessalie, de l'Épire, de la Crète – révoltes à Arta, Metsovo, Pente Pigadia, mouvement aux Météores, apparition de Karatassos dans la Péninsule Chalcidique –, alors qu'en Serbie on rêve encore de cet idéal de l'État serbe complet. Les efforts pour consolider l'État lui-même, pour lui donner un autre essor de civilisation étaient destinés à passer en seconde ligne. On se buta, cependant, au cours de la guerre de Crimée, dont était attendu le miracle, à l'impossibilité absolue de réaliser ces conceptions à cause de certains préjugés à l'égard de la Turquie qui paraissait régénérée par le célèbre acte de réforme de Gülhane (1839), promettant une administration régulière et légale, improvisant un Conseil-Parlement impérial, qui devait donner les lois organiques : on était empêché de réaliser l'unité nationale.

En Serbie, Alexandre Karadjordjević, ne pouvant pas jouer un rôle dans cette guerre de Crimée, est réduit à abandonner le pays, où on demandait le régime parlementaire de la Skoupština annuelle, et le vieux Miloš, capable de promettre tout, même s'il était empêché de réaliser quelque chose de son vaste programme, ce grand enjôleur, maître à faire taire toutes les inimitiés, à raviver toutes les espérances, revint au pouvoir. Aussitôt qu'il réussit à faire disparaître son principal rival, Vučić il voulut renverser le Sénat et réussit à imposer l'hérédité de sa famille. Les Obrenović devenaient ainsi chefs de père en fils dans cet État fondé en grande partie par leurs efforts.

Après sa mort, en septembre 1860, la Serbie a vécu sur des bases constitutionnelles. Le règne de son fils Michel, qui admit l'Assemblée triennale, est celui d'un brillant organisateur, surtout pour l'armée, transformant presque toute la nation en force capable de poursuivre les revendications intégrales. Il n'y avait pas alors dans toute la péninsule des Balkans une armée aussi nombreuse, aussi intimement liée à la nation que l'armée serbe. Créateur d'imprimeries, de journaux, de théâtres, Michel méritait bien la statue un peu à l'antique, copiée sur tel modèle de Rome, qui s'élève au milieu de la capitale actuelle de la Serbie.

Avant tout, Michel, qui conclut en 1866 avec son voisin et « frère » du Monténégro un traité en vue de l'union entre leurs deux États et qui patronna en 1867 la conclusion du protocole de Bucarest, par lequel on prévoyait la formation avec les Bulgares de l'« Empire yougoslave », qui signa avec la Roumanie le traité du 20 janvier 1868⁴⁷, était le prince guerrier qui devait réaliser l'unité nationale, d'abord contre la Turquie. Après son assassinat de la main d'un misérable, on put empêcher le développement naturel de la Serbie dans cette direction, sous la régence de son neveu Milan, qui devait évoluer comme on le sait, jusqu'à proposer à l'Autriche l'occupation de la Serbie en échange pour le titre d'Altesse Royale donné à son fils et une pension pour le fils et le père : deux dizaines d'années presque perdues, pour l'État et la nation serbes, dans les scandales perpétuels de la Cour. Cependant, en 1876-1877, on en était arrivé à la nécessité de faire la guerre à la Turquie pour réaliser l'unité nationale : la faiblesse des forces serbes et l'inimitié de la Russie firent cependant qu'il fallut se contenter d'un lambeau d'ancienne Serbie.

Revenant à la Grèce qui souffrait du même mal, la Grèce du pauvre Bavaois Othon, gouverné par la reine Amélie, qui décidait tout, n'avait ni le goût ni les moyens de réaliser la patrie intégrale, qu'on voulait du roi et, ayant bien constaté qu'il voulait rester ce qu'il était, on s'est pris de façon à amener sa déchéance. Après une tentative malheureuse entreprise du côté du Nord, de la Thessalie, et de la Crète, un mouvement militaire en 1861 a mis fin au règne de cet homme, nourri de bonnes intentions, mais d'intelligence médiocre et d'un manque total de courage.

À ce moment on eut l'illusion étrange que la grande question du Proche-Orient pourrait être solutionnée par une mesure qui, pour satisfaire en même temps tous les intérêts, réunirait les efforts de toutes les nations de la péninsule. J'ai analysé autrefois l'activité bizarre, aventureuse d'un agent de la révolution italienne, qui a fini par devenir professeur de sa langue en Roumanie, qui

⁴⁷ A. Mousset, « Bulgarie et Yougoslavie. Les projets de Confédération Balkanique », *Gazette de Prague*, t. IV, n° 60, 1923, p. 1. Cf. notre *Histoire des États balcaniques jusqu'à 1924*, 2^e éd., Paris, 1925, p. 369.

composa des hymnes pour prôner le prince et qui finit par écrire un livre très intéressant, plein de choses vraies ou imaginées, Marco Antonio Canini. Publiant les proclamations du général Garibaldi, il allait à Constantinople, à Athènes, puis d'Athènes à Belgrade, de Belgrade à Bucarest. Dans ses plans, il était question d'une révolution combinée qui finirait par une assemblée générale des nations de la péninsule, lesquelles s'en seraient tirées avec plus ou moins d'avantages d'après le rôle qu'elles auraient joué dans cette révolution.

À cette époque, il y avait à Belgrade comme délégué du mouvement insurrectionnel grec cet officier Karatassos qui avait levé le drapeau hellénique en territoire turc. En même temps on négociait avec l'ancien prince de Valachie retiré dans le Sud italien, Alexandre Ghica, on comptait sur le grand Kossuth, le dictateur magyar qui rencontra dans son exil beaucoup moins de sympathies que dans l'autre centre de la révolution européenne universelle, Londres.

Othon avait vu déjà se préparer ce mouvement révolutionnaire balkanique, que représentait à Belgrade, dans une situation quasi officieuse, y publiant son « Cygne du Danube », Rakovski. Lorsque le roi Georges de Danemark fut imposé à la Grèce, en 1862, apportant avec lui comme don de l'Angleterre, qui avait amené la chute de son prédécesseur, les Îles Ioniennes, en guise de compensation pour ce qu'on abandonnait du côté de la Turquie, il dut donner au pays une nouvelle Constitution, avec cent cinquante membres du Parlement, non-fonctionnaires. On s'empessa de prévoir que la Constitution ne serait pas changée pendant dix ans, et qu'une réforme devait être demandée par les trois quarts des députés dans deux législatures consécutives : les membres de la Constituante devaient être doublement nombreux que ceux de l'Assemblée ordinaire. Néanmoins la Grèce poursuivit la même direction vers l'unité nationale aux dépens de la Turquie ; le reste paraissait la préoccuper très peu.

Une vraie vie politique était, du reste, difficile en Grèce, où il y avait le souvenir de civilisation de l'antiquité hellénique, dont on tenait à s'inspirer, mais, d'un autre côté, une langue de l'État, de l'enseignement, de la littérature, qui n'était pas la langue du peuple, tolérée seulement pour la poésie lyrique. Il en résulta ce désavantage que le journal même ne descendait pas jusqu'au peuple, resté sans préparation, pendant que cette poésie lyrique, dans une langue encore pleine d'à-peu-près, ne pouvait pas évoluer vers une pensée philosophique. Mais, tout de même, ayant cette langue dont on était si fier, cette langue du passé qui faisait comme partie du développement de la nation, l'Occident n'avait pas, comme inspirateur, pour la Grèce la même valeur que pour les Roumains.

Pour ces Roumains, qui avaient eu à la date mémorable 1848 en Moldavie le mouvement de toute une jeunesse vers un constitutionnalisme basé sur le Règlement Organique et en Valachie la république de quatre mois des Nicolas Bălcescu, des Golescu, des Rosetti, des Brătianu, république supprimée, en septembre, par la double invasion des Turcs et des Russes, l'Occident latin était

cette région de l'Europe d'où étaient partis les ancêtres dont ils aimaient le mieux se rappeler, à laquelle de très anciennes relations les reliaient et où toute une série d'étudiants se rendaient en pèlerinage. Leurs thèses souvent inconnues se conservent à l'École Roumaine de Fontenay-aux-Roses. Et le contact avec cette jeunesse suggérait des idées à un des Français qui ont soutenu les efforts de l'émigration roumaine à Paris, après la révolution de 1848, Hippolyte Desprez (« La révolution dans l'Europe orientale », dans la « Revue des Deux Mondes »)⁴⁸. Ce témoignage d'un Français de cette époque sert à renforcer les conclusions qui se sont dégagées d'elles-mêmes de l'exposé de mon sujet.

Quant aux rapports des Serbes avec la France, il y avait la grande différence de la profonde incompréhension de la langue et puis, avec le prince Miloš, avec sa manière paysanne de régler jusqu'à la coiffure des femmes, il n'était pas facile de voyager à l'étranger ; même sous le prince Michel on désirait avoir plutôt une vie très médiocre, de mœurs patriarcales.

Il y avait aussi un autre motif qui dirigeait les Roumains vers l'Occident, les rendant capables d'un contact continu, des plus féconds, avec la civilisation française. Il y avait ce fait que les deux Principautés roumaines, arbitrairement détachées, dans un développement historique parallèle, n'ayant pas pu se réunir dans le passé plus lointain à cause des préjugés dynastiques, tendaient nécessairement à le faire. C'était une très grosse question, car ni les Turcs ni les Russes ne le voulaient, l'Autriche encore moins et, quant à l'appui des Puissances occidentales, c'était quelque chose de très éloigné, de très vague, qui pouvait être employé à certains moments, et qui disparaissait par suite d'autres contingences diplomatiques. Vaillant, le professeur français auquel la littérature roumaine doit tant, rêvant de sa révolution avec les 60.000 paysans roumains de Bessarabie qui auraient attaqué Sébastopol, rendait coupables de son insuccès Thiers et Guizot. Malgré tout, le grand projet d'unité nationale pour les Roumains existait sur le Danube comme le grand projet hellénique à Athènes et le grand projet de réunir toute la Serbie sous le sceptre des Obrenović à Belgrade.

Seulement ceux qu'il fallait attaquer du côté des Roumains pour arriver à ce but ce n'étaient pas ces Turcs en marasme, contre lesquels se dirigeaient les efforts des Serbes et des Grecs, mais bien des Empires aussi puissants que l'Autriche et la Russie. Alors, dans un pays où l'unité nationale ne pouvait être réalisée, tout le surplus de conviction, d'enthousiasme, d'élan patriotique, de soif du martyr, ce qui est un des meilleurs éléments de l'âme humaine, pourvu qu'il soit employé dans une bonne direction, tout cela se dépensa du côté de la civilisation nationale.

⁴⁸ H. Desprez, « La révolution dans l'Europe orientale », *Revue des deux mondes*, IV, 2^e partie, 1848, p. 697-715.

L'unité roumaine ne se réalisa qu'en 1859, par suite des décisions du Congrès de Paris, après la victoire sur la Russie dont l'interdiction avait empêché jusqu'à ce moment-là tout progrès de ce côté. Mais il y a eu, en attendant, quelque chose de plus étendu même que cette union ; il y a eu un accroissement de la civilisation nationale, devenue plus réelle, plus profonde. On a employé le temps en donnant aux classes dirigeantes des moyens de civilisation qui étaient au niveau de cet Occident dont on s'inspirait.

Les vaincus de Serbie mouraient, ceux d'Athènes, à l'époque du roi Othon, allaient passer le reste de leurs jours à Munich. Mais, lorsque les révolutionnaires de 1848 furent vaincus à Bucarest, ces jeunes gens, qui avaient interrompu leurs études pour agiter et essayer de conduire leur pays, s'empressèrent de revenir à Paris. N'ayant pas pu accomplir leur mission, il leur fallait venir s'inspirer aux sources.

En plus, le nouveau prince de Valachie, Barbu Stirbey, homme de grande valeur, administrateur hors ligne, qui a rendu de très grands services à son pays, malgré les conditions très douloureuses d'une double occupation russe et turque, craignant de se trouver devant une nouvelle forme de la révolution, n'a pas permis aux exilés de revenir dans le pays, tandis qu'en Moldavie, Grégoire Ghica, qui s'inspirait du même idéal – il a été ensuite marié à une Française en France, où il mourut –, retenait et favorisait ces nobles esprits, cherchant à modérer l'audace de leurs tendances. Le poète Alecsandri et Kogălniceanu, qui avait vu enfin Paris et y avait envoyé un frère comme étudiant, étaient les chefs du mouvement littéraire d'une nation entière. Kogălniceanu, qui avait publié les Chroniques de la Moldavie et donné ses revues de caractère général roumain (« Dacie littéraire », « Archives Roumaines »), devint l'incarnation même de cet idéal roumain ; il réunissait toutes les qualités : l'essor du romantisme avec ce que l'expérience empruntée de l'histoire et l'expérience personnelle du voyageur et de l'homme politique pouvaient lui donner.

Il y avait à Paris, avant la révolution de 1848, une société d'étudiants roumains ayant comme protecteur Lamartine lui-même, société dont la bibliothèque, transportée à l'école de Fontenay-aux-Roses, existe encore. Moldaves et Valaques s'y rencontraient ; venus comme citoyens de deux États, ils devenaient là seulement membres d'une nation.

La première patrie idéale de la Roumanie réunie a été ici à Paris de 1848 à 1859. La Roumanie qui devait être a vécu ici en espoir, et l'âme française a passé dans toute cette jeunesse roumaine qui employait les meilleures années de sa vie à se pénétrer de cet esprit qui était, dès le début, un peu le leur. Ils ont connu ici la possibilité d'une vie roumaine totalement unitaire et en même temps les avantages et les désavantages de la vie des partis, même des plus avancés de la France à cette époque, ces partis qui avaient fait la Révolution de 1848 et qui complotaient contre l'Empire.

Ils ont vécu dans la société de ces Français, Michelet, Ubicini, Élias Regnault⁴⁹, Edmond Texier, Vaillant, Desprez, Léo Foubert, Ad. Royer, Paul Bataillard⁵⁰, Sébastien Rhéal, et, le dernier dans la liste, mais pas le moins important : Edgar Quinet, l'auteur de l'hymne romantique « Les Roumains », qui avait épousé la fille d'un des plus grands écrivains moldaves, Hermione Asaki⁵¹.

Dans la société de ces Français, radicaux, républicains, révolutionnaires, la jeunesse roumaine prit un amour fanatique, presque effréné, pour la révolution, la révolution chrétienne de Lamennais, mystique et miraculeuse à toute époque et partout.

Les journaux du parti national et libéral en même temps paraissaient à Paris et à Bruxelles. Il y avait la « République roumaine », et, à côté, la « Roumanie future », plus « L'Expatrié » ; le journal de César Bolliac, un rêveur qui croyait possible l'union avec les Magyars pour créer la Hongrie libre avec les efforts des Roumains.

Toute une série de brochures parut⁵² dont le but était de glorifier, en même temps que la race roumaine, cette révolution. Même on la glorifiait sous deux

⁴⁹ Il écrivit une *Histoire politique et sociale des Principautés danubiennes* (Paris, 1855) et même des *Mystères diplomatiques aux bords du Danube* (Paris, 1858).

⁵⁰ Cf. notre étude « Un colaborator francez a Unirii Principatelor: Paul Bataillard », AARMSI, s. III, t. I, 1923, p. 309-324, notre *Istoria românilor prin cǎlători*, t. III, București, 1922, p. 200, avec notre *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, 2^e édition, Paris, 1918, p. 209, 236, 240.

⁵¹ Sur les écrits concernant les Roumains, voir le chapitre « Les Roumains. Réorganisations des Provinces Danubiennes » dans Edgar Quinet, *Œuvres complètes. Les Roumains, Allemagne et Italie. Mélanges*, Paris, 1857, p. 7-129 ; *Revue de Paris*, t. XXXVII, 1857, p. 136, 458-459. Voir aussi A. Ubicini, « Ballades et chants populaires de la Roumanie », *Revue de l'Orient*, t. I, 1855, p. 385-391, et t. II, p. 227-245 ; idem, « Question de la Principautés devant l'Europe », *Le Siècle*, 3 mars 1858 ; P. Bataillard, *Premier point de la question d'Orient. Les Principautés de Moldavie et de Valachie devant le Congrès*, Paris, 1856 ; *L'Illustration, Journal Universel* (« Album Moldo-Valaque »), t. XI, 1848, n° 284 (p. 343-346), n° 286 (p. 375-378), n° 287 (p. 391-393) ; t. XII, 1848-1849, n° 288 (p. 7-11), n° 290 (p. 39-43), n° 292 (p. 71-75). D'autres informations sur les Principautés danubiennes *ibid.*, t. XXII, 1853, n° 544 (p. 66-67), n° 551 (187-190), n° 560 (p. 335), n° 563 (p. 380-382) ; t. XXIV, 1854, n° 608 (p. 287-288), etc. Cf. aussi *l'Europe littéraire* de 1854, même la « Gazette d'Augsbourg » du 13 mars 1856. Sur le mariage d'Edgar Quinet avec Hermione Asaki, voir N. Iorga, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, p. 202.

⁵² Citons : J. Héliade Radulesco, *Mémoires sur l'histoire de la régénération roumaine ou sur les événements de 1848 accomplis en Valachie* (Paris, 1851) ; (J. *R.) *Le Protectorat du Czar ou la Roumanie et la Russie : nouveaux documents sur la situation européenne* (Paris, 1850) ; César Bolliac, *Mémoires pour servir à l'histoire de la Roumanie (Provinces Danubiennes)* (Paris, 1856) ; *Choix de lettres et mémoires sur la question roumaine* (Paris, 1852) ; J.-C. Bratiano, *Mémoire sur la situation de la Moldo-Valachie depuis le traité de Paris* (Paris, 1857) ; D. Bratiano, Daniel Iranyi, *Lettres hongro-roumaines* (Paris, 1851) ; G. Chainoi (Ion Ghica), *Dernière occupation des Principautés danubiennes par la Russie* (Paris, 1853) ; B. Boeresco, *La Roumanie après le traité de Paris du 30 mars 1856* (Paris, 1856) ; A. G. Golesco, *État social des Principautés danubiennes* (Paris, 1850) ; *De l'abolition du servage dans les Principautés Danubiennes* (Paris, 1856) ; N.

rapports : il y avait les mystiques, l'ancienne génération représentée par Eliad, qui, en publiant « Les Mémoires d'un Proscrit », s'attaquait au Tsar et croyait en pouvoir faire dériver la révolution du christianisme, tandis que les nouveaux romantiques, comme Rosetti, croyaient pouvoir dériver un nouveau christianisme de la Révolution.

Mais, comme ils trouvaient en même temps dans la société française toute une activité historique, un nouvel esprit de réalisme, un essor dans le sens social et économique, une descente des hauteurs de l'idéal romantique vers ces navrantes réalités au milieu desquelles on devait tout de même vivre, dans ce siècle des grandes crises, ces jeunes Roumains ont pris, à côté de la tendance vers l'unité nationale et vers le libéralisme de la Révolution, la conscience de ce qu'une nation doit savoir se gagner pour parfaire elle aussi son développement.

Rosetti, un de ces romantiques à outrance, qui, profondément touché par la mort de sa mère, datait ses notes journalières à partir de cette date et qui parlait de « la révolution au nom de Jésus », écrivait cependant ce qui suit, lorsqu'il lui fallait dire le but de sa propagande : « Quand la population n'est pas de la même nation, quand elle ne possède pas d'unité morale et de pensée commune, quand tous les habitants ne tendent pas par leur nature au même but et les forces sociales ne se réunissent pas ; ne se serrent pas, toutes, naturellement, de bonne volonté et dans une harmonie parfaite, alors il n'y a pas de nation, mais un rassemblement non naturel et par conséquent temporaire et dangereux ». Et J. Brătianu s'exprimait, de son côté, ainsi : « Une nation doit avoir avant tout sa terre à elle, sur laquelle elle puisse se nourrir et se développer et arriver à lui imposer par son appropriation à ses besoins le sceau de son génie »⁵³.

La nouvelle génération était donc toute préparée à fonder l'État orienté d'après ces préoccupations nationales.

Balcesco, *Question économique des Principautés Danubiennes* (Paris, 1850) ; A. Sanejouand, *Les Principautés roumaines devant l'Europe* (Paris, 1856) ; M. Sturdza, *Quinze années d'administration en Moldavie* (Paris, 1856) ; comtesse Stourza, *Régime actuel des Principautés Danubiennes* (Paris, 1856), etc. – V. Alecsandri (*Les Doïnas*, trad. de J.E. Voïnesco, 2^e éd., 1855), Démètre Bolintineanu (*Brisés d'Orient*, 1866) firent paraître à Paris des versions de leurs poésies. Le premier y édita même un volume de vers en lettres cyrilliques chez l'éditeur des Roumains, De Soye (V. Alecsandri, *Doine și lăcrămioare : 1842-1852*, Paris, 1853).

⁵³ Voir mon étude sur les idées de J. Brătianu « Activitatea politică și literară a lui Ioan C. Brătianu », *Analele Academiei Române*, s. II, t. XLI, 1921.

CHAPITRE X

Les idées occidentales dans les États libres du Sud-Est européen : idées politiques

Après 1860, la plupart des pays de cette région sont déjà formés et l'influence des idées occidentales peut être poursuivie de plus près dans les programmes et les luttes des partis constitutionnels.

Entre l'époque qui commence avec 1860 et qui, sous le rapport spécial qui nous préoccupe, peut s'étendre jusqu'au moment actuel, il y a beaucoup de caractères qui ne ressemblent plus aux caractères antérieurs de l'influence occidentale exercée sur les pays du Sud-Est européen.

D'abord, si on considère la préparation des facteurs individuels, des personnalités qui ont conduit la vie de ces différents États, après s'être initiées à certaines idées, après avoir participé à la formation et au développement de celles-ci dans l'Occident lui-même, si on considère le caractère de ceux qui, pendant plus de dix ans, – surtout ceux venant des Principautés danubiennes, du monde roumain –, ont passé la meilleure partie de leur jeunesse à Paris, on se rend compte aussitôt qu'il s'agit de personnes appartenant à une certaine classe, à la classe riche, à une aristocratie ancienne ou plus récente, à des protégés de cette aristocratie, comme le poète Bolintineanu, dont l'œuvre poétique a été traduite à Paris, au même moment que celle d'Alecsandri. Fils d'un émigré venu de la péninsule des Balkans et établi dans le voisinage de Bucarest, il est envoyé à Paris par deux des représentants de cette aristocratie qui domine à cette époque le pays. De sorte que c'est une classe qui envoie ses représentants pour leur fournir l'avantage supérieur de connaître la civilisation occidentale et de s'en imprégner. La bourgeoisie n'envoie guère de représentants. La classe paysanne se trouve en dehors du mouvement culturel, comme elle se trouve, du reste, en dehors du mouvement politique lui-même.

Parmi ces jeunes gens, la plus grande partie viennent de Bucarest ou de Jassy. Il n'y a pas de Serbes, il y a très peu de Grecs ; le nombre des Bulgares est extrêmement réduit. Il y en a un ou deux : Papaïanov et Chomacov, qui ont eu le titre de docteur en droit de la Faculté de Paris.

Ces jeunes gens venant de Bucarest et de Jassy n'ont pas l'intention de se choisir une carrière, de se préparer pour une spécialité et de consacrer leur vie entière à cette spécialité. Ce sont des politiciens avant la lettre. Ce sont des hommes destinés à gouverner leur patrie, qui, se séparant du monde

aristocratique, conservateur, traditionnel, qu'ils appelaient volontiers oriental et qui ne l'était pas autant qu'ils se l'imaginaient, croyaient que l'avenir entier de leur pays, de leur race, reposait sur ce qu'ils pourraient lui donner. Si on lit les conseils adressés par tel chef de ces étudiants roumains de Paris à ses compatriotes, par un Vârnav, qui a été plus tard moine (ce qui ne l'a pas empêché de prendre une part très active à la vie de son pays), on voit qu'il ne leur parle pas de la spécialité qu'ils ont embrassée, ni des occupations bien déterminées auxquelles ils devront se livrer après leur retour dans leur pays. Il leur parle de questions politiques générales, de leur rôle dans la transformation radicale de leur pays, de la manière dont ils vont résoudre les problèmes à l'ordre du jour, enfin de la forme que devra prendre l'État roumain lorsqu'il se fondera sur la base de l'unité et de la démocratie. Ce sont des préoccupations politiques qui nourrissent leur esprit et qui pèsent parfois sur leurs occupations d'un caractère plus déterminé.

Les deux Brătianu ne sont jamais arrivés à être docteurs en droit. Rosetti et les autres se sont consacrés, aussitôt après leur retour dans leur pays, sans avoir aucun certificat d'études supérieures, à la mission qu'ils s'étaient choisie depuis longtemps et qu'ils croyaient être en état de réaliser.

Après la réunion des deux Principautés, après le commencement, en 1859, de ce règne du prince Cuza qui a été remplacé par la dynastie actuelle, – dont le premier représentant, du reste allié à des grandes familles françaises de l'époque napoléonienne : d'un côté les Bonaparte, de l'autre les Murat, Charles I^{er}, était un des Hohenzollern catholiques du côté du Rhin, – pendant cette époque, en nous en tenant, pour le moment, à la seule Roumanie, les nouvelles séries de jeunes gens qui viennent à Paris n'ont plus le caractère de leurs prédécesseurs. D'abord, ils sont très nombreux et, au lieu d'être une société choisie, vivant dans un milieu contrôlable et dirigeable, dans un milieu sur lequel puisse s'exercer l'activité de ces personnalités distinguées aussitôt reconnues comme chefs, ayant tous les moyens d'interpréter le présent et de préparer l'avenir de la nation, un milieu se forme où la direction est très difficile, où l'obéissance, cette obéissance de bonne volonté, est très aléatoire, où les courants n'existent presque plus, ou, s'ils existent, ont un caractère beaucoup moins noble qu'à l'époque précédente.

À cette époque-là, il y avait le courant national qui passait par-dessus tous les clans, qui faisait que le fils d'un très grand boïar, portant le titre, plus ou moins légitime, de prince, pouvait fraterniser avec un camarade de la plus humble extraction. Ils vivaient tous dans la même communion d'idéal.

Cette fois, comme il y avait l'État, comme l'État avait des fonctions, comme ces fonctions étaient rémunératrices, comme il existait tout de même une Assemblée constitutionnelle, à la mode d'Occident, – parce que, sous le règne de Cuza, il y a eu une Constitution imposée par l'Europe du Congrès de Paris, la Convention, à la place du Règlement Organique, et à l'avènement de la nouvelle dynastie, une Constitution facilement rédigée, pendant une nuit, dit-on, sur la

Constitution belge, qui était considérée comme l'idéal de toutes les Constitutions, – et que, dans cette assemblée, les discours étaient publics servant, d'après la tradition du XIX^e siècle empruntée à l'Angleterre, et mal traduite de l'anglais, à préparer la carrière de quiconque possédait le don divin de l'éloquence, même si c'était le seul don que la Providence lui eût départi, ceux qui se rendaient à Paris pour y faire leurs études pensaient à une profession leur procurant une fonction et leur préparant une carrière. D'un autre côté, on venait à Paris faire des études de droit pour s'initier aux très grands modèles qu'il y avait à cette époque, comme il y en a encore en France, sous le rapport de l'éloquence, de l'éloquence parlementaire en particulier.

Ce n'était pas la même chose qu'auparavant. Auparavant, on venait avec un grand élan, avec une propension aux sacrifices, aux plus grands sacrifices. On venait avec un enthousiasme romantique. On venait, en même temps, avec une culture générale, avec une préparation pour la vie publique. Des personnages qui n'ont jamais été historiens se sont occupés pendant de longues années d'études d'histoire. Ils n'auraient pas cru pouvoir remplir leurs fonctions d'hommes politiques sans avoir recueilli cette expérience des siècles qui se trouve consignée dans les pages de l'histoire. Il y a eu aussi des amateurs des sciences économiques et financières. C'était l'époque où un Michel Chevalier gagnait les esprits aux recherches approfondies sur l'économie politique pour que d'autres, comme Karl Marx, arrivent à des conclusions contraires au bon sens et surtout à l'enseignement qu'ils avaient recueilli dans les livres français.

Voici ce que les étudiants de 1849 et de 1850 pouvaient recueillir à Paris. Les nouveaux revenaient comme d'excellents spécialistes, comme de brillants orateurs, capables de conquérir les premières situations dans la vie publique. Ils étaient des ambitieux. Dire de quelqu'un qu'il est ambitieux, ce n'est pas lancer une critique à son adresse. Ils venaient donc comme des ambitieux ayant tous les moyens de servir une très grande ambition, et en même temps, si on veut passer du terrain de l'initiation politique au terrain de l'initiation littéraire, dans cet exemple que j'ai choisi, et qui me paraît être le plus éloquent, l'exemple de la Roumanie, si, à l'époque précédente, on s'inspirait de la pensée, de la littérature de l'Occident, surtout de la pensée et de la littérature françaises, pour créer une nouvelle littérature romantique, après 1860 cette littérature existe ; elle demande autre chose qu'une impulsion étrangère ; elle demande sur place la formation d'un esprit réaliste et critique. Au lieu de chercher sans aucun discernement les sources de l'Occident pour s'en abreuver, elle veut que l'on abandonne quelquefois ces sources dont on s'est abreuvé une fois, pour avoir recours à l'inspiration nationale.

Or, dans cette seconde époque, les influences qui sont venues de l'Occident ont donné parfois des formes dont on n'avait pas besoin. Les vraies formes devaient s'élaborer dans la pensée nationale elle-même avec la collaboration des masses profondes des inspirations ancestrales, sur la base de la

tradition normale, qui, tout en s'enrichissant de ce que peuvent donner d'autres civilisations, ne doit pas disparaître, mais doit en profiter pour s'affirmer d'autant plus, et ceci pour assurer au pays un rang dans le mouvement général de la civilisation.

Lorsqu'il y a dans un pays une Constitution, il y a aussi, pour que le pouvoir ne soit pas chaotique, la nécessité d'avoir des facteurs de la vie constitutionnelle. Ces facteurs peuvent être des individus, ils peuvent être des traditions anciennes, réunissant un certain nombre de personnes autour d'une idée au caractère historique. Mais ces facteurs peuvent être des partis dans le sens habituel du mot.

La question de la nécessité des partis se posa dans cette nouvelle Roumanie réunie du prince Cuza et de Charles I^{er}, de même que dans la Serbie de Milan et de son fils Alexandre, assassiné après quelques années de troubles presque permanents et de changements à vue, de même que dans la Grèce du roi Georges et dans la Bulgarie naissante, les Bulgares passant par la première phase, formation de bandes révolutionnaires sur la rive gauche du Danube, pour provoquer de l'autre côté la formation d'un État, la cristallisation d'une société, pour en arriver à l'État défini par le congrès de Berlin en 1877-1878, État dû à la victoire de la Russie et des Roumains sur les Turcs.

Il faut bien dire qu'à l'exception d'un homme politique roumain, Michel Kogălniceanu, ayant une préparation tout à fait extraordinaire et un talent se rapprochant de très près au génie politique, homme initié à tout le passé de son pays, avec des connaissances encyclopédiques, et en même temps un des plus grands orateurs du pays, possédant aussi un esprit critique qui ne se perdait pas facilement dans les rêveries métaphysiques qui hantèrent jusqu'à la fin l'esprit d'un Rosetti ou dans les combinaisons, très souvent victorieuses, mais parfois mesquines, dont s'embarrassait l'action du cadet des Brătianu, Jean, qui a joué le plus grand rôle dans la formation du pays, donc, à l'exception de Michel Kogălniceanu en Roumanie, ceux qui ont dirigé la vie politique des États du Sud-Est de l'Europe ont été de plus en plus des personnalités assez médiocres.

Ces personnalités ne pouvaient pas créer spontanément un ordre de choses qui eût représenté avant tout leurs propres conceptions originales. En fait de traditions historiques, pouvant ordonner la vie d'un État constitutionnel, ces traditions étaient très anciennes en Roumanie, mais le conservatisme représenté par les anciennes familles avait été rendu presque ridicule par l'action continuelle, je dirai même acharnée de la nouvelle génération. L'ancien étudiant de Paris, nourri de théories romantiques, arborant un drapeau libéral, demandant l'unité nationale, considérait de très haut le vieux boïar dont l'aspect physique usé, le langage un peu vieilli, les conceptions très restreintes, d'un caractère plutôt religieux que politique, lui paraissaient prêter à rire.

D'un autre côté, il faut tenir aussi compte de ce fait que l'ancienne aristocratie était non seulement propriétaire de terres, mais qu'elle résidait sur

ces terres, qu'elle vivait au milieu des paysans. Le boïar assistait au baptême, au mariage, à l'enterrement de ses frères paysans, son tombeau se trouvait dans le cimetière du village ou dans l'intérieur même de l'édifice sacré. Il continuait la tradition qui, jusqu'à ce moment, n'avait jamais été interrompue. S'il jouait un rôle à Bucarest ou à Jassy, c'était quelque chose de passager. La chose principale pour lui c'était son lien avec la terre dont il avait hérité et qui avait été, jadis, une récompense pour les grands services militaires ou politiques rendus par ses ancêtres. Or, le boïar qui cherchait le chemin de Paris, qui, aussitôt après avoir réalisé le profit du travail de ses paysans, s'empressait ensuite de quitter cette terre ancestrale à laquelle il n'était plus lié par le cœur, par une volonté instinctive, ce boïar ne jouissait plus dans le pays de la même considération.

Quant au conservatisme de la Grèce, ce ne pouvait être que le conservatisme des Phanariotes représentant l'ancien élément intellectuel. C'étaient eux qui avaient joui, depuis au moins deux siècles, des lumières de l'Occident, eux qui étaient initiés à la diplomatie, qui avaient une certaine capacité administrative, qui étaient capables de remplir les premiers rôles. Mais les Phanariotes, étant des gens de Constantinople, dirigeant vers la possession de la cité de Constantin les aspirations de leur nation, étaient considérés presque avec inimitié par les grandes masses de la nation. Ces grandes masses de la nation étaient rurales. Il faut tenir compte aussi de ce fait que, si les Phanariotes ont été parfois les martyrs du mouvement de 1821, s'ils ont représenté le facteur principal dans la littérature aussi bien que dans la politique pendant les premières années difficiles, ils avaient conduit des armées révolutionnaires qui avaient été vaincues sur le territoire roumain par les Turcs. Ceux qui avaient gagné la bataille n'avaient pas été les Phanariotes qui, par ambition, par affinité, avaient commencé le mouvement révolutionnaire en terre étrangère ; c'étaient les « populaires » chez eux. Entre le Phanariote en habit noir et entre l'ancien clephte vêtu du vêtement national, celui-ci avait la conviction que c'était lui qui avait créé la Grèce. Et, si cette Grèce, pendant de longues années, sous le président Capodistria, sous le roi Othon, plus tard sous le roi Georges, a été en butte à toute espèce de rivalités malfaisantes, empêchant la conciliation du pays et introduisant la volonté de l'étranger dans la vie intérieure, les Bavares d'abord, les précepteurs et les tuteurs du roi Georges I^{er}, en grande partie, ensuite, c'était la faute à l'ambition phanariote.

En Serbie, il n'y avait pas d'ancien clan dirigeant et en Bulgarie non plus. Il n'y avait pas de grandes personnalités, capables de régler d'après leur intellectualité supérieure, d'après leur originalité bien dessinée, la vie politique ordonnée que demandaient les Constitutions.

Il n'y avait donc que dans deux pays du Sud-Est européen une tradition historique représentée par un parti conservateur, et cette tradition, très ancienne du côté des Roumains, ayant tout de même deux siècles dans le monde grec, était représentée par des personnages qui étaient antipathiques chez les Grecs,

qui étaient devenus presque ridicules, ou en tout cas inutiles chez les Roumains. Il fallait alors créer des partis d'après la mode de l'Occident et surtout d'après les exemples français, pris sous l'opposition au Second Empire ou sous le régime républicain.

Il fallait avoir des partis libéraux. Mais voici quelle a été la grande difficulté et le grand désavantage pour le libéralisme transplanté dans ce Sud-Est européen.

Il faut de même rappeler que le libéralisme occidental, et surtout la forme française du libéralisme occidental, lorsque le Sud-Est européen a voulu l'employer pour donner un contenu aux formes constitutionnelles, n'en était pas à sa première jeunesse.

Ce libéralisme, nourri du rationalisme du XVIII^e siècle à ses débuts, qui n'avait pas été empêché par les influences du romantisme plutôt conservateur, moyenâgeux, mais qui, au contraire avait pris à ce romantisme même certains éléments d'idéal, dont il avait tiré comme une seconde jeunesse, ce libéralisme, après la crise de la vie politique française que représente la faillite de la révolution de 1848 et l'établissement du régime de stricte autorité militariste et bureaucratique du Second Empire, s'est relevé, après 1870, d'une façon dont je ne dirai pas si elle a été satisfaisante ou non pour la France elle-même, mais qui ne pouvait pas fournir, élément de direction pour les autres, ce qu'un libéralisme emprunté en 1830 ou en 1840 aurait pu donner à la vie intérieure de ces États.

Comme, d'autre part, ce libéralisme ne correspondait guère au développement des idées politiques en Occident, étant un peu creux et vide, comme il devait s'appliquer à des sociétés qui avaient des forces actives et que ces forces actives n'avaient rien de commun avec ce libéralisme d'importation devant régir la vie de tous ces États, on est tombé dans des organisations qui n'avaient plus du libéralisme, du « démocratisme », si on veut, du « progressisme » – ce terme a été employé en Serbie –, que le nom.

Il faut dire que parmi tous ces États du Sud-Est de l'Europe, les Grecs, se rattachant à d'anciennes traditions de province, de clans, à la vieille coutume de suivre le chef, ont évité beaucoup plus que les autres le langage solennel et la manière « digne » empruntées au monde occidental. On était chez eux beaucoup plus sincère, plus franc, ne promettant pas des choses qu'on ne pouvait pas donner. Et, lorsqu'après la disparition de la grande génération combattante en 1821, avec Kolettis, avec l'amiral Kanaris, il a fallu recourir aux jeunes, qui ont été Déliannis, le second Trikoupis, Zaïmis, Rhallis, Théotokis, Mavromichalis, on a nommé tout bonnement chaque parti d'après son chef. On peut dire que ces chefs, qui ne portaient ni les longues moustaches des héros de 1821 ni leur costume bariolé ni tout un arsenal à la ceinture, ressemblaient cependant d'une façon étonnante aux anciens capitaines. C'était encore cela, le capitaine avec sa troupe. Et, lorsque le « capitaine » Déliannis, Moréote, ayant des liens beaucoup plus nombreux et plus étroits avec le passé, avec la tradition, avec la vie

patriarcale de la vieille Grèce, capable de ces grandes phrases qui enivraient tout un auditoire électoral ou parlementaire, arrivait au pouvoir, c'était l'armée de Déliannis qui devenait maîtresse du pays. Mais, si Trikoupis était appelé au pouvoir par le roi Georges, qui était tout aussi habile à préparer et à ménager les transitions que Charles I^{er} en Roumanie, à la place de l'armée vaincue du « capitaine » Déliannis il y avait l'armée triomphante du « capitaine » Trikoupis. Et comme Capodistria a été assassiné par les chefs de l'« armée » rivale, Déliannis a été assassiné lui-même par un mécontent appartenant au rival. L'essai d'un gouvernement de coalition « œcuménique » en 1877, pour mettre fin aux difficultés de la situation extérieure, réunit pour un moment unique Kanaris et Boulgaris avec Trikoupis et Zaïmis. Une tentative qu'on ne pouvait pas renouveler. Au bout de ces successions de partisans il n'y aura que deux possibilités : la dictature militaire, qui parut deux fois au bout d'une défaite des armées, en 1909 et en 1923, ou bien la proclamation d'un « sauveur » étranger aux partis comme M. Vénizélos, quitte à le voir organiser bientôt lui-même son clan.

Pour la Serbie, qui passa par deux Constitutions, guère observées : la Constitution de 1889, donnée par le roi Milan, et celle de 1901, octroyée par son fils Alexandre, elle a eu, à côté des facteurs dynastiques changeants, Obrenović et Karadjordjević, des facteurs de parti, portant, par-dessus le fond local, traditionnel, populaire, des noms conventionnels empruntés à l'Occident, et là même ils ne représentaient pas grand-chose. On a eu donc les libéraux de Iovan Ristić, personnalité dominante pendant longtemps, que l'on pouvait mettre à côté de Jean Brătianu, le créateur, il faut bien le dire pour être juste, des institutions sur lesquelles repose, en ce moment encore, la vie politique de la Roumanie. Chef de la régence pendant la minorité de Milan, il eut pendant quelque temps encore la conduite des affaires, ménageant les courants populaires, mais incapable d'organiser en vue de leurs tendances les forces de la nation et de maintenir un prince intelligent, mais dissipé, bientôt jusqu'au cynisme, dans les limites de sa mission.

Les radicaux, pendant longtemps persécutés, même d'une façon violente, emprisonnés, menacés de mort (en 1899) de M. Pašić n'arrivèrent à jouer un rôle qu'après 1880. Avant cette date, les libéraux, en tant que Milan ne les remplaçait pas par des formations d'opportunité passagère, eurent devant eux les progressistes de Garašanin et finirent par disparaître.

Aujourd'hui, l'ordre de choses qui a été créé en Serbie par la réunion de la Croatie et de la Slavonie est quelque chose de tout à fait différent, et il est bien difficile de distinguer des lignes n'ayant pas le caractère régional dans le chaos actuel de la vie politique serbe, dominée, autant qu'elle peut l'être, par la vieille expérience routinière du chef des radicaux serbes.

Pour revenir à la Grèce, après la disparition du dualisme Déliannis-Trikoupis, il y a eu un éparpillement des forces politiques. Il s'en détacha comme une poussière de partis, les éléments détachés se cherchant toujours un chef, qu'ils pouvaient bien changer d'un jour à l'autre. Lors des élections qui ont précédé l'avènement de M. Vénizélos, étranger à la vieille politique grecque, venant de la Crète, révolutionnaire, romantique, on était tout disposé à accepter quelqu'un qui venait d'aussi loin continuer cette habitude de l'enseigne vaine au-dessus d'une formation dont les origines et les tendances ne correspondent guère à cet élément d'emprunt. M. Vénizélos lui-même, qui avait commencé par se déclarer au-dessus des partis, a fini cependant, nous l'avons déjà dit, par créer un parti comme les autres, parti qui a pris le nom du plus ancien groupement occidental dirigé vers la liberté constitutionnelle, le parti « libéral ».

La nouvelle Bulgarie commence par des « libéraux », plus ou moins nihilistes, de l'espèce de Ljuben Karavelov, par des conservateurs russophiles comme Tsankov, des « Occidentaux » comme Stoilov, qui ensuite se chercheront un appui dans l'Autriche. Cette Puissance aux aspirations balkaniques a donné au pays après Alexandre de Battenberg, neveu de la Tsarine, femme d'Alexandre II le « libérateur », un souverain tiré de l'entourage impérial, Ferdinand de Cobourg-Koháry, de la branche magyare. La dictature s'imposa. Tombée des mains du prince-gouverneur russe, Dondoukov-Korsakov, elle fut reprise pour sept ans par Alexandre I^{er} en vertu d'un vote du Grand-Sobranié de 1881. Plus tard, ce prince ayant été renversé par les militaires au service des rancunes russes, une troisième dictature, dans des formes constitutionnelles hypocrites, fut exercée par la brutalité du sanguinaire Stamboulov, destiné à périr assassiné, après que son système avait été imité par le prince, puis le roi Ferdinand. Par-dessus la valeur électorale des Danev, des Malinov, des Guechov, des Radoslavov et d'autres chefs desdits partis, dont les socialistes de plusieurs façons et plus tard les communistes, il y eut la volonté de celui qui s'était fait proclamer Tsar indépendant et qui croyait, maître des Balkans, pouvoir faire une entrée en empereur à Constantinople. Naturellement ce seul système possible passa au « chef des paysans », Stambolijski, l'ancien instituteur qui fit la guerre aux bourgeois pour terminer ses jours, après une chute foudroyante, fusillé par les militaires sur la grande route, laissant l'héritage de la dictature à des vainqueurs moins incapables de l'exercer.

En Roumanie, Jean Brătianu avait groupé sous sa direction, à un certain moment, toutes les forces politiques du pays. Il y a eu une opposition, mais il la dirigeait un peu. Cela a duré jusqu'en 1888. À cette date, comme il fallait donner un successeur au dictateur légal, vieilli, le roi Charles a dû fabriquer un parti conservateur. Dans ce but il réunit les fragments de l'ancienne classe des boïars et, en même temps, les éléments d'un courant d'orientation allemande dans le sens d'un conservatisme tout particulier, tenant plutôt aux traditions des junkers

prussiens, qui reconnaissaient comme chefs les initiateurs du grand mouvement littéraire réaliste de Jassy, ceux qu'on appelle les « junimistes » (de la société littéraire « Junimea », « la Jeunesse »).

Les junimistes ont gouverné quand ils étaient devenus trop vieux. Ce qu'il y avait de spontané, d'actif dans ce « junimisme » était déjà figé dans des formes définitives, anguleuses et rudes.

Puis il y a eu de nouveau cette oscillation entre les libéraux de nom et les conservateurs de création artificielle, en élaguant, en négligeant et même en persécutant tous ceux qui pouvaient donner une nouvelle base politique au pays.

Ceci suffit pour montrer que cette influence occidentale, dans sa forme la plus compréhensive et la plus sympathique, qui a été la forme française, a rendu d'énormes services pour la création d'une vie culturelle et d'un ordre politique dans ces régions. Le défaut, qui tient à la vie politique de ces régions, est qu'on n'a pas vu ce qui devait être pris dans le fonds local, dans les traditions nationales, dans les réalités existantes, pour introduire les éléments étrangers de rectification et de progrès seulement dans la mesure qu'il faut pour donner des contours plus précis et des formes plus nettes à un développement partant de la vie historique des différentes nations. C'est ce qui a amené l'état de choses dans lequel se trouvaient la plupart des pays du Sud-Est de l'Europe avant la guerre.

Si on veut s'expliquer les difficultés actuelles dans tous ces pays, il ne faut pas s'en tenir à de simples bruits circulant à travers une presse mal informée, il ne faut pas croire aux légendes qui partent souvent de l'intérieur pour créer à l'étranger une certaine attitude ; il faut partir de tout ce développement historique.

Une définition intérieure doit préciser ce qui manque à la vie de ces sociétés. Elles devront demander à elles-mêmes la solution des problèmes qu'elles doivent bien résoudre pour vivre. Les solutions, basées sur cette inspiration même, doivent venir de leur propre conscience, s'appuyer sur leur propre pensée.

CHAPITRE XI

Idées sociales de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe

Pour bien saisir les lignes principales de l'influence des idées sociales de l'Occident sur le Sud-Est de l'Europe, il faut commencer d'un peu plus loin, c'est-à-dire de la formation même et des conditions essentielles du milieu sur lequel se sont exercées ces influences pour la solution des grandes questions sociales de cette région. Et pour cela il ne faut pas tenir compte des divisions entre pays et entre races, car il y a, sans doute, des éléments communs, qui sont aussi les plus importants.

Au moment où les Turcs sont venus en Europe, ils ont trouvé sous ce rapport un ordre de choses qui ne variait pas beaucoup d'une province à une autre. Il faut toujours se rappeler que les Turcs n'ont pas innové. C'est une très mauvaise conception que celle qui consiste à croire que les envahisseurs sont venus avec tout un système militaire, politique, social que l'on a appliqué aux nationalités conquises. Ils n'ont fait que continuer, avec de vagues réminiscences politiques de l'Extrême-Orient, avec des souvenirs de leur vie dans le désert, avec des éléments de patriarcalisme, ce qu'ils avaient trouvé déjà dans l'Empire byzantin, qui lui-même ne faisait que grouper dans une forme d'ensemble la vie très différente, mais contenant cependant certains caractères généraux, des différents éléments qui formaient la partie européenne de ses possessions.

Il y avait une classe dominante plus ou moins influencée dans certaines régions par l'esprit chevaleresque venu de l'Occident, par la présence des éléments français, des éléments francs en général, que la quatrième Croisade avait laissés, en Morée et ailleurs. Il y avait une classe de bourgeois plus ou moins à la façon de l'Occident, n'exerçant aucune influence sur la vie de l'Empire et sur son développement. Et il y avait, en dehors d'une hiérarchie très compliquée, très respectée, de fonctionnaires, une masse rurale. Cette masse rurale jouissait dans la plupart des provinces du Sud-Est européen d'une situation qui était de beaucoup supérieure à la situation dont jouissaient les classes rurales du centre et de l'Occident de l'Europe.

On ne peut pas dire que le paysan de la péninsule des Balkans, vers cette moitié du XIV^e siècle, fût un paysan absolument libre. Mais cependant, comme on peut le constater par les documents qui se rapportent à l'île de Crète ou à la province ecclésiastique de Patras, ou, enfin, aux possessions de Venise dans la péninsule des Balkans du côté de Coron-Modon et de Négrepont, on peut

affirmer que la vie de ce paysan balkanique était une vie assez supportable, surtout dans les pays où la classe dominante n'était pas nombreuse et n'exerçait pas, par suite de son nombre, une influence défavorable sur les conditions matérielles de la vie des classes inférieures. Les Turcs, n'ayant introduit aucun nouveau système, s'étant bornés à des mesures fiscales et à une surveillance générale qui leur servait plutôt à avoir les moyens militaires que pouvaient mettre à leur disposition les nations soumises, ont conservé fidèlement cet état social de la fin du Moyen-Âge. Il n'y a même pas eu de paysans serfs dans des pays comme les Principautés roumaines, où cependant la classe des boïars était très nombreuse, où elle était très vivante, très agissante et où son influence a été parfois défavorable au développement de la classe rurale. Le servage, tel qu'il existait dans l'Occident et le centre de l'Europe, ne se rencontre, du reste, pas même en Hongrie et en Pologne : les rapports entre le paysan et ce qu'on pourrait appeler le féodal (un féodal de toutes façons très vague) y sont de beaucoup moins durs que ceux qui ont existé dans les régions, aujourd'hui beaucoup plus cultivées, de ce centre et de cet Occident européens.

Il est bien certain, malgré certaines théories parues dans les dernières années, théories qui s'imposent par leur caractère de nouveauté, mais auxquelles s'oppose le témoignage formel des documents et la logique du développement historique, que la vie sociale des régions du Danube a commencé par une liberté absolue du paysan et par la possession de la terre en commun entre paysans.

Au XIV^e siècle, au commencement du XV^e, le paysan avait un droit à la terre, déterminé par le nombre des membres de sa famille et par celui des bras qu'il pouvait employer. Chacun disposait d'une certaine part, *parte*, qui n'était pas délimitée, de la terre ancestrale appartenant au village, qui lui-même avait un caractère généalogique, portant le nom de l'ancêtre. C'était, par rapport à la vie des paysans de France, d'Allemagne, d'Italie, d'Espagne, un état sans doute infiniment préférable.

Il n'y a eu de changement que vers la fin du XVI^e siècle. À cette époque, le prince a dû payer au Sultan, à son « empereur », un tribut en argent. Cet argent, il devait le trouver quelque part. Il l'avait en partie dans son trésor ; il pouvait le prendre aux boïars qui faisaient des affaires de commerce de tous côtés, vers le Nord, vers l'Est et vers le Sud, mais la masse paysanne devait aussi fournir sa part. Et, devant fournir sa part, ce paysan était réduit à chercher la monnaie d'argent, car cette monnaie il ne l'avait pas. Il était riche par son droit à la terre ; il était riche par sa valeur individuelle, par sa bravoure qui lui créait une situation très importante dans l'État. Mais, aussitôt qu'il s'agissait de lui faire tirer quelque chose de la poche, il n'y trouvait rien. L'« économie en argent » n'existait pas à cette époque. Jusqu'au XVII^e siècle, le troc a remplacé l'usage de la monnaie. Cependant, comme le prince était exigeant, car sa situation dépendait du paiement régulier du tribut, il fallait presser le paysan. Alors, ce paysan a dû demander que sa partie non délimitée de la terre ancestrale soit fixée

sur le terrain. Et puis, comme le terrain ne valait rien sans le travailleur, sans l'ancien propriétaire, le paysan y a été lié, « englobé ». Un traité conclu par les princes danubiens avec leur voisin et appui, le prince de Transylvanie, à l'occasion de la guerre commune contre les Turcs en 1595, est venu confirmer cette situation. Le paysan a dû se résigner ainsi à une situation qui faisait disparaître sa liberté primitive, sans autre législation qu'un article inscrit dans un traité conclu par un prince dont la signature n'engageait pas ses successeurs.

De cette façon, il y a eu dès lors dans les Principautés une question paysanne. Elle n'a pas existé dans les autres régions de la péninsule des Balkans. Le Turc ne s'y est mêlé que pour s'établir sur les terres dont le propriétaire chrétien avait été tué, sur celles dont le maître avait trahi, passant du côté de l'ennemi, de sorte que sa propriété était revenue au Sultan-empereur. Celui-ci avait aussi des terres ayant appartenu à l'État chrétien détruit par la conquête, celles, très nombreuses, un peu partout, qui n'avaient appartenu à personne, car la terre de personne c'était la terre du maître suprême, de l'« empereur ». Sur la place devenue vide par la mort, par la trahison ou héritée de l'État chrétien on a établi des guerriers dont le paiement était le revenu même de cette terre. Ce n'était pas une innovation, puisque les Byzantins en avaient usé de même dans la plupart de leurs provinces. Il y a eu donc des spahis et des timariotes, les possesseurs de timars représentant la partie la plus importante des spahis sous le rapport militaire, la plus splendide sous le rapport des vêtements portés à la guerre.

Entre le boïar chrétien qui était resté dans les pays autonomes du Danube et le spahi qui avait remplacé le maître chrétien dans les différentes provinces turques de la péninsule des Balkans, il y avait des similitudes et il y avait aussi des différences. Il y avait d'abord, dans le premier cas, l'avantage d'appartenir à un chrétien, mais il y avait le désavantage de ne pas pouvoir s'opposer avec les sentiments préservateurs de la haine religieuse à ce maître. Lorsque le paysan roumain avait devant lui un boïar roumain, appartenant à la même religion, parfois du même milieu rural, car il avait obtenu sa terre en récompense de ses mérites pendant la guerre, lorsqu'il le voyait aux cérémonies de l'Église à côté de lui, lorsque à la guerre ils allaient sous le même drapeau orné de la croix, il y avait des sentiments communs, ces sentiments qui rassèrent l'âme, qui adoucissent les oppositions sociales et empêchent certaines révolutions, beaucoup plus faciles lorsque le propriétaire est en même temps l'homme d'une autre nation, d'une autre religion, n'ayant avec le paysan d'autres rapports que ceux qui dérivent de la haine entre le vainqueur et entre le vaincu.

Au XIX^e siècle, il ne peut pas être question d'une libération des pays roumains.

L'autonomie roumaine ressemblait sous beaucoup de rapports à l'indépendance, puisque les princes pouvaient condamner à mort, pouvaient imposer n'importe quelles contributions, puisqu'ils étaient des chefs d'armée

ayant le droit de combattre et que, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, il y a eu des guerres conduites par ces princes. Dans ces conditions, étant donné aussi le fait que ceux-ci, encore à l'époque des Phanariotes, devaient se prévaloir de la tradition historique roumaine, montrer qu'ils appartiennent par des liens de famille, même très ténus, aux anciennes dynasties, on voit bien que l'état politique des pays roumains du Danube était tout à fait différent de celui de la péninsule des Balkans proprement dite, où des nations soumises vivaient dans des provinces turques, conservant leurs coutumes, ce qui ne gênait pas l'Empire ottoman, mais abdiquant à tout mouvement d'initiative, à tout essai de spontanéité. On a eu en 1804 un commencement de Serbie révolutionnaire ; l'Europe a reconnu en 1830 une Grèce ; en 1878, à la suite de la guerre russo-turque, fut créée, par intérêt russe et par réglementation européenne, au Congrès de Berlin, une principauté de Bulgarie. Mais ces trois États se sont formés en se détachant de l'Empire ottoman, dont leurs territoires faisaient partie, tandis que les Principautés roumaines n'ont fait que rétablir, passant par-dessus les abus, la situation qui leur était indiquée par leur propre développement historique.

Mais dans les autres États du Sud-Est européen il y a eu, à côté du désavantage de commencer une nouvelle vie d'État, d'établir une nouvelle forme politique, un grand avantage, que les Principautés n'ont pas eu, sous le rapport social. Et voici quel était cet avantage.

Lorsque les Serbes ont commencé d'abord par une protestation contre les abus des fonctionnaires du Sultan, en acclamant l'« empereur » de Constantinople, et surtout lorsque Miloš Obrénović en est arrivé à prétendre à autre chose qu'à la situation d'un Pacha chrétien, traitant les sujets du Sultan d'une manière plus douce que le fonctionnaire turc qu'il tendait à remplacer, la question sociale, la seule question sociale possible dans la péninsule des Balkans, celle des paysans, a été aussitôt soumise à une solution rapide et radicale, et ceci parce que les Turcs ont dû quitter le pays.

Jamais le spahi ne s'était présenté comme propriétaire de la terre de façon à écarter l'ancien maître, qui était le paysan. Il prélevait sur ce paysan certains droits ; il demandait certains services ; il pratiquait à l'encontre des intérêts de ses sujets certaines coutumes abusives. Lorsqu'il disparut, aucune réglementation n'était plus nécessaire. Il n'y a pas eu une législation, il y eut le retour à la tradition historique. L'étranger, l'envahisseur, l'infidèle abandonnant une terre, elle restait à l'ancien propriétaire, au chrétien, au maître légitime.

La même chose se passa en Morée. Lorsque les Turcs ont été tués ou ont dû s'enfuir, lorsque l'élément musulman, je ne dirai pas trop nombreux, mais assez nombreux, qui existait là-bas, a été écarté par les progrès de l'insurrection, car il était impossible pour un Turc de rester au milieu d'une population employant tous ses efforts à sa délivrance et s'opposant avec une énergie féroce aux essais de restitution des Turcs et de leurs vassaux et alliés les Égyptiens, on comprend bien que toute propriété turque cessa.

Et, à mesure que les Turcs, pendant la première époque, abandonnaient d'autres territoires englobés dans le royaume de l'Hellade, ces territoires se trouvaient, sous ce rapport social, dans la même situation. Il n'y a eu en Grèce qu'un grand problème social, paysan bien entendu, provoqué par l'extension de la domination hellénique sur la Thessalie. Parce qu'il faut tenir compte aussi de ce fait qu'en Morée, dans la région continentale, dans les îles, dans ce qui forme la base de l'ancienne république capodistrienne, du royaume d'Othon et de Georges, dans tout ce complexe géographique, il n'y a pas de terres étendues où on eût pratiqué l'agriculture. Il y a bien eu, pendant l'antiquité, une agriculture dont parle la littérature poétique de l'ancienne Hellade, mais cette agriculture, par suite de l'épuisement du sol, avait presque complètement disparu. Les plaines pouvant produire sont seulement les plaines de la Thessalie. Et, en Thessalie, il y a eu une question paysanne, qui a été résolue par une législation assez récente.

Il faut considérer tout spécialement une région de la péninsule des Balkans où la question paysanne s'est perpétuée jusqu'à notre époque, la Bosnie et l'Herzégovine. Dans ces pays on a un phénomène qui ne s'est pas produit dans les autres provinces conquises et maintenues sous la domination des Turcs, c'est-à-dire que l'aristocratie, au lieu de se laisser plutôt détruire que d'accepter le nouveau régime, cette aristocratie, très nombreuse, très guerrière, influencée par le désir de conserver ses privilèges, de rester sur la terre, de détenir son héritage, s'est empressée d'accepter l'islamisme. C'était une condition absolue pour ne pas être exproprié ; les membres de cette aristocratie ont préféré être Turcs de nom, fréquenter plus ou moins la mosquée, se laisser confondre avec la classe dominante turque, que de passer dans les rangs des simples paysans ou de subir les risques d'une dernière bataille. Ils sont restés propriétaires du sol ; et, lorsque l'Autriche, après la guerre russo-turque de 1877-1878, est devenue usufruitière de cette province, elle a eu toute une grosse question à résoudre. Une des raisons de l'impopularité qui, malgré des réformes parfois bienfaisantes, malgré une administration correcte, malgré une garantie de la paix sociale qui était tout de même appréciable, a atteint, surtout dans certaines couches de la nation, la domination austro-hongroise, a été la façon dont le gouvernement impérial et royal entendait solutionner, ou plutôt ne pas solutionner, la question agraire. L'Autriche-Hongrie a toujours été un État de domination aristocratique. Elle a été aussi un État de traditions et de préjugés historiques. Tout ce qui appartenait au passé avait pour le Gouvernement de Vienne une importance beaucoup plus grande que pour un autre régime. Et, lorsque, par respect pour le passé, par égard pour ces begs, qui appartenait au passé avait pour le Gouvernement de Vienne terriens, des aristocrates, enfin des soutiens pour le régime autrichien en Bosnie et en Herzégovine, on a retardé la solution du problème paysan, cherchant seulement, par une législation très prudente, à adoucir les conflits, on n'est pas arrivé à se gagner les sympathies de ceux qui

n'étaient pas complètement délivrés de leur tyrannie. En tout cas, en agissant ainsi, l'Autriche-Hongrie se rendait compte que ces begs étaient la seule partie de la population sur laquelle elle pouvait appuyer sa domination, sachant bien que les classes populaires rêvaient d'autre chose.

Il y avait donc dans toutes ces régions une question paysanne très localisée, tandis que dans les principautés roumaines réunies, d'abord sous la forme de la principauté, ensuite sous la forme du royaume de Roumanie, la question paysanne était la question essentielle, la grande question.

Il y avait bien une classe dominante qui depuis longtemps s'inspirait des idées, des sentiments de l'Occident, qui menait une vie correspondant à celle des régions civilisées de l'Europe centrale et occidentale ; il y avait une forme politique de cette classe dominante qui évoluait lentement, grâce aussi au sens d'ordre des masses populaires, mais, aussi longtemps que la classe paysanne n'avait pas son assiette définitive, aussi longtemps qu'elle n'était pas rétablie dans les droits qu'elle croyait tenir de tradition, qu'elle n'avait jamais abandonnés dans sa conscience et dont aucune loi, croyait-elle, ne l'avait jamais dépouillée, l'avenir de cet État roumain était tout de même incertain. Il y avait donc chez les Roumains une question sociale tout à fait primordiale, tellement décisive, que la résoudre et vivre et se développer, ou bien l'ignorer et déchoir et dépérir, étaient les deux choses entre lesquelles on devait choisir.

Dans l'ouvrage de ce boïar valaque, de 1824-1826, Constantin Golescu, on trouve à côté de l'appréciation très large, parfois enthousiaste, des changements d'ordre matériel qu'il avait rencontrés dans les différents États du centre et de l'Occident de l'Europe, une série de lamentations très sincères, parfois touchantes dans leur ancien style simple, sur la situation du paysan dans sa propre patrie. Grand propriétaire terrien, descendant d'une très grande famille, il se rend compte de deux choses, mais pas aussi d'une troisième, qui l'aurait mis sur la bonne voie, qui aurait fait de lui un facteur de la civilisation de son pays, aussi un facteur de la réforme politique immédiate de ce même pays.

Il se rend compte d'abord qu'il faut changer la condition du paysan. Il prend un peu partout, dans ses souvenirs, dans son imagination très riche, dans certaines pages de la littérature occidentale qu'il avait lues et retenues, – des vagues souvenirs du portrait du paysan sous l'ancien régime en Occident, qu'a tracé La Bruyère –, pour présenter l'état des masses rurales en Valachie, avec la promesse formelle que sa classe, sous une impulsion comme la sienne, s'en occupera, qu'elle essaiera de faire une œuvre de justice en préparant mieux son avenir. Il se rend compte de tout ce que la classe des boïars doit à ce paysan, de la reconnaissance infinie due à la masse rurale, des méfaits commis à son égard et de l'expiation que demande aussi bien la justice abstraite que l'intérêt momentané, essentiel, du pays. Ce qu'il lui manquait, ç'aurait été de croire qu'il ne suffit pas de réformes administratives, même de changements politiques pour arriver à donner au paysan une autre situation. Il n'y avait pas la nécessité que le

paysan soit bien traité par l'État ou par le propriétaire sur la terre étrangère, mais celle de lui rendre autant que possible sa terre, de réunir cette possession de la terre dans un grand système d'exploitation, surveillé, dirigé, contrôlé par l'État, pour faire de façon que la production générale du pays ne se ressente pas du morcellement et qu'au contraire, l'élément sentimental introduit par le paysan dans l'exploitation de la terre, lorsqu'il s'en voit le vrai maître, puisse profiter au développement de l'économie générale.

Ce que Constantin Golescu n'avait pas vu, ce qui n'est pas vu encore aujourd'hui, après l'expropriation, après le vote d'une Constitution nouvelle qui accepte tous les changements apportés à la propriété de la terre, a été signalé en 1849 par un représentant autrement intéressant du développement de la pensée dans les pays roumains, par quelqu'un qui avait commencé comme élève de l'École d'agriculture de Grignon, où il avait été envoyé par le gouvernement moldave. Il n'en était pas revenu avec la connaissance seule des méthodes techniques qu'il a cherché à populariser dans le pays et il n'a pas fait ce qu'ont fait plus tard d'autres spécialistes en fait d'agriculture théorique, c'est-à-dire présenter la théorie, la prôner, vouloir l'exercer intégralement avec toute la morgue que donne l'enseignement théorique. Il a voulu d'abord l'enseigner au peuple, et il a fait un admirable petit livre dont le modèle est pris dans la littérature française technique de cette époque, le « Calendrier de l'agriculteur ». Puis, afin d'être mieux informé dans ce nouvel essai d'adaptation au pays de l'enseignement qu'il avait reçu en France, il a commencé à traverser le pays pour faire des études pratiques. Peut-être dans aucune autre littérature il n'y a des livres de statistique intelligente, de statistique interprétée sur la réalité, d'observation féconde servant à soutenir les conclusions de la théorie, comme les trois gros volumes que Jean Ionescu a consacrés à l'agriculture de trois districts roumains, choisis, avec discernement, dans la Moldavie supérieure, puis dans le territoire roumain central, enfin un troisième à l'extrême Ouest valaque.

En même temps, il tendait à faire passer dans la politique contemporaine ces solutions. Comme la révolution de 1848 demandait le concours de plusieurs facteurs, Ionescu ajouta sa collaboration à celle de l'écrivain, de l'ancien initiateur de l'enseignement roumain qui était Eliad, à celle de jeunes boïars à peine revenus de l'étranger, imprégnés des idées de Paris : de Fourier, de Saint-Simon, du père Enfantin. Un Bălăceanu avait même formé près de Ploiești un phalanstère, plutôt pour les Tsiganes de l'endroit. À côté des penseurs qui mettaient en discussion le problème agraire, comme le plus essentiel, avec une note de réalité pratique, de réalité contrôlée, Ionescu exigea des chefs du mouvement de 1848, qui avaient proclamé la République, levé le drapeau tricolore et formé la garde nationale, improvisant des secrétaires d'État, que l'on pensât au paysan, car sans lui il n'y aurait pas de révolution réelle. On a convoqué donc une assemblée de paysans et de propriétaires. Pour faire valoir un peu les qualités de cette nation roumaine qui a été souvent louée dans ses

défauts et négligée dans ses qualités, il serait utile de mettre à côté de cette assemblée de paysans et de propriétaires à Bucarest, en 1848, l'assemblée pareille, quant aux principes et au but, mais pas semblable quant aux résultats, de la Russie contemporaine. Parmi les propriétaires il n'y en a pas eu un qui eût refusé la terre aux paysans, mais parmi les paysans il n'y en a pas eu un seul qui eût demandé la terre sans devoir la payer. Et on a une très belle réponse de tel paysan de la plaine valaque auquel on posait cette question : « Eh ! bien, pour payer la terre, il faut de l'or. Où se trouve cet or ? » – « Cet or », dit-il, « il se trouve où il a toujours été, dans ces mains ! », et il présentait ses bras à l'assemblée.

Malheureusement, les théoriciens ont vaincu. Les conservateurs de l'espèce d'Eliad ne voulaient pas gêner certains intérêts et, de l'autre côté, les jeunes gens qui ne voyaient la solution que dans le drapeau tricolore et dans la formule fatidique de la République salvatrice par elle-même abandonnèrent le pauvre Ionescu à sa tâche. Il a fallu fermer les portes de l'assemblée et ajourner pour un avenir lointain la solution de la question paysanne.

Mais, si la révolution a échoué, si ses représentants ont dû chercher un asile en Occident, ils n'ont pas perdu le souci de la question paysanne, et cette préoccupation a été continuellement nourrie par certains exemples et par certains conseils qui leur venaient surtout de France.

Ils y trouvaient en fait de politique proprement dite la survivance du libéralisme, mais, en fait de pensée vivante, il y avait en première ligne celle d'Auguste Comte, avec l'application de l'esprit d'observation, d'analyse sur les principales questions sociales ; de l'autre côté, pour les jeunes gens qui ne voyaient que la solution d'ordre matériel dans les sociétés modernes, il y avait l'œuvre, si populaire à cette époque, et non seulement en France, de Michel Chevalier. Et, lorsque ces jeunes Roumains pensaient à s'occuper sérieusement de la réforme sociale, il y avait toujours des maîtres de la pensée française qui les y encourageaient. Tel de ces ouvrages publiés à Paris à cette époque, celui de Boerescu, un futur chef de parti, fut préfacé par Royer-Collard, et Royer-Collard s'empressa de dire que le premier devoir de la nouvelle génération roumaine est de résoudre la question rurale.

Il y a trois ouvrages principaux à cette époque publiés à Paris par les exilés et les étudiants roumains, intéressants, mais par la nouveauté du sujet, par la hardiesse radicale des solutions qui y sont indiquées ; celui de Nicolas Bălcescu, l'historien de Michel le Brave, puis celui de Voinescu, le traducteur d'Alecsandri, enfin un troisième, beaucoup moins connu que les deux autres, l'ouvrage de Pierre Opran, qui a joué plus tard un certain rôle dans la vie politique et dans l'administration du pays.

Or, aussitôt après le triomphe de cette improvisation révolutionnaire, après la réunion des deux Principautés et la création de l'État uni de Roumanie, des carrières nouvelles se sont ouvertes, des perspectives brillantes se sont

présentées qui ont dirigé tous les efforts vers un vague libéralisme auquel on doit tout de même les bases matérielles essentielles de cet État, mais qui n'a pas permis de passer à la solution de la grande question sociale qui était celle des paysans. On a vécu pendant longtemps dans ce libéralisme de forme sans oser toucher à la réalité sociale, qui représentait bien autre chose que le libéralisme, jadis rouge, devenu ensuite de plus en plus rose jusqu'au blanc le plus conservateur, des libéraux, et le conservatisme, d'abord nettement blanc, puis de plus en plus rose, s'approchant dans l'opposition d'un rouge très foncé, de l'autre parti.

La question paysanne a été donc ajournée pour un demi-siècle. Et non seulement il y a eu ce défaut de conception politique et de prévision politique de sacrifier à l'évolution des formes, qui était parfois purement superficielle, l'étude des réalités, il y a eu aussi un autre défaut. Il est bien certain que cette religion qu'est le socialisme contemporain, parce que c'est une religion, avec son fanatisme, avec sa naïveté, avec son manque de critique initiale, mais avec un crédo qui conserve le dogme à travers les vicissitudes ultérieures de la pensée, a répondu à l'existence d'une nombreuse classe d'ouvriers dont les conditions de vie n'étaient pas sans doute les meilleures. Ce mouvement était légitimé aussi par le développement d'une théorie éclosée au XVIII^e siècle, partie de la Genève patriarcale de Jean-Jacques Rousseau pour provoquer tout un mouvement de la pensée contemporaine.

Dans le Sud-Est européen cette idée pouvait pénétrer, mais il n'y avait pas de classe ouvrière. L'industrie était à l'étranger. Ses produits passaient par la douane pour entrer dans le mouvement commercial de ces régions. S'il y avait une classe ouvrière dans les pays plus avancés de ce Sud-Est européen, elle était étrangère, étrangère quant à ses origines, étrangère quant à sa manière de vivre et, comme c'est bien naturel, intéressant beaucoup moins que si la classe ouvrière avait été dérivée de l'évolution lente et normale de la société elle-même.

Or certains esprits dans ces nouvelles générations, qui ont continué à faire leurs études à l'étranger, se sont inspirés, en France, et surtout en Belgique, du mouvement socialiste. Tel Basile Mortzun, d'abord co-directeur d'une revue littéraire de Jassy, orientant vers le socialisme théorique, d'autres encore, qui jouent un certain rôle dans la vie du pays, étant devenus, après une évolution bien naturelle, des libéraux, des conservateurs mêmes. D'un autre côté, à Bucarest, se produisit un mouvement tombé bientôt sous des impulsions étrangères.

Ceci pour la Roumanie. La Serbie n'a pas eu de parti socialiste jusqu'au dernier temps ; un parti socialiste n'a jamais existé en Grèce sous une forme organisée, et le socialisme bulgare, combattu et tout de même favorisé, dernièrement, par Stambolijski, n'a pris naissance qu'à une époque ultérieure, et pas autant par un développement de la pensée politique que par le désir de donner une nouvelle formule à des ambitions nouvelles.

Il y a eu pour la première fois à Bucarest un parti socialiste dans ce Sud-Est de l'Europe, un parti socialiste qui a cherché à organiser les ouvriers en oubliant les paysans, pour arriver ensuite à ce résultat : de prétendre imposer aux paysans qui cherchaient la propriété individuelle de la terre des conceptions tendant à mettre en commun la propriété et l'exploitation de cette terre, conceptions totalement contraires aux aspirations du paysan, comme à ses origines, à son passé. Le paysan sait très bien reconnaître celui qui travaille et celui qui ne travaille pas, celui qui travaille de tout son cœur et celui qui ne travaille que pour la forme, celui qui mérite le pain qu'il mange et celui qui se prévaut d'une théorie pour avoir l'abondance sans le travail qui aurait dû la lui procurer, et, comme il est en même temps très juste, comme sa « lege » n'est pas seulement une loi matérielle, mais en même temps une loi de justice, une loi morale, il se dit: « Eh! bien, ce n'est pas juste », et puis: « Si ce n'est pas juste, c'est mauvais ».

Le mouvement moldave, à côté, était venu directement par la Russie. Un docteur Russell avait paru à un certain moment dans l'ancienne capitale de la Moldavie, gagnant ce cercle d'intellectuels qui a fondé la revue « le Contemporain », imitation du « Sovréménik » qui exerçait à cette époque une grande influence sur la pensée de la Russie contemporaine. Ce mouvement a eu pendant quelque temps une influence sur la jeunesse qui se formait vers 1890.

Il a pu inspirer des pages de chaleureuse sympathie pour la misère des classes rurales, mais rien de réel n'en est résulté. Maintenant, après 1900, et surtout après le mouvement paysan de 1907, une révolution qui a beaucoup brûlé, mais a répandu très peu de sang, – la répression fut cependant injuste et dure, entachée de la passion de classe –, la question sociale est redevenue ce qu'elle devait être, la question de celui qui souffrait de la plus grande injustice, de celui qui avait le droit de se prévaloir de son travail pour avoir une meilleure existence, pour son propre bien, pour le bien de sa classe, pour le bien de sa nation et pour le bien de l'humanité. Car le bonheur de l'humanité réside dans la conscience de satisfaction et de justice que la majorité des hommes peut avoir. Si cette majorité humaine n'a pas cette conscience, le progrès repose sur une base totalement incertaine.

On est revenu, en Roumanie au moins – puisqu'en Bulgarie la domination paysanne était une domination de classe, qui se rapprochait de très près de la domination de classe des ouvriers en Russie : comme il y a là-bas une Internationale rouge, il y a eu à Sofia une Internationale verte – à la conscience que, pour les régions où la grande majorité des habitants est paysanne, le problème social est celui de l'état matériel, et moral aussi, de cette classe paysanne. Par les dernières réformes, on a acheminé la vie de la nation vers la solution matérielle des besoins du paysan. Acheminer la nation vers la satisfaction des besoins moraux de cette classe paysanne est le devoir d'une nouvelle génération. Puisse-t-elle le comprendre et réussir dans sa tâche !

**LE ROMANTISME
DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE**

Conférences faites en Sorbonne

CHAPITRE I

Préface classique. Préromantisme à la façon de Rousseau. Première phase romantique

Mon intention est de présenter une analyse non seulement de la pénétration du romantisme français dans les pays roumains, grecs et slaves, de la région des Carpathes et de la Péninsule des Balkans, mais, en même temps, celle du fond propre, du fond indigène qui s'est ajouté à ces influences étrangères pour en arriver à une synthèse qui me paraît mériter quelque attention.

Dans la belle préface que Juliette Lambe r a donnée à la traduction des poèmes grecs du XIX^e siècle, il y a, comme critique du mouvement littéraire en Grèce, cette observation que les poètes, surtout les poètes d'Athènes (car il y a eu plusieurs écoles romantiques, disons plutôt : plusieurs écoles littéraires dans la Grèce du XIX^e siècle) ont le grave défaut de reproduire uniquement ce qu'ils avaient lu pendant leurs années d'études à Paris, ce qu'ils avaient eu entre les mains plus tard.

La critique porte sur une partie de leur œuvre, mais pas sur toute la littérature de la Grèce à cette époque et d'autant moins pourrait-elle être portée sur la littérature roumaine à l'époque correspondante.

Il y a des choses d'emprunt, il y a des choses d'un emprunt délicat (il n'y a pas de littérature qui n'en ait), il y a des choses d'un emprunt plus rude, plus gauche, plus grossier, mais il y a aussi des choses qui ne viennent pas du fond occidental, qui viennent de la patrie même de ces poètes, de leur passé, de leur vie populaire, et il sera aussi question de cette partie ajoutée à côté de la partie empruntée.

Maintenant, une question se pose dès le début : de quel romantisme parlons-nous ? Du romantisme dont on fixait le point de départ, il y a quelques trentaines d'années, entre 1820 et 1830, ou de cet autre romantisme (on pourrait l'appeler plutôt : préromantisme) de préparation, qui commence le mouvement ?

Un jugement très juste a fini par s'imposer : celui que le romantisme existe dès Rousseau et par lui.

Un des plus brillants représentants de la critique littéraire française dans l'enseignement supérieur a donné même cette définition que Rousseau représente tout le romantisme. Le Genevois, resté très Genevois même lorsqu'il

était devenu universel, ne représenterait donc pas seulement le romantisme, mais tout le romantisme serait dans la formule du XVIII^e siècle donnée par lui.

C'est de cette époque aussi que commenceront ces études.

Mais il y a, je crois, une explication préliminaire qu'il faut fixer et cela, sans aucune prétention, car je n'ai pas l'intention de l'étendre sur d'autres territoires et sur d'autres moments, mais pour la fin du XVIII^e siècle et pour le Sud-Est européen je crois que cette précision peut être admise.

Le classicisme dans ces régions est dû alors à une certaine manière de vivre, à certaines conditions se trouvant dans le milieu général du temps. Ce ne sera donc pas une innovation idéologique que le romantisme, mais une forme littéraire qui correspondra à un changement général dans les conditions de la vie. Qu'on permette à l'historien, même s'il traite des questions d'histoire littéraire, de s'en tenir, en première ligne, à ces explications historiques qui sont plus à sa portée et qu'il est plus en mesure de vérifier.

Pour ce Sud-Est européen de la fin du XVIII^e siècle, le classicisme correspond à la vie autour du prince, à la Cour. Il y a eu, en Orient, en dehors de la Cour du Sultan (qui ne nous intéresse guère, car il n'y a pas de romantisme turc, dans le monde ottoman), pour tout le monde chrétien, une seule Cour, qui concentrait la vie culturelle et littéraire de l'époque. Cette Cour, une double résidence princière, était celle des princes roumains de Bucarest et de Jassy.

Il ne faut pas parler encore avant 1820 ou 1830 de plusieurs littératures bien délimitées, correspondant à des consciences nationales, dont chacune aurait été complète. On vit d'une vie chrétienne commune pour toutes ces régions grecques et slaves, en grande partie roumaines, plongeant dans le même milieu, s'appuyant sur la même organisation politique, profitant des faveurs de la même domination, vivant sous l'égide des mêmes princes. De sorte que, autant qu'il y a eu une Cour à Bucarest, en Valachie, une Cour à Jassy, en Moldavie, toute la civilisation spirituelle du Sud-Est européen s'y est concentrée.

Avec une Cour, il y avait une école, il y avait toute une noblesse très riche et assez brillante qui, depuis quelque temps, était initiée aux choses de l'Occident. Avec tout cela et par tout cela, il y a eu le classicisme.

Aussitôt que la Cour a disparu, aussitôt qu'elle a été remplacée par cette hiérarchie de fonctionnaires qui s'est établie dans les Principautés après 1830, aussitôt qu'il y a eu, à la place des Grecs concentrés à Bucarest et à Jassy, un royaume de Grèce, avec un roi vivant un peu à la lisière des Bavares, ses surveillants, ses tuteurs, les choses ont changé, pour le classicisme aussi, qui est avant tout *une formule littéraire de cité*.

Car ce fut un classicisme de langue grecque. Le grec ne s'était pas imposé parce que c'était la langue du prince. Les princes parlaient en grande partie aussi le roumain, les grandes familles grecques du XVIII^e siècle étaient apparentées aux anciennes familles de boïars ; elles cherchaient même ces liens de parenté, parce qu'ils servaient à leur procurer des revenus qu'ils n'auraient pas eus

autrement. Ces familles phanariotes, très ambitieuses, très fières des fonctions qu'elles avaient occupées, étaient foncièrement pauvres et elles s'appauvrirent à chaque changement de règne, parce que le Sultan prenait entre les mains l'éponge princière et en tirait toute la richesse qui s'y était concentrée.

Le grec s'était donc imposé, non pas parce que c'était l'idiome des princes, mais parce que c'était une langue classique, se présentant d'elle-même pour une certaine conception de la vie, de la pensée, de la littérature, qui était classique. C'était la langue indiquée pour le rationalisme, pour cette raison qui pouvait créer un sentiment, mais le sentiment n'était pas capable de créer lui-même une forme rationnelle du mouvement littéraire.

La littérature classique de ces régions est très variée, et certains de ses représentants n'ont pas disparu complètement du souvenir de notre époque. On s'en occupe de temps en temps, et pour leur forme soignée, et pour une certaine délicatesse, une certaine grâce de l'inspiration, à côté d'une habileté toute spéciale à faire se succéder dans une forme harmonieuse les claires syllabes helléniques. Je crois même qu'ils mériteraient un peu plus que ce vague souvenir.

Il y a des Grecs, et il y a des Roumains parmi ces poètes, les Slaves n'existant, dans ce mouvement du classicisme qui fera bientôt place au romantisme de la première époque, que dans certaines limites que j'indiquerai à la fin de ces brèves considérations sur le classicisme mourant dans les régions du Danube et de la péninsule des Balkans.

Celui qui se distingue le plus par un talent de forme tout à fait exceptionnel c'est Athanase Christopoulos, très apprécié de son temps, non seulement dans son Orient de langue grecque, mais aussi en Occident, car il a, à côté des éditions qui ont été publiées en Orient, comme celle de Smyrne, une autre, très belle, en petit format, qui a été donnée à Paris.

Bien que combattu par un Tantalidis, un Sakellario et ayant pour rivaux des satyriques voltairiens comme Kalfoğlu, Tsanettis, Momars, Peticari, avec son « Démocrite-Héraclite » et sa « Querelle des corbeaux » philologiques, comme ce Vizantios, auteur d'une « Babylonie » de même tendance, et un J. Villaras, c'est la figure représentative de l'époque.

Lire Christopoulos c'est reprendre la lecture d'Anacréon et des « anacréontisants » occidentaux du XVIII^e siècle. C'est aussi la note qui domine chez ses émules roumains, comme les membres de la famille, si bien douée, des Văcărescu, des Valaques. Voici un morceau d'un des membres de la deuxième génération de cette dynastie poétique, Alexandre Văcărescu :

« Si le miroir t'avait montré
Toute ta beauté,
Alors, de même que moi,
Tu t'adorerais, toi. »

En quelques lignes, il a présenté ainsi l'hommage à sa dame.

Puis, voici pour la troisième génération un autre morceau, de Jean Văcărescu, du second Jean Văcărescu, inspiré par Lebrun, Parny, Gentil Bernard⁵⁴, qui était en vogue vers 1830-1840 :

« Ton regard veut la guerre,
Ton sourire cherche la paix.
Je veux bien transiger,
Mais il me plaît combattre. »

C'est le genre habituel de cette littérature qui était destinée à un public tout à fait spécial, à un public de boïars. On a ainsi que je l'ai déjà dit, une littérature de pastiches d'après l'antiquité, d'après Anacréon qui est imité en première ligne. Puis, à côté de ces pastiches, une littérature de pur divertissement, en relation avec la vie sentimentale de l'époque dans ces cercles de noblesse.

Ce classicisme, commun aux Roumains et aux Grecs, n'était pas commun aux Slaves, et, lorsqu'on parle de Slaves, à cette époque, il faut entendre toujours les Serbes, pas les Bulgares, qui n'avaient pas encore de littérature proprement dite. La littérature des Serbes est plutôt en rapport avec l'érudition des pays autrichiens. La plupart des écrivains de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du siècle suivant sont nés en pays de domination autrichienne, dans le Banat. Ils ont toutes leurs relations de ce côté-là, de sorte qu'il n'y a aucun contact avec l'antiquité grecque : les littérateurs serbes ne connaissaient pas même le grec, étant restés étrangers à la tradition classique. Il n'y a pas non plus aucun rapport entre la littérature de moines comme Dosithée Obradović, pèlerin à travers l'Europe, ayant des relations avec l'Allemagne érudite de cette époque, et la littérature française du XVII^e siècle, qui était elle-même en relation avec les traditions de l'antiquité.

Les princes phanariotes, je le dis en passant, n'avaient aucun caractère national ; c'étaient des fonctionnaires turcs, appartenant à de grandes familles chrétiennes du Bosphore, qui venaient s'établir pour quelque temps dans les capitales du pays roumain, étant apparentées aux boïars, ainsi que je le notais, mais ils représentaient en eux-mêmes, dans leur sang, la vie internationale qui recouvrait toutes ces régions.

À partir d'un certain moment, il y a eu cependant une séparation nationale entre Roumains et Grecs, la séparation entre Serbes et entre Roumains existant de soi-même.

⁵⁴ G. Bogdan-Duică, *Istoria literaturii române moderne. Întâii poeți munteni*, Cluj, 1923, p. 20-23.

Il s'est produit chez les Grecs un courant qui tendait à un double but : restaurer l'antiquité d'un côté, restaurer l'Empire byzantin de l'autre. L'insuccès de la révolution grecque de 1821 est dû à ce fait : ce mouvement avait deux buts déclarés et s'appuyait sur une nation qui en avait un troisième. Les lettrés voulaient avoir l'Hellade ; ils croyaient que l'Hellade pouvait être refaite en 1821 ; les Phanariotes, venant de Constantinople, vivant sur les rives du Bosphore, ayant des ambitions byzantines, rêvaient du phénix des Césars, de ce phénix qui figurait sur leur drapeau et qui devait être le drapeau des *basileis* de la Byzance restaurée par Alexandre Ypsilanti, chef du mouvement. Il se rêvait déjà empereur byzantin, et, en même temps, ne s'appuyait que sur les Principautés, où il n'y avait que des lettrés ou quelques boïars participant à la tradition des lettrés. Mais, en Grèce, on s'étayait sur une population qui avait toute une vie morale absolument différente de la vie artificielle des lettrés et de la vie surfaite, sous le rapport politique, des Phanariotes, de cette vie qui ne pouvait pas être transposée dans une réalité contemporaine.

Les Roumains, qu'on voulait attirer dans le mouvement de 1821, n'ont pas donné. Il y a eu un instinct qui a fait qu'ils n'ont pas donné, un instinct qui leur a fait refuser le concours que ce fils d'un prince phanariote, ayant régné dans les deux Principautés, et d'une femme appartenant à la famille de Văcărescu, croyait devoir leur demander.

Pour restaurer l'Empire byzantin à Constantinople et pour faire revivre l'Hellade à Athènes et ailleurs, il n'y aura donc pas de concours sur les bords du Danube.

Il y a eu ainsi une séparation et on peut dire en deux mots ce que cette séparation entre les nations qui se trouvaient, jusqu'à ce moment, en tête de la civilisation du Sud-Est européen, a représenté pour la branche nationale qui s'est dévouée à soutenir le nouveau royaume de l'Hellade.

Dans ce nouveau royaume, la littérature a été servie en grande partie, disons même presque généralement, par les Phanariotes. Les combattants appartenaient au monde des armatoles, des clephtes, aux classes populaires habituées à s'entrebattre. Mais, quant aux lettrés, ils venaient du monde qui avait vécu dans ces trois capitales : la capitale turque qui était Constantinople, les capitales roumaines qui étaient Bucarest et Jassy.

Alors, lorsqu'une nouvelle littérature se forme dans le royaume de l'Hellade, cette littérature ne peut être, d'après la conception des érudits, d'après toute la tradition des phrontistères grecs, des écoles qui avaient une assez longue et assez belle tradition, qu'une littérature purement classique, inaccessible aux influences venant soit du préromantisme occidental, qui est celui de Rousseau, soit du romantisme de la seconde époque, qui a signifié l'influence de Lamartine et de Hugo.

Voici celui qui me paraît être le plus caractéristique de ces représentants de l'esprit phanariote, de tendance classique, en Grèce, après l'établissement de l'Hellade et après la victoire sur les Turcs.

Jacques Rhizo Néroulos, le traducteur de l'idylle d'un Voss, était un des principaux boïars de Moldavie. Aussitôt après la création du royaume grec, il s'est empressé de s'y établir pour être un des précurseurs de la nouvelle littérature nettement classique et incapable d'accepter n'importe quelle influence venant d'un côté du fonds populaire. (« Le rapt du dindon » n'est qu'une imitation de la « *Secchia rapita* » de Tassoni) et, de l'autre côté, du nouveau développement littéraire de l'Occident⁵⁵.

En voici un autre : Jacques Rhizo Rangabé, le père de cet Alexandre Rhizo Rangabé qui a donné une assez richement informée histoire de la littérature grecque à l'époque moderne⁵⁶. Le père, traducteur de Wieland aussi, publiait à Athènes, déjà en 1836 et 1837, un recueil de poésies, dans lequel il y a, d'un côté, des pastiches de la littérature classique française, même des traductions de « Cinna », de « Zaïre », de « Phèdre », et, en face, le texte français, pour faire voir la manière tout à fait exacte, juxtalinéaire avec laquelle l'original français est rendu dans ce langage grec d'école, qui était tout à fait différent de la langue parlée par le peuple, – car aucun Athénien des basses classes, aucun représentant de la nation grecque sur l'ancien territoire de l'Hellade n'aurait compris ce langage savant⁵⁷ –, et, de l'autre des thèmes classiques, byzantins, dramatisés, jusqu'à ce « Mariage de l'archonte » dans lequel il arrive à passer sous sa critique la réalité contemporaine elle-même.

Mais, pour voir la façon dont ces restaurateurs de l'antiquité politique et littéraire entendaient créer la nouvelle civilisation grecque, voici quelques fragments d'un morceau poétique, du reste assez bien rédigé, d'une éloquence remarquable, d'une pureté de langue qu'on ne peut pas contester, dû à Jacques Rhizo Rangabé, qui chante « le Retour des Muses » (*Ἡ ἐπάνοδος τῶν Μουσῶν*)⁵⁸.

Toutes les Muses défilent d'abord pour chercher à retrouver l'ancienne Grèce et pour demander ensuite pourquoi elle est irretrouvable.

Thalie s'exprime de cette façon :

⁵⁵ Une partie de son œuvre est présentée par Queux de Saint-Hilaire dans *l'Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France* : « Poésies inédites de Jacovaky Rizos Néroulos », IX, 1875, p. 252-265 et X, 1876, p. 194-224. Son cours d'histoire de la littérature grecque fait à Genève a été publié (*Cours de la littérature grecque moderne*, Genève, 1827).

⁵⁶ Le père de Jacques avait traduit l'« *Aminta* » du Tasse (Venise, 1749).

⁵⁷ Son « *Kokinakis* » vient du « *Tartuffe* ».

⁵⁸ *Ἰάκωβος Ῥίζος Ῥαγκαβῆς, Ποιήματα, τριῶν γαλλικῶν τραγωδιῶν, μετὰ τοῦ πρωτοτύπου κειμένου, καὶ ἄλλα διάφορα, ἐξεδόθησαν ὑπὸ Ἀνδρέου Κορομηλά, Αἰθῆνες, 1836.*

« En effet, nous revenons de l'exil
Et, de nouveau, l'Hellade voit la danse des Muses.
N'est-ce pas un rêve ? »

Euterpe répond :

« – O joie, l'Hippocrène,
Lavera de nouveau mes mains ».

Melpomène :

« – O Oliméios, trois fois désiré, aurons-nous encore la grâce
De nous baigner de nouveau dans tes eaux consolantes ? »

Terpsychore :

« – Et nous fréquenterons de nouveau l'Hellade ? »

Érato :

« Quelle haute satisfaction ! »

Polhymnie :

« – Combien de bonnes choses ensemble ! »

En traduction française, cela est très naïf, très pastiché, mais les vers grecs
sont de très bonne allure.

Et plus loin :

Uranie :

« – O patrie très douce, te verrai-je enfin ?
Sur ton seuil, j'oublierai mes anciens chagrins.
Amer fut l'exil, meilleur est le retour,
Enfin, vers la demeure, et doux par-dessus tout ».

Et Calliope, qui se mêle, à son tour, de la discussion :

« – O sol très doux, Hellade charmante,
Te vois-je.
Est-ce bien sûr, n'est-ce pas une illusion ? »

La réponse vient d'Apollon, qui conduit le chœur :

« – Croyez-le, divines Piérides,
N'en doutez plus, non !
Les anciens espoirs
S'accomplissent aujourd'hui selon notre devoir.
Suivez-moi. »

Mais, aussitôt, il y a la désillusion : on s'aperçoit que l'Hellade n'existe pas, qu'il n'y a pas moyen de la restaurer, et alors les Muses se demandent :

« – Cette montagne déserte, serait-ce bien l'Hélicon ?...

Au lieu des temples, villes, théâtres, stades, je vois

Une accumulation de chaotiques ruines...

Où les Homères, Pindares, l'Hellade florissante ?... »

Et Apollon finit en disant :

« – Pendant des siècles, comme morte elle resta. »

Voici donc l'esprit qui présidait à la nouvelle vie culturelle du côté d'Athènes. On ne voyait que l'ancienne Hellade, on employait un langage qui se rapprochait du langage classique. On croyait pouvoir habituer toute une nation, une nation qui n'était pas composée en grande partie de bourgeois, qui était une nation de paysans, une nation de navigateurs, une nation de clercs, on croyait pouvoir l'habituer à échanger son langage traditionnel, plein de couleur et de saveur, pour une langue totalement étrangère.

Cela a été, et tout le monde l'a vu, un empêchement pour le développement de n'importe quelle littérature. On peut imiter d'une façon admirable sans que ces transcriptions représentent le commencement d'une littérature ; dans un cercle très restreint de personnes ayant fait leurs études, de personnes qui, de génération en génération, vivaient dans cette habitude du langage classique, on pouvait se contenter de cette littérature, et je crois que dans aucun pays de l'Europe on n'est arrivé, à n'importe quelle époque, pas même dans l'Allemagne érudite du XVI^e siècle d'abord, du XIX^e siècle ensuite, à copier le grec ancien d'une façon aussi parfaite que l'ont fait ces représentants des familles phanariotes à Athènes.

Mais, à Athènes, on ne peut pas parler de préromantisme. Il pouvait y avoir une certaine influence de Rousseau, que nous retrouverons aussitôt pour les Grecs habitant dans les pays roumains ou y venant et, pour la même raison, cette influence de Rousseau se rencontre chez les Roumains des deux Principautés, à la fin du XVIII^e siècle⁵⁹. Mais, aussitôt que ce monde se transporte sur le territoire de l'Hellade, qu'il habite Athènes, elle-même un pastiche, une ville créée, inventée, avec son architecture de marbre, avec ses belles colonnes, avec ses imitations de temples, – et je crois que le Parthénon se détacherait beaucoup mieux sur une ville moderne quelconque que sur ces imitations, – cette influence se perd.

Dans les pays roumains, au contraire, il y avait cette possibilité, qui n'existait pas pour la Grèce au commencement de sa civilisation moderne,

⁵⁹ Ni Rousseau ni Voltaire n'ont été traduits par crainte des persécutions officielles.

d'accepter la nouvelle façon de sentir d'abord, de penser ensuite d'après l'impulsion et l'exemple donnés à la France, et de cette façon à l'Occident entier, par Rousseau.

Les deux pays roumains ont été toujours des régions de paysans, de vie à la campagne. Les plus anciennes organisations ont été basées sur cette vie rurale. Les boïars, les nobles, même à l'époque où il y avait une Cour à Jassy et une Cour à Bucarest, étaient habitués à séjourner là-bas, à la campagne, de fait, une partie de leur temps. La Cour ne les a jamais séquestrés absolument. Il y a eu des imitations, de très médiocres et de très pauvres imitations de Versailles, comme il y en a eu en Allemagne, en Italie, comme il y en a eu en Russie ; le prince Brâncoveanu, à la fin du XVII^e siècle, a fait bâtir des palais pour représenter, dans ces régions de l'Orient, un grand prince pour les chrétiens orthodoxes, de même que le roi de France était le grand roi pour la chrétienté catholique occidentale.

Mais ces boïars restaient liés à la terre. Le château, en Occident, était très souvent abandonné et négligé, tandis que la maison de campagne, très simple et sympathique par le fait de sa simplicité, en Roumanie, a toujours été habitée et habitable.

Ce n'était pas grande chose au point de vue du luxe. Par exemple, le séjour de campagne de Conachi (qui est un des principaux représentants de la littérature lyrique roumaine, influencée par Rousseau à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle), qui existe encore à Țigănești, près de l'ancien front du Siret, est composée de deux petites pièces et elle avait, sans doute, un toit de chaume.

Il faut dire que Conachi était un personnage d'une avarice extraordinaire ; plusieurs générations se sont rappelé la voiture dont il se servait pour aller de chez lui à Jassy. Mais la plupart des maisons de campagne se composaient de ces deux pièces séparées par une entrée, ayant, à la façon paysanne, un balcon rural tout autour, plus un jardin à la façon orientale. Enfin le verger, les terrains de chasse, au-delà desquels les immenses domaines, de centaines d'hectares, exploités pour le boïar et travaillés par les paysans.

Mais, lorsqu'on était un peu poète et qu'on devait passer quelque temps à la campagne, ce qui arrivait chaque fois que le prince n'était pas content de son conseiller, la maison de campagne pouvait devenir une place d'expiation et même une prison.

On vivait dans la nature, et pas dans les rues et entre les maisons ; on vivait sous la large voûte étoilée, dans la communauté ininterrompue de cette nature en même temps splendide et variée, tout à fait différente pendant les rudes hivers blancs et pendant les mois florissants du printemps, pendant l'été et l'automne, qui se prolonge souvent jusqu'au mois de décembre.

Il y avait même un drame dans cette nature, qui n'était pas absolument lyrique, l'élément épique seul manquant, celui qui a inspiré les Serbes et les

Grecs de l'Épire par un milieu de rocs, de rivières sauvages, alors que la rivière roumaine est, pour la plupart, lente, coulant entre les coteaux verdoyants des Carpathes, souriante d'un bout à l'autre. Mais il y a bien un drame dans ce changement brusque d'aspect. En quelques semaines, tout est changé. La nature blanche remplace la nature verte et fleurie.

Mais, autant que, à côté d'une Cour, il y a cette vie à la campagne, qu'une partie des boïars s'y accommodent ou doivent s'y accommoder, en arrive à l'aimer. Et j'ajoute encore une chose : il n'y avait pas, d'un côté, le châtelain, de l'autre côté le manant. Il faut bien tenir compte de ce fait que jamais le servage, dans la forme occidentale, n'a existé dans les pays roumains, et jamais une féodalité correspondant à la féodalité de l'Occident, très fière, mais écrasante, n'a pu être établie dans ces régions. Les deux États roumains sont de création paysanne ; les nobles représentent plutôt une usurpation du pouvoir et, ensuite, une usurpation de la terre, mais l'élément fondamental reste toujours le paysan.

Alors, puisque c'est un pays de paysannerie, il y a, entre le descendant, dans je ne sais quelle génération, d'un paysan qui a existé jadis et qui a combattu au milieu des membres de son lignage, et entre ceux qui sont restés paysans, une communauté d'âme, une camaraderie de travailleurs de la terre et, en même temps, quelquefois, de chantres de ses beautés.

Dans la petite église du village, on fraternisait, non seulement pendant les grandes fêtes, mais chaque dimanche et à chaque fête de second et de troisième ordre : on s'y trouvait ensemble, le boïar à sa place, les paysans aux leurs. Le boïar sera enterré dans l'église ; tout autour de l'église s'accumuleront pour lui tenir compagnie les tombes des paysans, surmontées des petites croix de bois. Sans compter que plusieurs de ces paysans sont liés aussi au maître par le fait que c'est lui qui les a baptisés, que c'est lui qui les a mariés, que c'est lui qui prendra souvent le soin des derniers devoirs dus à leur dépouille.

Et, alors, dans ce milieu rural, Rousseau pénétra directement par des lectures, puisqu'il y avait des bibliothèques françaises – j'ai déjà dit que je possède moi-même une collection de plusieurs centaines de volumes, portant des inscriptions roumaines et appartenant à la littérature française classique ou à la littérature qui prépare le romantisme, des volumes achetés au hasard, qui viennent de différentes bibliothèques et montrent la façon dont ces bibliothèques étaient formées. Je sais qu'en Pologne et dans certaines régions de la Russie il y a des bibliothèques y ressemblant. Je ne sais pas dans lequel de ces pays on lisait d'une façon plus assidue les volumes qu'on s'empressait de se procurer. Mais, chez nous, ces volumes étaient vraiment lus. Des observations en marge montrent le contact permanent, intime entre celui qui possède le livre et l'esprit du livre qu'il est arrivé à avoir.

Cette influence du préromantisme dans les pays roumains se montre, par exemple, dans tel journal d'un Gréco-Roumain ; membre de la famille des Caragea (Karadja), qui a vécu la plus grande partie de sa vie dans les pays

roumains, étant apparenté à des familles du terroir⁶⁰. Eh bien, il y a des pages entières, dans ce journal, qui décrivent la nature roumaine, cette nature qui n'avait pas trouvé de chantres jusqu'à cette époque, et la façon dont il présente la région du Siret est intéressante ; c'est la même région qui inspirera plus tard, avec ses bocages recouverts du feuillage des vieux arbres et ses prairies fleuries, Alecsandri, le grand poète roumain du commencement du XIX^e siècle. Ce Grec de Constantinople décrit lui aussi, avec un amour réel, cette région qu'il devait traverser pour aller chercher son abri de campagne.

En même temps, on trouve dans les poésies de Conachi une toute autre conception de l'amour que la conception de Christopoulos. Pour le Grec, c'est une distraction, et pour les Roumains qui font partie de cette école de Christopoulos, mais écrivent en roumain, absolument la même chose. Les quatre poètes dans la famille des Văcărescu, Jean, Nicolas, Alexandre et le troisième Jean, confondent souvent la parenté sur des vers qui, n'ayant pas été publiés, pouvaient être envoyés à une nouvelle destination.

Chez Conachi, ce n'est plus la même chose ; ce ne sont plus les quatre bouts-rimés où la bien-aimée est comparée à un serin qui aime le sucre ; rien de ces mièvreries, de ces niaiseries de la littérature grecque décadente du XVIII^e siècle. En échange, de longs morceaux de plaintes, qui sont un peu ennuyeux. Mais il y a des critiques qui s'arrêtent de temps en temps, lorsqu'ils lisent la « Nouvelle Héloïse ». Il y a des personnes qui, en parcourant les lettres amoureuses de Ugo Foscolo, l'auteur de « Jacopo Ortis », ressentent de temps en temps le besoin de se reposer. *Les Lamentations* d'Young demandent un moment de répit⁶¹.

Au lieu d'avoir toute une série de morceaux poétiques dédiés à différentes dames de son époque, Conachi se réserve pour une seule, cette Zulnie Negri qu'il a épousée à la fin de ses jours ; et, dans sa correspondance privée, même, on peut s'apercevoir qu'il y a, à côté de la façon littéraire empruntée, visiblement empruntée à l'Occident, une sincérité dans l'état d'âme qui correspond à cette forme.

Je trouve même que, si on essaie de traduire en prose française les lamentations de Conachi, qui forment le fond de sa poésie, – il ne faut pas oublier que Conachi est, en même temps, un traducteur de Pope, de sorte qu'il oscille entre le vrai classicisme et entre ce que Jean-Jacques a apporté de sa Genève, avec ses montagnes, avec son Rhône, avec son calvinisme, et sa vie d'égalitarisme populaire –, il se présente d'une façon plus convenable que dans

⁶⁰ Ses notes dans Hurmuzaki, XIII², 1914 (« Efemeridele scrise cu mâna sa de Banul Constantin Caragea, 1777-1811 », p. 69-142 ; « Urmarea Efemeridelor lui Caragea de sub No. 1 », p. 483-493) et dans P. P. Panaitescu, « Un manuscript necunoscut al Efimeridelor lui Constantin Caragea Banul », *Buletinul Comisiei istorice a României*, t. 3, Bucureşti, 1924, p. 113-171.

⁶¹ Voir sur l'influence de ce poète sur les Roumains Petre Grimm, « Traduceri și imitațiuni românești după literatura engleză », *Dacoromania* (Cluj), IV, 1924, p. 286-295.

son roumain, un peu prosaïque. C'était encore une langue que l'on employait dans les rapports, non seulement avec le peuple de la campagne, de temps en temps, mais couramment avec la valetaille, et, lorsqu'on parle une langue avec la valetaille, elle prend un caractère qui n'est pas trop distingué. L'autre langue, la langue du peuple, viendra seulement peu à peu, pour remplacer le roumain d'antichambre et de cuisine, ou bien ce qui est pire : le roumain des bureaux. Il y aurait eu encore pire si à cette génération il aurait manqué le roumain d'église, car le grand, l'énorme avantage de la littérature roumaine est celui-là : tandis que pour les Grecs, jusqu'à ce moment, on n'a pas la langue populaire dans l'église et on s'expose à provoquer des troubles dans certains milieux athéniens chaque fois qu'on essaie de présenter la parole de Dieu d'une façon intelligible, aux grandes masses de la nation, l'Écriture a été traduite en roumain dès le commencement du XV^e siècle, et cette langue a évolué par les livres saints. Dans ces livres saints, il y avait une cadence, une harmonie, une variété de nuances qui avait permis à tel traducteur, au commencement du XVII^e siècle déjà, de donner un Hérodote roumain. Toute une littérature d'exégèse, continuée le long du XVII^e siècle, a contribué à donner à la langue les termes abstraits. De sorte que, lorsque, plus tard, un Eliad, le Malherbe du style cultivé roumain, est venu, il a trouvé aussi une certaine accoutumance au parler abstrait qui lui a servi à préciser la réforme qu'il a entreprise.

Conachi sent, aime et pleure :

« L'aurore paraît et je n'ai pas fermé les yeux.

Comment les fermer lorsqu'ils versent des torrents de feu enflammé ? »

Les « torrents de feu enflammé », les torrents de larmes qui coulent sans interruption c'est du pur Rousseau. Alors que Christopoulos rit comme Anacréon, Conachi pleure comme l'amant de la « Nouvelle Héloïse ».

Mais ce n'est pas la seule inspiration préromantique qui se rencontre dans la littérature encore commune entre Roumains et Grecs.

Un prince roumain, d'origine grecque, Alexandre Mavrocordato, avait été réduit à se retirer en Russie, et, à Kiev, il publia un volume qui mériterait d'être, je ne dirais pas traduit, car ce serait lui faire trop d'honneur, mais de servir à la rédaction d'une anthologie de cette littérature qui ne manque pas d'une certaine originalité. Ce volume s'appelle : « Le Bosphore sur le Borysthène ».

On n'a pas tenu compte de ce livre dans les différentes histoires de la littérature grecque moderne ; il n'a jamais été mentionné dans les anciens ouvrages, ni, non plus, dans l'histoire allemande de Nicolaï ni dans le « Précis de littérature grecque moderne » d'Alexandre Rizo Rangabé et, cependant, il y a, dans ces poèmes fugitifs, un genre spécial de sentimentalité, une certaine

imagination des choses qui ne viennent pas de la tradition lettrée de l'Orient, mais bien des infiltrations du « rousseauisme » occidental.

Et, en même temps que l'influence exercée par le sentimentalisme individualiste de Rousseau, par la sensiblerie qui en dérivait, il y a encore deux éléments du préromantisme même : les éléments représentés par la manière de rendre l'idylle biblique de l'Orient et par la façon d'accommoder, j'allais dire : d'assaisonner l'antiquité, qui est spéciale à ce poète ayant des attaches avec l'Espagne, mais représentant plutôt un certain état d'âme mièvre, Florian.

Il a été beaucoup aimé dans les pays roumains. Lorsqu'on s'est mis à traduire « Don Quichotte », on n'a pas donné la traduction de l'original de Cervantes, mais bien la forme due à Florian.

Lorsque Grégoire Alexandrescu, un poète très grand, qui commence le romantisme de la seconde époque en Roumanie, a pensé à choisir dans la littérature française, qu'il connaissait surtout par le côté classique, il s'est dirigé vers le même Florian pour prendre « Éliézer », qu'il a donné dans une bonne traduction, « Guillaume Tell », « Estelle », « Gonzalve de Cordoue ».

Lorsque, un peu auparavant, le vieux boïar moldave Alexandre Beldiman, qui a décrit dans des alexandrins très médiocres et absolument prosaïques le mouvement grec de Moldavie en 1821, a entrepris de rendre un ouvrage français d'imagination, il s'est adressé au « Numa Pompilius » de Florian. Et, si Salomon Gessner a été goûté par le même Beldiman, qui a donné la traduction de la « Mort d'Abel », c'était seulement parce que Gessner, comme imitateur de Florian, avait été adopté par la littérature française contemporaine.

Je me rappelle que l'influence de Florian était si forte chez nous il y a presque un demi-siècle que, lorsqu'on a pensé à me mettre un livre français entre les mains, on m'a donné les « Fables » de Florian, que je conserve encore avec les enluminures très bizarres que j'ai cru devoir ajouter aux illustrations naïves du texte.

De sorte que jusque vers 1877, alors que j'étais en possession de ce précieux livre, qui me fait conserver aussi le souvenir de « Thobie » et de « Ruth », Florian passait par-dessus La Fontaine. On le goûtait beaucoup plus, parce qu'il correspondait à une certaine sensiblerie qui a duré chez nous bien au-delà de l'époque, plus compliquée, de George Sand.

Et enfin, puisque cette Moldavie et cette Valachie sont un pays de passé non interrompu, – je me rappelle encore un de mes amis serbes qui, me visitant avant la guerre dans une petite bourgade, me disait devant une ancienne maison, que nous détenons, envers nos voisins, la supériorité que dans notre pays à chaque pas on voit le passé, – Volney y a fait lui aussi une grande fortune. Les « Ruines de Palmyre » ont trouvé des traducteurs fidèles et des imitateurs. Il y a toute une littérature romantique, après 1830, qui s'inspire de ces « Ruines » de Volney ; il n'y a pas de ruines roumaines qui n'aient été chantées dans le même

ton. Celle de Târgoviște, l'ancienne capitale du pays, celles de la cité turque de Brăila, les vieux murs du monastère de Cozia et ainsi de suite⁶².

J'ai possédé moi-même une traduction roumaine de Volney ; elle n'avait pas de nom de traducteur, mais, à ce qu'il paraît, le traducteur est une personnalité très intéressante, influencée elle-même par l'esprit de Rousseau, Balica, éditeur de la « Triste tragédie » de Beldiman.

Un Roumain vivait au commencement du XIX^e siècle, Jean Tăutu, qui fut le représentant d'une des Principautés, la Moldavie, à Constantinople, et qui a recueilli un fragment de la belle bibliothèque française du prince Constantin Mavrocordato, du XVIII^e siècle, contenant les écrits en prose de Boileau.

Il y a toute une œuvre de supercherie littéraire due à Tăutu, qui représente un mouvement de révolte sociale ; il y a tout un plaidoyer de sa part pour les classes rurales opprimées. Dans ses pamphlets il y a un mouvement égalitaire, une forte tendance vers la liberté, conçue, non à la façon rationaliste, mais à la façon sentimentale de Rousseau, qui montre bien que ce prérromantisme pénétrait profondément même dans cette classe des petits boïars, qui devait préparer le régime révolutionnaire et le régime libéral en Roumanie après 1821.

⁶² Un Valaque, Stanciu Căpățineanu, s'attaquera lui aussi à Volney (G. Bogdan-Duică, *Istoria literaturii române moderne*, p. 218).

CHAPITRE II

Influence du romantisme français

Mais bientôt on a, dans la littérature roumaine, autre chose que l'influence de Rousseau. Au commencement du XIX^e siècle, c'est-à-dire vers 1812, se forme, un nouvel état d'esprit sous l'influence d'un Roumain de Transylvanie, qui devait être évêque là-bas et qui, ne pouvant pas l'être à cause des intrigues, était descendu dans la principauté voisine et avait été employé d'abord dans une maison de boïars comme précepteur, pour être ensuite engagé par l'État dans le but de donner des leçons de mathématiques, mais, à côté des mathématiques, il faisait de la philosophie, et, à côté de la philosophie, aussi toute une propagande dans le sens national romantique, mais à la façon autrichienne, dans cette note transylvaine qui est tout à fait différente de celle que j'ai cherché à analyser jusqu'ici.

Ce Transylvain s'appelait Georges Lazăr, et l'élève de ce Transylvain fut Jean Eliad ou Héliade, à la grecque, fils d'une famille médiocre de Târgoviște, le père ayant rempli des fonctions inférieures. Il avait fait des études de grec, comme tous ses contemporains. Mais, en même temps, il connaissait la vie populaire pour être né lui-même en marge de cette vie, et il la connaissait aussi pour avoir fréquenté dans son enfance certains milieux ruraux qu'il décrit dans ses œuvres. Il subit aussi une influence occidentale que je crois pouvoir fixer : celle d'un Français, Vaillant, établi dans le pays, qui a donné, avant 1830, le premier dictionnaire français-roumain, avec une préface dans laquelle il parle de la langue de son pays d'adoption comme d'une « douce langue harmonieuse, riche par elle-même, caressée maintenant dans les maisons des nobles, honorée par le gouvernement, parlée dans les boutiques des marchands, chantée dans les ateliers des artisans, partout répandue, sur les bords du Danube, sur les cimes des Carpathes, dans les villes, à travers les champs ».

Sous l'influence de ce Vaillant, qui a publié aussi, en trois volumes, un curieux ouvrage sur la Roumanie, qu'il appelle, de ce nom qui n'existait pas encore officiellement, mélange d'histoire mal faite, de supercheries, d'aperçus littéraires, de coups d'œil pittoresques, qu'il intitule gravement « orographie » – c'était, on le voit bien, un romantique –, sous l'influence de certains boïars ayant voyagé (mais il ne faut pas trop appuyer sur cette autre influence, puisque le nombre des boïars qui connaissaient la France à cette époque, et surtout qui la

connaissaient sous le rapport littéraire, était extrêmement réduit), Eliad arrive à introduire en Roumanie le romantisme, le vrai romantisme lamartinien. Dès 1830 il commence, déjà influencé par Condillac et par Voltaire, par Marmontel et d'Alembert⁶³, après avoir fixé les règles de sa grammaire⁶⁴, après avoir pris des leçons d'histoire littéraire en lisant le précepteur du tsar, Alexandre Laharpe, il commence la traduction des « Méditations ».

La date est 1830, et, trois ans auparavant, en 1827, mais Eliad lisait ses traductions dès 1823⁶⁵ : un jeune poète, Basile Cârlova, le Millevoeye roumain, s'inspirait, en même temps, de Lamartine et de Volney, pour donner une vision de crépuscule dans le « Pâtre attristé », du spectacle de Târgoviște dans la « Nuit sur les Ruines ». L'élégie de Cârlova, qui n'est pas classique, en 1827, et la traduction par Eliad de Lamartine, en 1830, représentent le commencement du vrai romantisme, d'infiltration française.

Il y a eu beaucoup de traductions de Lamartine par Eliad : « Le Lac », « Le Souvenir », « la Solitude » ; « le Soir » ; « la Providence », « la Prière du Soir », « l'Automne », « la Guerre » ; « l'Enfant et le Vieillard », « la Prière de l'Enfant », « l'Hymne à la douleur », « le Poète mourant ». Je n'aime pas trop ces traductions. Eliad n'avait pas l'harmonie poétique instinctivement, dans l'oreille, de sorte que la forme qu'il a choisie pour sa traduction n'est pas, sans doute, la meilleure. Mais voir un élève des classiques devenir tout à coup romantique et emmener toute la société de boïars de cette époque (il venait de fonder une « Société littéraire », en 1827-1828, dans ce but), c'est sans doute un événement dans tout le mouvement littéraire du Sud-Est européen⁶⁶.

Maintenant, si la poésie originale d'Eliad n'est pas tout ce qu'il peut y avoir de plus harmonieux, cette poésie ne manque pas d'idées appartenant à la même influence, que complique celle, décisive, de Byron traduit en français. En voici une preuve où, à travers la gaucherie d'un nouveau style poétique, il y a une certaine grandeur de la conception :

« Une nouvelle aurore apparaît dans mon âme,
Rayon inconnu, d'autres aurores du monde.
Mes yeux se sont ouverts et, dans mes yeux, surgit

⁶³ Voir G. Bogdan-Duică, *Istoria literaturii române moderne*, p. 113, 115-117.

⁶⁴ Il avait pris ses idées en partie dans *Règles de grammaire de la poésie (Regulile sau gramatica poeziei. Traduse în rumânește de I. Eliade)*, Bucarest, 1831. Sur ses rapports avec la France, voir Gheorghe Oprescu, « Eliade Rădulescu și Franța. Studiu de literatură comparată », *Dacoromania* IV, 1924, p. 1-128.

⁶⁵ G. Bogdan-Duică, *Istoria literaturii române moderne*, p. 113.

⁶⁶ Eliad trouve que dans les « Harmonies » Lamartine « prend son vol comme l'aigle hardi jusqu'à la hauteur du soleil de la toute-puissance divine », qu'« il y trempe ces ailes dans la braise de la gloire des martyrs et, continuant son chemin par la brillante voie lactée du christianisme, descend par l'échelle de Jacob et vient arroser et chauffer la terre amortie par la glace des passions » (*Curierul românesc*, journal d'Eliad, 19 mars 1831 ; cité *ibid.*, p. 119, note 5).

Le jour de nos jours, le temps qui ne passa pas.
 Les siècles et ma vie passèrent comme une nuit,
 Et, courbé sur ma fosse, je la vois entrouverte.
 L'éternité m'ouvre sa porte. Je me réveille.
 Elle me laisse passer par-delà la frontière.
 Mon front blanchi se penche entier contre la terre.
 Mon bâton presse mes bras, qui s'appuient là-dessus.
 Et mon âme se retourne et regarde en arrière.
 O jour, – ou bien quel nom vous convient-il plutôt ?
 Mais déjà vous passâtes. Ce qui passe ne revient.
 Il fallait au début demander votre sens ».

Maintenant, voici la façon, beaucoup plus fluide, dont Cârlova savait manier le vers :

« O murs attristés, o monuments glorieux,
 Dans quelle haute grandeur vous brillâtes jadis,
 Alors qu'un soleil plus doux et plus heureux
 Descendait ses rayons sur cette terre prisonnière !
 Quand le bruit du jour cesse partout à l'entour,
 Quand la nuit rend noire l'atmosphère du monde,
 Je me vois sur la tombe de la gloire ancestrale,
 Et je sens un murmure triste des choses humaines.
 Il me paraît ouïr une voix grave qui me dit :
 – Hélas ! vois ce qui reste sous nos yeux, alors que
 La plus grande des gloires, comme une ombre, passa.
 Avec elle, tout l'esprit libre en fut détruit ».

Mais Eliad lui-même, gêné dans les plis de son manteau fatal, trouve, lorsqu'il sent vraiment, d'autres accents, comme lorsqu'il parle de sa mère :

« Ta douce main m'allège,
 O ma jeune mère,
 Tes cheveux blonds, flottant,
 Me touchent : leur onde rafraîchissante
 Tombe sur mes joues enflammées »,

Ou, dans « Les chères ombres » :

Oh, mon sang vous accompagne,
 Virgile, mon doux fils, mon trésor, jette-toi
 Dans mes bras : étroitement serre-moi.
 Mon sein flétri. »

Et on découvre comme un pressentiment du célèbre sonnet d'Arvers dans cet appel douloureux à l'inconnue, à celle qui n'a jamais paru :

« L'espoir m'avait haï et ne me trompait plus.
Je voulais détacher tous mes liens en ce monde
Être libre en tout, m'appartenir à moi seul.
Un être seul encore me retenait ici :
Il me donnait au monde l'image même de Dieu.
Ce mystère ne sera jamais connu à l'homme :
Dans mon cœur cependant il est écrit en flammes,
Qui pourraient réchauffer jusqu'à ses cendres mêmes.
Il est écrit dans un langage que nul ne sait,
Dans mon cœur qui gémit et ne trouve pas de mots,
Et moi seul en connais le sens, caché à d'autres. »

Mais un élève d'Eliad, ce traducteur de Florian, et en même temps un nouveau byronien, le dépassera dès son premier volume de 1832, Grégoire Alexandrescu :

« Quand la mer furieuse brise ton faible vaisseau,
Quand il n'y a plus de port ni de place de salut,
Quand avec ses fureurs se déverse effrayant
De ses ondes écumantes le vieillard Océan,
Dis-moi si tu recherches de tes yeux sur les flots
Le mât aux voiles rompues qui ne sert plus à rien ? »

Ou bien :

« Dans le livre du sort pourrions-nous regarder,
Qui voudrait, o mon Dieu, vivre encore, ici-bas ? »

Il y a du romantisme même dans ses envolées :

« Je m'en vais où vole l'hirondelle voyageuse.
Quand la tourmente de neige sévit sous le ciel lourd,
Je passerai d'un climat à l'autre, étranger,
Où il y a d'autres astres et un ciel plus serein. »

Il y a, dans ces premiers morceaux d'Alexandrescu, quelque chose qui promet une littérature romantique originale, mais, avant d'arriver aux éléments de cette littérature originale, il faudra suivre les autres courants de romantisme, qui, tout en ayant leur source dans le préromantisme et dans le romantisme

français, viennent, par la littérature italienne ou par la littérature anglaise et allemande, dans la littérature romantique roumaine naissante.

Eliad avait cherché tout ce que le roumain de 1830 pouvait donner de plus alambiqué, de plus artificiel et de plus faux pour chanter la gloire de Lamartine. Un peu plus tard, en forçant un peu une langue qui, cependant, grâce à son emploi dans les livres d'église, disposait d'une certaine élasticité, un jeune Moldave, Constantin Negruzzi, arriva à transporter en roumain la partie la plus difficile, la plus colorée, la plus intéressante, mais la plus difficile de l'œuvre de Victor Hugo, qui sont les « Odes et Ballades ». Le même devait donner en 1837 une version du « Tyran de Padoue », et « Les derniers jours d'un condamné » inspirèrent de l'intérêt à un des jeunes officiers de l'époque, Stoica. « Lucrèce Borgia » fut traduite par le poète valaque César Bolliac. Sans compter des vers de Hugo bien rendus par encore un des poètes roumains rapidement disparus, l'officier Hrisoverghi, qui traduisit aussi quelque peu de Lamartine.

Eliad ne peut plus être lu. Il a forcé la langue, et, quand on force le style populaire de n'importe quelle langue, elle s'en venge : l'écrivain qui a écrit de cette façon n'existera plus quelques années plus tard, parce qu'on ne pourra pas le traduire dans la langue de tout le monde.

J'avoue que j'ai pensé (puisque Eliad, tout de même, est un poète assez important) à essayer une œuvre qui serait presque celle d'un faussaire : c'est-à-dire de redresser son style, de remplacer les termes italiens et latins qu'il emploie, termes qui n'ont point passé dans la langue, par des formes populaires. Il pourrait y avoir ainsi un Eliad ramené à la langue de son père et de sa mère, au lieu de la langue qu'il avait improvisée lui-même.

Plus tard, la littérature roumaine a toute une immense série de traductions françaises⁶⁷.

Elle est éparpillée un peu partout chez les bouquinistes qui ont hérité de bibliothèques d'anciens boïars. J'ai trouvé ainsi, une fois, en bloc, toute cette littérature qui a duré jusque vers 1860. Trente ans de versions du français, excellentes même à l'époque où la langue était faussée par la poésie, parce que les traducteurs n'étaient pas toujours des personnalités littéraires de premier ordre, et alors ils n'avaient pas la même ambition que ceux qui se croyaient les

⁶⁷ Celles de la littérature classique n'en sont pas moins poursuivies. En voici une liste, incomplète : *Corneille* : « Héraclius » (1831). *Racine* : « Britannicus » (1818). *Molière* : voir N. Iorga, « Molière și Români ... » ; « Molière et les Roumains ... », et Gh. Oprescu, « Molière în România », *Dacoromania*, II, 1922, p. 554-564) : « le Bourgeois gentilhomme », « M. de Pourceaugnac », « Le médecin malgré lui », « Amphictyon », « Critique de l'école des femmes », « L'avare » (entre 1830 et 1840). *Voltaire* : « La Henriade » (par B. Pogor), « Zadic » (par Căpățineanu), « Mahomet » (par Eliad, 1832), « Zaïre » (par A. M. M., puis par G. Sion), « Alzire », « Mèrope » (par Grégoire Alexandrescu). *Regnard* : « Démocrite » (par Daniel Scavinschi). *Jean-Baptiste Rousseau*, *Lesage* : « Le Diable boiteux » (M-me Sâmboteanu).

coryphées de la littérature à cette époque. Ce sont des bonnes gens aimant la littérature française, trouvant devant eux un public qui ne lisait pas couramment le français (maintenant, on ne fait plus de traduction, parce qu'on lit les originaux) et l'œuvre se faisait donc comme d'elle-même. Je citerai des noms pour faire voir combien est étendue cette œuvre de transplantation en roumain de la littérature romantique de France.

Il y a du Chénier⁶⁸. Chateaubriand paraît un peu en retard, par « René » et « Atala », que traduit, en 1839, un boïar, un vieux boïar qui était un juriste, n'ayant rien à faire avec les sujets exotiques du grand innovateur : on peut supposer que ce jurisconsulte Nestor, dont le nom même impose, n'avait pas l'état d'âme de René et qu'il n'aurait pas pleuré sur les yeux fermés d'Atala. Une autre traduction, celle du « Génie du Christianisme », apparaît aussitôt et elle est faite par un ecclésiastique, Gabriel Munteanu. Il y a même un peu des « Martyrs » dans la version d'Eliad.

Et puis il y a les traductions de Dumas, beaucoup, mais de celui de la première époque, celle où il écrivait lui-même : pour l'autre, où il ne faisait que présider un bureau de rédaction romantique, il n'a pas trouvé d'appréciateurs. Mais pour la première époque, pour le « Corricolo », pour le « Speronare », pour ces choses d'Italie, ainsi que pour « Antony », il a trouvé des traducteurs, et parfois parmi les meilleurs écrivains roumains de cette époque, (1846, 1847), Georges Sand, qui a enchanté aussi Eliad, apparaît avec « Indiana ».

Et je ne cite que ce qu'il y a de mieux dans la littérature française de l'époque romantique et celle qui a suivi aussitôt le romantisme, parce qu'il y a des écrivains de second et de troisième ordre, surtout pour les œuvres de théâtre.

Chez les Grecs, Skylitzi traduit, de Lamartine, « la Mort de Socrate », de Chateaubriand, « Atala », de Hugo, « Angelo », « Lucrezia Borgia », jusqu'aux « Misérables ». C'est aussi le traducteur de « Tartuffe ». Et c'est tout.

⁶⁸ Notre *Istoria literaturii românești în veacul al XIX-lea: de la 1821 înainte: în legătură cu dezvoltarea culturală a neamului*, t. I (*Epoca lui Asachi și Eliad: 1821-40*), Bucarest, 1907, p. 253.

CHAPITRE III

Influence « romantique » italienne

Et alors, une question se pose : pourquoi les Grecs ont-ils participé si peu à cette introduction du romantisme dans le Sud-Est de l'Europe ? Parce qu'il n'y avait pas le milieu du romantisme, parce qu'il n'y avait qu'une surface, qu'une très fine surface de lettrés et de Phanariotes auxquels on pouvait s'adresser comme public littéraire. Il n'y avait pas, il est vrai, comme dans certaines régions de l'Occident, une ancienne vie de cité. Lorsqu'il y a la vie de cité, une littérature classique s'y développe aussitôt. La raison fait le sentiment, il y a une conception générale qui s'impose à tout le monde. L'individualisme doit resserrer ses ailes, la fantaisie est aussitôt soumise à un régime, à une discipline, et il n'y a plus de possibilité d'éclosion du romantisme.

Mais, s'il n'y a pas d'ancienne cité disciplinant et régissant la pensée, étouffant parfois le sentiment pour en faire un simple instrument de la raison, il y a, en Grèce, au commencement du XIX^e siècle, lorsque la Grèce renaît par la révolution et malgré l'anarchie qui lui a succédé, sous la présidence de gouvernement de Capodistria, et pendant les premières années de la royauté d'Othon de Bavière, ce pastiche de l'ancienne cité, de la cité archéologique, surgi à un signe de baguette, dont j'ai déjà parlé. On veut être l'ancienne Hellade ; donc, il faut avoir aussi une vie de cité. On oublie le berger, on oublie le laboureur, on oublie un peu celui qui avait créé, en grande partie, cette nouvelle Grèce, c'est-à-dire l'armatole, le clephte des vallées, l'insurgé, celui qui correspond au « haïdouc » des Serbes et des Roumains ; on oublie le marinier un peu pirate, qui avait fourni un des principaux éléments pour la résistance contre les Turcs et pour la victoire finale. On pense aux personnes qui ont fait leurs écoles, qui sont habitués à vivre dans des maisons européennes, et pour lesquels on bâtit les petits palais de marbre d'Athènes.

Dans ces circonstances, avec une aristocratie dominante, avec une nation qui ne s'est pas encore formée, une nation enfant, avec une langue que le représentant principal de l'hellénisme à Paris, au commencement du XIX^e siècle, une personnalité vivant au milieu des savants français et entourée d'un respect tout à fait exceptionnel, Koraïs, le grand éditeur et traducteur en grec des œuvres de l'antiquité, a définie comme correspondant à la langue de Montaigne, on ne peut pas avoir le romantisme, parce que le romantisme suppose une action culturelle se manifestant dans toutes ces classes populaires qui apportent la

naïveté, l'énergie, la spontanéité. On ne peut pas avoir le romantisme quand il n'y a pas de langue mettant toutes ses nuances à la disposition des écrivains, quand celle qu'on a donne ce qui est vulgaire, mais pas ce qui est varié et fin. On verra bientôt les grosses difficultés auxquelles se heurteront les représentants d'une littérature qu'il faut considérer avant toute autre, celle des Îles Ioniennes.

Et, enfin, avec une ville comme Nauplie, qui était un amas de décombres, – Capodistria le dit lui-même, – avec une fabrication spontanée comme Athènes, alors que Jassy et Bucarest étaient tout de même des capitales, avec une campagne en grande partie ravagée, avec des contrées entières où on ne rencontrait que des maisons détruites, on ne peut pas avoir ce qui est absolument nécessaire, non pas seulement pour un simulacre de rénovation littéraire, mais pour une création littéraire, pour une création à nouveau.

Il n'y aura donc que la littérature romantique d'inspiration étrangère, ou bien celle qui est due à des jeunes gens à peine revenus de l'étranger à leurs foyers, comme celle qu'ont donnée les Soutzo, Alexandre et Panaïoti, plus tard aussi un Orphanidès. Mais on ne peut pas les mettre en comparaison, et ceci ne signifie pas déprécier les puissances de réalisation littéraire de la nation grecque, avec ce qu'ont donné les Principautés.

Il y aura bien, plus tard, au lieu de la littérature romantique, une autre, une littérature qui vit encore, parce que le public artificiel, préparé par une certaine éducation, existe encore. Mais, si on imagine un moment où l'Université d'Athènes ne garderait plus les sacrées traditions, ne ferait plus la garde autour de l'arche sainte de la langue purifiée, de la « catarévousa », où, non seulement la poésie, qui depuis des dizaines d'années a réussi à pouvoir adopter un autre langage, mais la prose aussi, la prose scientifique, la prose des journaux, la prose des discours à l'Assemblée, abandonneraient les anciennes traditions, alors, bien entendu, toute cette littérature aura perdu de sa valeur actuelle et passera à côté de la littérature classique qu'elle a imitée ou elle sera reléguée dans un chapitre qui peut être étendu et intéressant, que les érudits liront et reliront, parce qu'il correspond au chapitre qu'on a, pour le Moyen-Âge, dans cette admirable littérature latine médiévale, qu'on a, pour Byzance, dans cette littérature grecque de Constantinople, qui est parfois très belle.

Pour bien comprendre quelle est la nature de cette littérature, il faut souligner un fait qui concerne non seulement les Grecs, mais aussi les Slaves de la Péninsule des Balkans, mais qui, heureusement ou malheureusement, ne concerne pas les Roumains.

Au commencement du XIX^e siècle, il n'y avait pas, dans les Carpathes et dans les Balkans, d'État représentant une race en entier ; il y avait des fragments de la race qui avaient échappé à la domination étrangère ou qui, se trouvant sous une domination quelconque, représentaient la partie la plus privilégiée de la nation, parce que cette domination avait un sens culturel, un sens de civilisation, un sens d'autonomie et de quasi-liberté qui manquait à l'autre partie de la nation

se trouvant sous une domination, peut-être tout aussi puissante ou même plus puissante, mais inférieure sous le rapport de la civilisation.

Les Roumains étaient partagés, d'abord, au commencement du siècle, entre les deux Principautés, où on vivait en autonomie. Le prince était maître du pays : il n'était qu'un sujet et presque un esclave à Constantinople, mais aussitôt qu'il touchait la terre roumaine, il était le successeur des anciens princes indépendants et ses fonctions et les dehors mêmes de son pouvoir étaient absolument ceux de l'ancien Empire. Puis il y avait aussi des Roumains entrés sous la domination de l'Autriche, un très petit groupe de Roumains, quelques dizaines de mille, qui sont devenus ensuite trois cent mille : les Roumains de la Bucovine, pays absolument « fonctionnarisé » et, sous le rapport intellectuel, presque annulé par cette pression du monde officiel autrichien. Car il n'y a jamais eu un État capable de rendre ses sujets matériellement contents comme l'Autriche ; dans certaines régions, toute autre préoccupation disparaissait. On savait bien qu'on était sous la sainte garde de l'État et tout le reste était question d'impôt, question de carrière.

Donc, ce n'était pas de la Bucovine autrichienne, de la Czernowitz des Autrichiens, redevenue la Cernăuți des Roumains, que pouvait venir une influence de l'esprit occidental. En Transylvanie, on était de même sous la domination autrichienne et, en même temps, sous la pression du magyarisme dominant, les Magyars ayant la ville, ayant le château et participant aussi, dans une certaine mesure, à l'administration.

Il y avait des influences occidentales, mais seulement certaines de ces influences, par exemple l'esprit de liberté des philosophes français du XVIII^e siècle, qui avait passé en Autriche, Vienne était un des centres du « philosophisme » et, si Marie-Thérèse transigeait encore avec la tradition, son fils Joseph II se faisait gloire de représenter la « philosophie » dans son essence la plus pure et dans sa réalisation la plus complète, et c'est pourquoi on appelle l'ensemble de ces réformes le « joséphisme ».

Il y a eu dans la littérature roumaine de la Transylvanie un seul cas d'influence venant de ce joséphisme libéral et égalitaire : un écrivain, un fonctionnaire, Budai Deleanu, qui s'est avisé de rédiger une espèce de poème burlesque, comme la « Secchia rapita » de Tassoni, ou comme le « Lutrin », prenant comme héros les Tsiganes du XV^e siècle. Il a écrit ainsi sa « Tsiganiade » qui n'a pas été imprimée, et n'a pas donc pu exercer d'influence sur le public⁶⁹. Mais, sauf ce produit tout à fait isolé d'un homme exceptionnellement bien doué, il n'y a aucune influence de l'Occident exercée par le moyen de cette Vienne réduite à la « philosophie » par l'autorité de Joseph II.

⁶⁹ G. Bogdan-Duică a montré les influences du joséphisme sur ce poème dans la revue *Convorbiri literare* (« Despre Țiganiada lui Budai-Deleanu »), XXXV, 1901, p. 438-461, 483-498.

Il en est autrement des Slaves et des Grecs de la Péninsule des Balkans.

Les Serbes étaient partagés entre trois dominations. Lorsqu'il y a trois dominations, trois milieux différents, il doit y avoir aussi trois courants dans la littérature et les œuvres qui sortiront de chacun de ces courants auront un caractère différent des œuvres qui appartiendront aux deux autres.

Il y a d'abord les Serbes de la Péninsule, et même de l'intérieur de la Péninsule des Balkans. Ces Serbes de la Djoumaïa, de l'ancienne Rascie, donnent une littérature qui se fondera sur les créations épiques des ancêtres ou même des contemporains et des quasi contemporains. Il y a en même temps chez les Serbes du Banat des écrivains qui continuent la tradition du moine Dosithée Obradović, des personnages lettrés ayant fait des études et occupant des fonctions dans cette Serbie de l'Empereur. Eh bien, de là ne peut pas surgir, bien entendu, une littérature d'une trop grande nouveauté, mais une littérature emmaillotée, une littérature de cabinet, de bureau, d'école. On cherche avant tout deux choses : l'érudition et la morale, et, si on le veut, encore la connaissance des choses ayant un usage pratique immédiat. On veut redresser les mauvaises mœurs, ou faire voir au lecteur que l'auteur a beaucoup lu.

Et en troisième ligne, il y a une autre Serbie, la Serbie dalmatienne. Cette Serbie de Dalmatie a eu, pendant tout le cours du Moyen-Âge, une littérature latine qui appartient, en ce qui concerne la race, aux Serbes. Mais, à l'époque moderne, il y a toute une série de produits de cette même littérature qui, cette fois, n'est plus latine : elle est serbe. La littérature de Dalmatie est, en particulier, la littérature de Raguse. Malheureusement, il n'y a pas de bonne histoire de cette admirable petite République qu'a été Raguse. Admirable par l'endroit où s'élèvent ses murs, – une région qui dépasse l'Italie comme couleurs orientales, qui ressemble à certaines parties des côtes de l'Afrique. Admirable par les souvenirs historiques qui s'y rattachent, les vieux murs qui existent encore intacts, et qui s'étendent de la Porta Pile à la Porta Ploče. Puis admirable par les mœurs des habitants qui n'ont pas été encore bureaucratés et qui conservent quelque chose de la vie populaire italienne du Moyen-Âge, puisque Raguse, latine de chancellerie, – plus tard slave aussi, – italienne par le langage des classes dominantes jusqu'à une certaine époque, était très nettement serbe, même à une époque antérieure au réveil de la nationalité slave dans ces régions.

À Raguse, il y a eu toute une série d'écrivains, et l'un d'entre eux, un poète épique, a une certaine importance dans le mouvement général de la littérature du XVII^e siècle : c'est ce Gondola pour les Italiens, Gundulič pour les siens, qui a écrit l'« Osmanide », poème où il est question de la campagne sur le Dniestr du sultan Osman, et qui trouve son explication surtout dans l'offensive chrétienne que préparait, à ce moment, contre l'Empire ottoman, le roi de

Pologne, un Slave, Vladislav de Pologne étant le héros qui devait rétablir la chrétienté de forme slave dans cette Péninsule des Balkans⁷⁰.

À côté d'érudits qu'on emploie et qu'on cite encore, Banduri, Orbini, il y a même des écrivains pour les masses populaires, tel ce légat pontifical, Kalčić, qui écrivait vers la moitié du XVIII^e siècle et qui employait la langue courante, la langue du marché, – ce marché de Raguse où on vendait des raisins de la Grèce, des figues fraîchement cueillies dans la campagne, des amandes tout aussi fraîches.

Mais Raguse a beaucoup souffert de par l'invasion, de par la guerre qui a été provoquée par l'époque napoléonienne dans la Péninsule des Balkans. Et alors toute son ancienne importance a disparu dès la fin du XVIII^e siècle. Il y avait encore la monnaie ragusaine, qu'on trouvait un peu partout en Orient, les chefs de la République donnaient des papiers aux vaisseaux de plus en plus réduits en nombre, mais l'importance culturelle de la ville avait tout à fait disparu.

M. Denis, qui a écrit sur la Serbie moderne le plus beau des ouvrages qui lui ont été consacrés pendant la guerre, présente cette hypothèse : certaines parties de la littérature ragusaine auraient passé dans les masses populaires de la Šumadija, sans qu'on puisse poursuivre ce courant. Il y a des transmissions littéraires d'un caractère si compliqué et si mystérieux, qu'on pourrait admettre aussi quelque chose pour le courant ragusain dans le mouvement populaire qui a amené la création de la Serbie moderne.

J'y croirais difficilement. Sachant la façon dont la littérature pénètre et la nature de la littérature qui peut pénétrer dans les masses populaires, je ne pourrais pas admettre cette transmission d'ouvrages, tout de même profondément, intimement littéraires, dans des masses populaires, qui, de plus, avaient leur littérature à elles, celle qui parlait de Kossovo, du grand combat du XIV^e siècle pour la liberté. L'ayant, il ne fallait pas emprunter quelque chose aux poètes de Raguse, même s'ils consentaient à employer la langue populaire.

Il en est autrement de la partie de la Grèce, conçue dans toute son extension, qui avait des relations continues et de plus en plus importantes avec une des plus grandes civilisations de l'Europe Occidentale, catholique et latine, de cette époque : la littérature italienne.

On a voulu créer la Grèce nouvelle dans les Principautés, tendant à Byzance. On croyait que le premier pas devait être fait sur le Prout et sur le Danube. On n'est arrivé à rien avec les Phanariotes et avec une armée ramassée un peu partout dans les villes et dans les ports des deux pays roumains.

⁷⁰ Voir les remarquables articles sur cette littérature qu'a publiés la revue *L'Europa Orientale...* de Rome (Arturo Cronia, « Dante nella letteratura croato-serba », I, 1921, n° 1, p. 4-16 ; n° 2, p. 114-122 ; n° 5, p. 304-311, et surtout « Riflessi italiani nella letteratura serbo-croata », IV, 1924, n° 2, p. 94-116).

Il y a eu, à Constantinople, tout un projet qui s'est effondré au moment où les Turcs se sont livrés aux derniers sévices contre une population en grande partie innocente, qui n'avait pas même la moindre connaissance de ce qui se préparait pour faire revivre l'Empire byzantin. Puis il y a eu l'essor de l'Épire, le mouvement de la Thessalie, de la région du Mont Olympe, du Péloponnèse, le mouvement purement populaire.

Il y avait donc plusieurs Grèces d'Orient. Mais il y avait aussi une Grèce qui se trouvait dans la situation la plus propice pour recevoir des influences venant de l'Occident, de l'Occident italien : c'étaient les Îles Ioniennes, ces Îles Ioniennes qui avaient été disputées longtemps entre le royaume de l'Italie méridionale, des Deux-Sicules, et entre Venise, qui est arrivée à conserver tout ce domaine et à établir un régime dont les Grecs ne se contentaient pas toujours, car il y a eu des révoltes. Le régime vénitien n'était pas très doux sous le rapport politique, mais, en même temps, il offrait à ceux auxquels il demandait des contributions très lourdes et une sujétion politique complète, des avantages en ce qui concerne la civilisation.

À côté de toute une littérature latine et italienne faite par les Îles Ioniennes, elles ont commencé, dès le XVII^e siècle, à avoir une littérature en grec. Il y a deux écrivains grecs, deux poètes au XVII^e siècle et, pour la première fois, on a essayé de donner une grammaire du vulgaire : celle de Sophianos, à Corfou, en 1540⁷¹.

En même temps, Corfou donne les deux représentants les plus importants de la prédication ecclésiastique : Hélié Miniata, Eugène Boulgaris et Nicéphore Théotokis étaient au XVIII^e siècle les grandes personnalités de la chaire pour le monde orthodoxe.

Dans ce milieu des Îles Ioniennes, l'époque napoléonienne devait provoquer d'autres phénomènes que dans cette malheureuse Raguse, totalement ruinée, vivant seulement de ses souvenirs et pouvant à peine esquisser des prétentions.

Il faut penser que de cet autre côté il y a eu, en 1800, une Constitution démocratique ; que, dans la rivalité entre Russes, Anglais, Français de Napoléon, les Ioniens ont eu autre chose que des occupations militaires ; quelque chose des idées de l'Occident, quelque chose des tendances vers la liberté politique constitutionnelle a passé tout de même, par suite de la présence de ces armées, de ces commissaires étrangers.

Le père de Capodistria, du « gouverneur de la Grèce », fut même le rédacteur d'une de ces Constitutions, et, lorsque l'aîné de ses fils eut gagné de l'influence auprès du Tsar Alexandre dont il était devenu le conseiller

⁷¹ A. Rizo-Rangabé, *Précis d'une histoire de la littérature néo-hellénique*, t. I, Berlin, 1877, p. 34. Des poètes ioniens au XVII^e siècle : Acace Diarkoussi de Céphalonie, Antoine Eparchos de Corfou ; *ibid.*, p. 23-24.

diplomatique, lorsque, grâce, à son influence, les Îles Ioniennes ont passé (ne pouvant pas devenir russes, car la politique russe ne pouvait pas le demander à ce moment) sous la domination anglaise, il y a eu une révolte à Sainte-Maure. La révolte a été réprimée, mais, cependant, dans ces îles vivait tout un esprit nourri de souvenirs anciens, nourri d'aspirations philosophiques françaises, des tendances, bien naturelles, que peut avoir une population nombreuse, riche, depuis longtemps initiée à la civilisation, lorsqu'elle se trouve sous une domination étrangère, fût-ce même une domination hypocritement douce, comme l'était celle des gouverneurs anglais.

Il y a eu des journaux, comme celui qui parut à Corfou en 1802, « Astyka », ou une autre en 1812, l'« Ephimeris philologiké ké ékonomiké », qui étaient surtout des publications philosophiques, se passionnant pour les querelles entre Koraïs, prôneur d'une langue presque populaire, et ses adversaires, les classiques. À Vienne, on ne pouvait guère s'occuper d'autres sujets, à l'époque de la Révolution et de Napoléon I^{er}, dans une grande ville qui était une des capitales de cette Compagnie grecque, généralement balkanique, s'enrichissant aux échanges entre l'Orient et l'Occident.

Donc dans les Îles Ioniennes on voit paraître les premiers journaux⁷², et alors ce sera dans cette région bien caractérisée que paraîtront aussi les premières idées de liberté hellénique totale, pas pour le petit royaume de Grèce qui s'est formé plus tard, mais pour la grande Grèce dont on rêvait dès cette époque. Et, comme Corfou était, tout de même, en fait de civilisation, plus qu'à moitié italienne, comme les rapports qui existaient entre l'île et entre l'Italie étaient des plus importants, des rapports journaliers dans tous domaines, comme Napoléon paraissait en Italie en représentant de la nation italienne, ses monnaies portant, pour ce royaume, le titre de roi d'Italie en italien, les tendances grecques se sont réunies au napoléonisme et à sa base italienne, pour provoquer tout un mouvement qui n'est pas assez connu et que j'ai retrouvé aussi dans les notes sur la Grèce moderne de quelqu'un dont l'apparition dans la littérature française, longtemps après sa mort, a été due à des circonstances tout à fait fortuites : Gobineau.

Parmi les très belles choses qu'a écrites, en différents domaines, Gobineau, il y a une analyse de la carrière de Capodistria, et dans cet ouvrage le texte suivant :

« [On] voulait opérer la délivrance de la Grèce, non de cette Grèce séquestrée du continent par la double chaîne de montagnes qui forme sa frontière, mais de la Grèce véritable, augmentée de l'Épire, de la

⁷² Un Michel Soumakis de Zante traduit le *Pastor fido*, traduit aussi par le Phanariote Georges Soutzo, fils du prince Alexandre (Venise, 1804) ; *ibid.*, p. 74.

Thessalie ; de la Macédoine, de la Thrace, de Constantinople et des côtes de l'Asie Mineure »⁷³, la Grèce de M. Vénizélos.

C'est la première Hétairie, pas celle de Rhigas, qui était viennoise (l'inspiration viennoise est purement philosophique), pas la troisième, qui sera d'inspiration russe et orthodoxe. La société révolutionnaire qu'il faut placer au milieu, à l'époque napoléonienne, était avant tout philosophique, française, italienne et ionienne, en ce qui concerne le canal de transmission.

Je cite encore Gobineau :

« En un mot, l'Hétairie voulait reconstituer l'Empire grec ; projet gigantesque, mais praticable »⁷⁴, alors que la seconde Hétairie, sous l'influence napoléonienne, voulait reconstruire l'Empire d'Orient, allié naturel de l'Empire français⁷⁵.

Eh bien, à ce moment où il y avait dans le milieu de Zante, de Corfou, de Sainte-Maure, cette idée, cette tendance, une littérature grecque surgit.

Ce n'est pas la littérature des Phanariotes : c'est une littérature qui ne se moque pas. Les Phanariotes sont ou bien totalement desséchés, totalement flétris, ou bien, s'il y a quelque chose de vivant, alors ils s'adressent aux vulgarités plaisantes de l'existence humaine. Il y en a un qui représentera la nouvelle langue comme la langue des corbeaux ; un autre s'occupera de tel Grec, venu du Danube, qui se présente chez lui d'une façon ridicule par ses prétentions, ou bien, comme Néroulos, on donnera « Le Rapt du Dindon ».

Cette littérature des Îles Ioniennes n'est pas non plus comme la littérature, encore lisible et qui peut charmer par sa naïveté, de tel poète épirote qui connaît la vie populaire (et nous reviendrons sur cette littérature populaire de l'Épire), comme la poésie, déjà mentionnée, de ce Villara, mort jeune en 1823 qui, dans des morceaux qui sont souvent cités : « L'Oiseau égaré », « La Nuit », « le Printemps », « l'Honneur », « le Feu et l'Eau », témoigne d'une inspiration plus pure, venant d'une âme plus sereine que dans les poèmes anacréontiques du boïar bucarestois qu'était Athanase Christopoulos, – tellement boïar qu'il oublie d'être Grec, et qui ayant visité l'Hellade une seule fois, s'en revient à Bucarest y mourir en international.

La littérature des Îles Ioniennes a un tout autre caractère. C'est une littérature sereine, sévère, qui emploie, il est vrai, non pas la langue classique, et pour cause. On a accusé ces Ioniens, avec raison, d'ignorer le bon langage ; ils n'avaient pas passé par des écoles comme celles de Bucarest, de Jassy, de Chios,

⁷³ A. de Gobineau, « Capodistrias. I », p. 238.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*

de Cydonie, de Chalkis, près de Constantinople, pour s'initier à la langue pure de l'antiquité. Ils devaient donc employer leur langue de là-bas. Et ils étaient poussés dans cette direction aussi par un autre fait : par la littérature italienne qu'ils copiaient, puisqu'ils sont ces amis de Monti, du grand poète lyrique italien⁷⁶ ; certains d'entre eux passent une partie de leur vie en Italie ; ils écrivent aussi en italien. Tel d'entre eux, d'une époque plus tardive, mourra à Florence après s'être évertué, pendant ses dernières années, à traduire la littérature classique italienne.

Donc, étant sujets à l'influence de l'Italie, qui employait tout de même la langue en usage, ils font la même chose avec leur grec de Corfou, de Zante ou de Sainte-Maure, et, comme ce grec n'avait pas été employé pour la forme si serrée du sonnet et surtout de l'ode, de cette ode de Pindare, ils doivent faire violence à ce langage. De sorte qu'ils emploient un langage populaire, mais un langage violenté, réduisant les syllabes, coupant court le mot pour le faire entrer dans cette forme savamment flottante et intimement variée.

Le premier qui commence ce mouvement est Solomos. Solomos était de naissance même en partie Italien, appartenant à la famille Barbolano. Il a habité Venise, Crémone, Padoue. Son hymne à la Liberté est encore aujourd'hui l'hymne national de la Grèce, grande pièce poétique pleine de beauté pour celui qui l'observe attentivement, mais qui, dans son ensemble, écrase par la quantité énorme d'images qui y entrent et d'allusions qu'il force à en faire partie.

Ayant écrit cet hymne à la liberté, le poète ionien se trouve cependant dans une situation difficile, devant trouver de nouveaux sujets dans un milieu qui ne les lui donne pas. Il devra attendre, et ce n'est que plus tard qu'il empruntera ces sujets à la lutte de la Grèce, au siège de telle cité grecque, aux exploits de Lambros, le chef de révolte à la moitié du XVIII^e siècle.

Rarement il s'adresse à la littérature populaire, à cette littérature populaire grecque qui recelait toute une inspiration nouvelle.

De sa vie intime il donnera très peu, comme par surprise :

« Mes chants, tu les as chantés tous : celui-ci tu ne le chanteras pas, celui-ci tu ne l'entendras pas, car tu reposes sous la dalle du tombeau. »

C'est un sentimentalisme, mais de très bon aloi, qu'on rencontre aussi dans la littérature italienne, où, malgré l'anathème de Carducci contre la « scelerata astemia romantica familia », contre « cette famille romantique scélérate », il n'a existé que pour une époque très brève.

⁷⁶ Néroulos même l'a traduit.

Car il y a autre chose que le romantisme dans la littérature italienne à partir d'Alfieri. Il y a un préromantisme qui n'est pas celui de Rousseau, un préromantisme qui s'adresse d'abord directement à l'antiquité. De même qu'Alfieri, avec cette tension de l'âme humaine devant accomplir son devoir, représente un autre classicisme que celui de l'école jésuite et même de Voltaire dans ses tragédies, en même temps que, devant, lui, le subalpin de langue française, apprendre l'italien, il cherche à son style des modèles au Moyen-Âge et découvre presque le Dante et Pétrarque, comme, le romantisme français de 1830 cherchera la Pléiade. Et, si on dit que Foscolo appartient au romantisme, comme n'importe quel poète de Paris, il faut observer que sa poésie se rattache à tels poètes anglais du XVIII^e siècle, aux « Nuits » de Young, qu'on ne rangera jamais parmi les romantiques, à l'« Élégie dans un cimetière de campagne » de Grey.

Ces considérations m'ont paru nécessaires pour expliquer les poètes ioniens.

Car, après Solomos, toute une école surgit, celle d'un Typaldos (1814-1883), Céphalonien, chanteur mélancolique et fantastique des clephtes, mais, en même temps, initié, comme dans « Aubade », « Deux heures », « Éveille-toi », dans « l'Enfant et la mort », aux intimités mystérieuses de l'âme ; d'un André Kalvos (Calvo, si on veut, en italien) († 1869), qui a suscité aussitôt un grand intérêt en Occident et, dès 1822, le philologue français Stanislas Julien en donnait une traduction et une autre suivait cinq ans plus tard.

Dans tel morceau vraiment classique il s'adresse à l'Italie, et on peut voir par ce fragment, combien intimes étaient les liens avec l'Italie de cette école ionienne⁷⁷ :

« Ausonie, terre fortunée, qu'un ciel pur anime de l'éternel sourire. Là, le peuple nage dans la joie ; les nymphes du Parnasse forment des chœurs légers et couronnent de pampres leurs lyres harmonieuses ».

Il y a aussi quelque chose pour Paris, car ces Ioniens ne l'ont pas oublié ni négligé, mais sans y prendre leur doctrine poétique :

« Et toi aussi, ville sacrée des Français, j'ai admiré la splendeur de tes édifices. Quelle cité l'emporte sur toi par les charmes de l'élocution et les grâces de l'esprit ? »

Mais il pense avant tout à son île de Zante et ses charmes : surtout ce qu'un ancien aurait vu. Il n'y a pas eu de maîtres vénitiens ; il n'a pas existé de

⁷⁷ Le traducteur Skylitzi rendra aussi, avec la *Medea* de Maffei, le Dante et la *Francesca da Rimini*.

domination anglaise ; aucune mode française et italienne n'y a pénétré : Zante est encore une contrée de l'antiquité :

« Les bocages épais de Zante et ses collines ombreuses entendirent siffler jadis les traits argentés de la chaste Diane. Aujourd'hui encore, ses arbres et ses humides fontaines sont préférées des bergers. Là encore, on voit errer en silence les chœurs des Néréides, les fruits dorés du citronnier enrichissent les flots de leur délicieux parfum. Tes vignes fécondes, tes nuages purs, légers et diaphanes sont un bienfait du maître des dieux. Le flambeau éternel te verse tous les jours des moissons de fruits et, pour toi, les larmes de la nuit se changent en lis éclatants.

Si tu vois quelques flocons de neige, ils ne restent pas longtemps sur ton front. Et jamais les ardeurs de la canicule n'ont flétri tes belles campagnes. »

C'étaient des Grecs revenant vers l'antiquité, pas cette antiquité fardée et chaussée de rouge, portant des dentelles, à la façon du XVIII^e siècle, mais la vraie antiquité qu'on découvrait sur les sources helléniques, un peu aussi par cette littérature italienne ramenée elle-même à la pureté initiale de la littérature ancienne.

Le mouvement continuera par Tertsétis, qui est de Zante, par Georges Marcoras (né 1826), de Corfou, et, pour le drame, par Zambélios, né à Leucade dès 1787.

Les sujets peuvent être pris dans la guerre de liberté, les figures de Rhigas, d'Athanase Diakos, de Botzaris, de Karaïskaki, de Kolokotronis, de Capodistria étant choisies à côté de celles, anciennement vénérables, de l'Athènes triomphante ; la façon de les traiter est cependant toujours influencée par la vraie tradition classique.

Et le poète rêve du moment où « nous aurons rendu à la Grèce sa pourpre et son sceptre antique ».

Au fond, l'école ionienne, ce sont ces deux : Solomos et Calvo, mais surtout Calvo, malgré les sujets qu'il s'est choisis plus tard, puisqu'il n'avait pas de latitude en fait de sujets : il fallait s'adresser, ou bien à l'antiquité, ou bien à l'époque révolutionnaire de 1812.

Les autres, ce sont des Ioniens transplantés, des Ioniens qui viennent en Grèce, comme des Transylvains sont venus à Bucarest et à Jassy pendant le XIX^e siècle, restant cependant toujours Transylvains, un peu bureaucrates d'esprit, un peu Autrichiens d'âme, jusqu'à la fin de leurs jours.

Ceux-ci sont un peu guindés à l'antique, mais un moment vient où, lorsqu'il s'agit d'exprimer un sentiment plus élevé, ils n'en trouvent l'expression qu'en relation avec l'idée de la grande Grèce. Et voici de quelle façon Tybaldos pense à la possibilité de la conquête de Constantinople par les siens :

« Mes frères, ensevelissez-moi sur la colline pour que j'entende de là-haut les rossignols lorsqu'ils annoncent avril ».

Ceci, c'est la poésie populaire, celle dont il sera question plus loin, celle que les lettrés devront bien copier pour arriver à une certaine réalité et pour exercer une certaine influence sur les âmes et sur les cœurs :

« ...et, lorsque de Sainte-Sophie, de la grande église sortiront enfin les hymnes sacrés avec les fumées de l'encens, je deviendrai un oiseau tout blanc pour m'envoler vers la grande cité ».

On ne pouvait pas avoir, à Jassy et à Bucarest, une influence semblable. Cependant, l'italien était connu. Le grand poète lyrique de la Valachie, à la fin du XVIII^e siècle, Jean Văcărescu, le premier des deux Jean, qui s'appelait, à la grecque, Ienăchiță (tandis que l'autre s'appelait, à la slave, Iancu), avait une profonde connaissance de l'italien et la métrique qu'il a introduite pour la poésie lyrique roumaine est celle de Metastasio.

Son petit-fils, cet Iancu, s'est arrêté pour ses études à Pise, et toute son œuvre est imprégnée d'italianisme, mais de celui du XVIII^e siècle. Donc, alors que les Ioniens s'adressent à Alfieri, à Monti, les poètes roumains de cette même époque, suivant la mode italienne, affectionnent le poète international de la langue italienne à cette époque, ce Metastasio, qui a passé même sous la forme de « Métastase » dans le mouvement général de la littérature du XVIII^e siècle. Ce n'est un Italien que par l'origine et la langue, puisqu'il habite Vienne et qu'il écrit à une époque où tant de musiciens italiens collaborent aux spectacles de la Cour impériale, pour un public italianisant de domination impériale et royale.

D'autres Roumains de cette époque traduisent Goldoni⁷⁸, qui a beaucoup plu et qui peut plaire encore, à un public de n'importe quel pays, par cet esprit, d'arome presque attique, que Venise, seule, pendant le XVIII^e siècle, a su retenir et rendre.

Il y a aussi toute une série de traductions d'Alfieri, *Philippe*, *Oreste*, *Virginie*, puisque, dans les pays roumains, on entendait se délivrer, non pas par le fusil du clephte, comme en Grèce, mais par l'esprit, le combat étant livré dans le domaine de l'âme, et Alfieri était le meilleur précepteur en fait de vertus combattives pour la réalisation de l'idéal national, pour l'implantation du drapeau de la liberté. L'admirable tragédie de *Saül* a eu un énorme succès à Bucarest en 1836, à une époque où on traduisait aussi la *Virginie* du même. On n'oubliait pas même Bucchi. Eliad s'inspirera des épiques italiens pour son

⁷⁸ *Triomphe de la vertu, La veuve fourbe, Le serviteur à deux maîtres, Crispino e la comare.*

poème de Michel le Brave, la *Michaïde*, dans laquelle, en dépit du style, fabriqué, il y a des passages encore impressionnants.

Mais un seul poète a su employer la littérature italienne de cette époque pour donner des œuvres qui lui appartiennent en propre et qui auraient pu représenter le commencement d'un nouveau courant dans la littérature roumaine.

Après trois quarts de siècle, Georges Asachi n'est pas encore compris. À une époque où Eliad trouvait des fidèles, presque des fanatiques, on passait à côté d'Asachi.

Il s'était adressé à la littérature italienne : c'est la seule qu'il a bien connue, qu'il a honnêtement et harmonieusement imitée, qui lui a donné une inspiration originale, il a pris toutes les formes de la littérature italienne contemporaine, ainsi que l'a fait cette école grecque ionienne.

On s'explique ce fait. Ceux qui écrivaient sous l'influence française appartenaient au monde boïar, au monde qui recevait les journaux, qui faisait venir les livres de l'étranger, qui entreprenait des voyages du côté de Paris, voyages encore trop peu fréquents, ayant reçu l'éducation dans des pensionnats français ou sous l'influence d'un maître français, comme Vaillant. Mais la situation d'Asachi est tout à fait différente. Son père est un personnage ecclésiastique, venant de la Galicie autrichienne ; il y a des personnes qui prétendent qu'il était d'origine arménienne. Du reste, ce père, chargé d'une fonction très importante auprès de l'archevêque de Jassy, a traduit des nouvelles de second ordre en roumain.

Le fils a été envoyé à Vienne. Le père, ancien sujet autrichien, croyait ne pas pouvoir envoyer son fils mieux que là-bas. Mais, de Vienne, il passe en Italie et reçoit toute une éducation littéraire et artistique à Rome. En même temps dessinateur d'un grand talent, lithographe, il connaissait parfaitement au moins trois langues de la grande littérature : le français, l'allemand et l'italien. Il était en état de traduire sa propre littérature en italien, d'écrire, en même temps, un sonnet dans sa propre langue et dans celle de l'Italie, les mettant en face l'un de l'autre. Un peu plus tard, il a traduit une partie de sa littérature poétique en français et a dirigé, avec un Français, Gallice, dont la personnalité devrait être recherchée parce qu'elle peut réserver des surprises, « le Glaneur Moldo-Valaque » qu'on publiait vers 1840, dans un très bon français, à Jassy.

Il a attaqué l'ode et le sonnet : on ne peut pas avoir dans des traductions la cadence admirable de son vers, qui brise parfois, comme chez les Ioniens, le mot pour le faire entrer dans l'harmonie des syllabes.

Son but, il le dit dans ces vers :

« Un vif désir me donne des ailes et m'incite, dès mes premières années,
 À chanter sur le luth l'harmonie roumaine.
 O Roumains de la Dacie, portant un fier nom,
 Que l'archaïque histoire soit pour vous un modèle ! »

Il veut venir à Rome pour « fouler la cendre des ancêtres et s'inspirer de leurs vertus ».

Le lien qu'il y avait entre Ioniens et Italiens était purement littéraire. Le lien entre Asachi qui, du reste, était fils d'une Roumaine, et entre les Italiens, est un lien de race. Le rapport est tout à fait différent.

Comme à cette époque il y avait des courtisans de la Russie protectrice, et comme il a su toujours faire sa carrière (il est mort au milieu des dernières subventions, maigres, de l'État), il pense aux Césars de Rome, lorsqu'il s'adresse au Tsar Alexandre dans cette forme de l'ode :

« Des rives de la Néva au sommet du Caucase,
Des villes, des monuments élèvent leur front superbe.
Le jeune aigle fier étend ses larges ailes
De la zone enflammée jusqu'au pôle glacé.
Le bruit des sanglantes armes, le cri de Bellone
Se taisent. Sous le laurier, Mars goûte un saint triomphe ».

Il y aura donc une émotion toute particulière dans son salut à l'Italie.

« Salut, rives florissantes de l'ancienne Ausonie,
Entre les mers jumelles coupées par l'Apennin,
Où près du fier laurier croît, sacré, l'olivier,
Où la fleur ne se fane sous un ciel toujours bleu ».

Sa Moldavie elle-même est présentée comme dans un rêve classique :

« Sur les verts coteaux, la nuit étend ses ombres.
De son profond silence est plein tout l'horizon.
Le triste frémissement des bois, le chant du fleuve,
Endormaient la nature par leurs sauvages accords ».

Et, puisque dans la littérature d'un Alfieri et généralement dans toute la littérature italienne, il y a pour conclusion l'incitation à la vertu nationale et patriotique, le pacifique Asachi chantera :

« Non, celui qui conserve une lueur de vertu
Pour le bien du pays, jamais ne périra.
Sur les côtes du Parnasse, plus serein est le ciel.
L'harmonie douce résonne, le zéphyr souffle lent.
Tu goûteras sur sa cime la meilleure récompense.
Choisis, ma Moldavie, entre nuit et aurore ».

Et, puisqu'on a un hymne à Dieu d'Eliad, cet italianisant s'adressera aussi au Créateur.

Eliad avait essayé ainsi son « hymne à Dieu » :

« Être sans nom,
 Qui donnes vol aux oiseaux,
 Écume aux mers profondes,
 Qui donnes lumière à l'homme,
 Aux eaux des fleuves la source,
 Qui creuses les rides au front,
 Comme les fureurs cruelles,
 O mon Dieu glorieux. »

À son tour Asachi attaque ce sujet. Inférieur au poète valaque, le Moldave italianisant dépassera ses modèles pour aller cette fois jusqu'à la Bible :

« Dieu plein de grâce
 Maître du monde,
 Dont tout dépend,
 En terre, sur les mers,
 Écoute ma misérable
 Plainte, ne m'abandonne pas. »

Il y a aussi d'autres influences qui se sont exercées, venant de l'Occident, sur ces deux littératures : la littérature hellénique de l'époque moderne et la littérature roumaine des deux Principautés.

Il y a bien une influence anglaise, mais qui, pour le moment, est très faible. Il y en a eu une autre venant de l'époque classique, mais, pour les Anglais, on ne peut pas faire la distinction qu'on fait habituellement pour la littérature française et, en quelque sorte, pour la littérature italienne et péninsulaire, espagnole et portugaise, entre classicisme et romantisme. Il n'y a pas de romantisme anglais tellement caractérisé qu'on puisse fixer une distinction entre une époque appartenant au classicisme et une époque de rénovation, qu'on pourrait nommer romantique.

Beaucoup de choses classiques d'emprunt sont restées dans la littérature anglaise, même à l'époque romantique. Les poèmes de Byron, très romantiques sous certains rapports, le sont très peu sous d'autres, et il n'a pas fait, bien entendu, trop de violence à la forme traditionnelle, qu'il a conservée pour des sujets historiques et exotiques, et pour des sentiments qui n'étaient pas, sans doute, les sentiments que manifestaient les poètes anglais du XVIII^e siècle.

Et, si la littérature anglaise a été rénovée à la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e siècle (la brève préface de Coleridge montre bien le

sens dans lequel a été pratiquée cette rénovation), on ne s'est pas adressé autant à des sujets étrangers et étranges : on s'est adressé surtout à ces réalités que le classicisme recouvrait jusqu'à les asphyxier et les distillait jusqu'à en faire perdre l'essence humaine.

Mais il y a eu une nouvelle influence anglaise qui s'est exercée sur la littérature grecque et sur la littérature roumaine. On pourrait dire que pour la littérature grecque c'est bien naturel, à cause de la présence même du grand poète anglais qui, comme on le sait, a participé au combat pour la liberté des Grecs. Il a nourri ce combat de ses subsides et il a entendu conduire personnellement la guerre d'indépendance. Et il est mort au milieu des Grecs à Missolonghi.

Mais la part que Byron a prise à la libération des Grecs ne doit pas nous tromper. Il se trouvait au milieu des clephtes, des armatoles et des combattants pour la liberté grecque, mais il ne se trouvait pas au milieu d'un public, de ce qu'on peut appeler le public d'une classe intellectuelle, sur laquelle il eût eu l'intention d'exercer une influence littéraire.

Les rapports entre Byron et les Grecs sont très importants, mais ces rapports se maintiennent dans un certain cadre, entre certaines limites et la littérature grecque d'emprunt, qui est très importante, la littérature qu'on connaît déjà, ionienne, d'inspiration italienne, et l'autre littérature, d'inspiration française, les deux n'ont rien à faire avec le romantisme de Byron, avec ses sujets, avec sa manière de les exposer, avec le sentiment tout particulier qui les anime.

Il en est autrement en pays roumain.

En pays roumain, l'influence de Byron s'est exercée, et elle s'est exercée sans un contact direct, par ce même Eliad dont on a vu déjà le rôle de médiateur, de transmetteur d'influences entre l'Occident et l'Orient.

Il a donné, il avait surtout l'intention de donner toute une série de traductions de Byron, dès 1834. Il pensait au « Siègne de Corinthe », au « Giaour », aux « Deux Foscari », à « Lara », à « Beppo », à « Marino Faliero », au « Prisonnier de Chillon », aux « Lamentations du Tasse ». Une partie de ces traductions a été, de fait, réalisée et il y a eu même, un peu plus tard, avant 1840, un poète roumain, des jeunes, appartenant à l'époque romantique bien caractérisée, qui s'est inspiré, en première ligne, de Byron, et qui a continué cette attitude révoltée contre la société, contre la tradition, jusqu'à son exil à Paris. Il a été un des révolutionnaires de 1848 et a cherché un abri de « proscrit » à Paris.

La traduction de « Manfred » par C.A. Rosetti se distingue avantageusement des ouvrages un peu bâclés de cette époque.

Il est bien difficile de faire passer n'importe quel produit de la poésie anglaise dans une autre langue, mais, étant donné le fait que l'anglais n'a jamais

été soumis à la discipline étroite des langues romanes et que le roumain, ayant une littérature, et surtout une littérature profane, assez récente, a échappé à cette contrainte, il est plus facile de rendre un morceau de poésie anglaise en roumain que dans une langue qui a subi, pendant des siècles, une discipline à laquelle l'anglais n'entend pas se soumettre, et c'est tout à son avantage⁷⁹.

L'influence allemande sur le renouveau des littératures dans les Carpathes et les Balkans est, au contraire, très réduite.

Il y a chez le quatrième de la dynastie poétique des Văcărescu, chez cet Iancu qui a fait des études à Pise et qui est resté le représentant de cette poésie toute spéciale italo-autrichienne, viennoise plutôt qu'italienne dans le vrai sens du mot, un essai de traduction du « Faust » de Goethe.

Mais, pour traduire l'œuvre principale de Goethe, il faut avoir un tout autre développement d'une littérature et d'une intellectualité qu'on ne pouvait les chercher dans la Valachie de Iancu Văcărescu. La traduction n'a donc pas été poursuivie, et elle est vraiment misérable.

Il y a aussi, pour la partie sentimentale de Schiller, des traductions, pas en Grèce, mais dans les pays roumains. « Kabale und Liebe » et d'autres produits de la littérature allemande, au commencement du XIX^e siècle, intéressaient non parce qu'ils étaient allemands, parce qu'ils contenaient une manifestation de l'esprit spécifique allemand, mais parce que, ainsi qu'on le sait, non seulement chez Schiller, mais chez Goethe, il y a une si forte infiltration de l'esprit, philosophique, d'un côté, sentimental, de l'autre, de la littérature de France du XVIII^e siècle, – pour le Rousseau qu'il y avait dedans.

Les poètes allemands du commencement du XIX^e siècle étaient cependant assez prisés dans ces régions, et, lorsqu'il s'agit de choisir à côté des plus grands, on s'est adressé, surtout pour le théâtre, à un écrivain très médiocre qui a eu une fortune extraordinaire dans les pays danubiens : c'est Kotzebue, cet auteur de farces, de comédies légères, chez lequel l'esprit français pèse, étant transporté dans une autre intellectualité. Il a été très connu, souvent traduit et presque toujours applaudi.

Parmi les traducteurs, il y a eu, à un certain moment, Asachi lui-même, qui se sentait aussi une mission d'instructeur, d'amuseur même.

Il y a aussi une influence russe, très faible et très tardive. On sait que le romantisme a passé en Russie par Pouchkine et par Lermontov, alors qu'un fabuliste, qui n'est qu'un fabuliste, Krylov, copiait, à l'usage des Roumains aussi, qui allaient le connaître par l'entremise de son traducteur, le Bessarabien Donici, La Fontaine. De fait, les influences romantiques viennent de l'Occident

⁷⁹ Cf. G. Bogdan-Duică, *Istoria literaturii române moderne*, p. 286 et suiv. et P. Grimm, « Traduceri și imitațiuni românești după literatura engleză », p. 284 et suiv.

directement sur les Roumains, de sorte qu'il faut considérer comme une exception les emprunts faits par la traduction du célèbre morceau « le Châle Noir », de Pouchkine, par Constantin Negruzzi.

On a traduit aussi le morceau, encore plus célèbre, du même poète russe sur les Tsiganes. Mais ici, il y a une autre explication, car, dans les « Tsiganes », il est question d'une idylle qui se passe en Bessarabie, dans un milieu roumain, et il y a, à titre de protagoniste, un Moldave qui s'appelle Aléco. C'est à cause de cet Aléco, et pas à cause de la valeur, très réelle, du reste, de ce morceau poétique que le petit poème de Pouchkine a passé dans le roumain de Donici, l'adaptateur de Krylov.

CHAPITRE IV

Élément historique dans le romantisme du Sud-Est européen

Voici donc les influences qui se sont exercées, venant de l'Occident, sur les pays des Carpathes et des Balkans.

Mais, à un certain moment, il y a eu, à côté de l'influence exercée par la lecture des livres et des revues qui pénétraient dans ces pays, ou bien, pour les pays roumains, par des précepteurs, par des professeurs, par des écrivains transplantés – comme ce Vaillant qui mériterait toute une étude, malgré sa naïveté, malgré ses contradictions et malgré surtout la fin piteuse qu'il a eue, ayant abandonné la Valachie, pour s'établir de nouveau à Paris et pour vivre un peu en flagorneur, à la lisière des personnes de Jassy et d'ailleurs qui lui fournissaient des subsides – une autre influence, qui s'exerce directement par les jeunes gens qui passaient en Occident et y faisaient leurs études.

Il ne peut pas être question de Serbes allant à Paris ou dans les autres capitales de l'Europe occidentale. Les Serbes se maintiennent chez eux, où ils vivent d'une vie locale, parfois d'une vie rurale. En effet, le chef du mouvement serbe, en 1804, est resté jusqu'au bout un paysan, et l'autre, l'adversaire, le rival de Karageorges, Miloš, qui a réussi à l'évincer et l'a fait assassiner, n'était lui aussi qu'un rural devenu Pacha chrétien, pour ainsi dire, dans le pays de sa nation et de ses traditions.

Mais il y a eu des Grecs et il y a eu des Roumains, appartenant à une nouvelle génération, qui se sont dirigés vers Paris, qui y sont restés et qui, à un certain moment, ont été profondément imprégnés de la littérature romantique courante.

Et alors, pour combattre cette tendance vers le pastiche, vers l'imitation veule et stérile, il a fallu une réaction, et c'est de la première partie de cette réaction, suivant la période d'imitation pure, qu'il faut traiter maintenant.

Il y a eu surtout, d'abord, la réaction par la connaissance et le culte du passé, par la découverte des sources d'inspiration historique, des sujets historiques et de l'âme contenue dans ce passé séculaire.

L'inspiration historique ne s'est exercée qu'à une certaine époque, et elle s'est maintenue dans certaines limites. Elle n'a pas profondément transformé la littérature de ces régions, tandis que l'inspiration populaire, beaucoup plus vaste, beaucoup plus variée et surtout plus profonde, plus intime, a créé une autre âme,

et c'est cette autre âme qui est, pour ainsi dire, à la base de la synthèse dernière du romantisme dans ces régions.

Le phénomène moins important, le phénomène passager qui a été cependant celui qui, dès le commencement, a indiqué le mouvement contre l'imitation, se présente donc en première ligne, mais sans se maintenir au premier rang.

Commençons d'abord par les Grecs pour montrer le motif par lequel ils n'ont pas trouvé ni chez eux ni, par leur jeunesse, à l'étranger, d'un seul coup la même inspiration qui a sauvé de l'imitation servile les Roumains.

Ainsi qu'il a été dit déjà, et plusieurs fois, lorsqu'on parle de Grecs au commencement du XIX^e siècle, il faut entendre plusieurs espèces de Grecs, et je me demande même si ces espèces se sont complètement confondues jusqu'à notre époque. Ceux qui connaissent bien la Grèce prétendent, et avec juste raison, qu'on peut distinguer, jusqu'à ce moment, les trois courants, et ils ajoutent même, et avec raison, que le courant qui dominait entre 1802 et 1830 ou 1840, est encore celui qui conserve la domination, celui qui parle et qui agit, celui qui impose la langue et la pensée et qui détermine l'action.

Il y a eu des Grecs populaires, pour ainsi dire, des Grecs appartenant aux masses, ceux qui avaient combattu et qu'on a plus ou moins écartés, qu'on est arrivé très facilement à écarter, malgré leur grandiloquence et leurs grands airs, étant donnée leur insuffisance, je ne dirai pas intellectuelle, mais culturelle, et leur peu d'accoutumance aux conditions de n'importe quelle vie politique organisée dans un État.

Malgré l'attitude qu'ils savaient trouver dans certaines circonstances, comme lorsque le vieux Kolokotronis déclarait aux courtisans avoir pour plus grands ennemis son nom et ses œuvres, il est bien certain que, lorsqu'il s'est agi de faire un État d'abord à l'anglaise, à la façon d'Alexandre Mavrocordato, pour le revêtir ensuite d'un uniforme bavarois, ils n'avaient plus de rôle à jouer.

Il y avait les Constantinopolitains, qu'on n'aimait guère, qui ont été portraiturés par Zallony, dans sa satire contre ces Phanariotes, qui a eu beaucoup de succès. Ils étaient appuyés à Paris par Koraïs, devenu le grand maître de l'érudition hellénique et celui qui représentait le mieux sa race, sous le rapport scientifique, dans ce milieu occidental.

Mais il y avait, en dehors des Constantinopolitains, d'autres Phanariotes, qui étaient venus des Principautés. Ils étaient indispensables. Capodistria, tout en n'appartenant pas à leur espèce, s'était formé cependant à la Cour de Russie, d'une façon qui ressemblait plus ou moins à l'éducation phanariote ; il avait l'esprit dominant et la main dure : on a essayé même d'excuser son assassinat par les mesures qu'il avait prises contre la presse (mais quelle presse !), contre la liberté (mais quelle liberté !) et contre des droits (mais sur quoi s'appuyaient ces droits ?). En tout cas, il avait formé un État et on se demande ce que ses

adversaires, sans lui, auraient fait. Ils auraient continué, jusqu'à l'infini, des assemblées anarchiques, comme celle d'Astros, la plus caractéristique.

Mais ces Phanariotes n'étaient pas seulement des diplomates, des administrateurs en Grèce. Très reliés à l'Occident, ils le cherchaient et, s'ils pouvaient, s'y établissaient. Il y avait d'anciennes colonies de marchands grecs un peu partout en Europe, mais, depuis quelque temps, des oasis d'intellectuels commençaient à se former à côté de ces colonies de marchands.

Ces colonies ont une très grande importance. Un certain développement de la culture grecque au XVIII^e siècle, les proportions de ce mouvement de traductions, d'imitations ne peuvent s'expliquer que par la présence de ces nombreux et riches groupes grecs à l'étranger. Avec des boïars de Jassy et de Bucarest on ne pouvait pas faire la même chose qu'avec ces marchands de Vienne, de Trieste, de Livourne, etc. Ils avaient tous les moyens matériels et ils subissaient continuellement l'inspiration étrangère qui leur était nécessaire pour créer une littérature scientifique, une littérature classique.

Mais après 1820 il y a, dans les centres de l'Europe occidentale, autre chose que les marchands : il y a ces intellectuels, ces exilés de bonne volonté, par dégoût à l'égard de la domination turque, comme Korais, qui n'a jamais voulu revenir dans son pays pour ne pas voir le Turc maître sur les siens, et, en même temps, des jeunes gens appartenant surtout à cette classe des Phanariotes. Parmi eux, vers 1830, à Paris, des proches parents de dynasties ayant régné dans les Principautés : Panaïoti et Alexandre Soutzo.

Le premier a publié son premier volume de vers à Paris, en 1823, et son « Histoire de la Révolution grecque » a paru aussi dans ce milieu parisien.

Ses vers, de facture romantique, ont une certaine allure :

« Salut, géant altier, salut, mont sourcilleux.
Un triple diadème orné de diamants
Resplendit sur ton front respecté par les ans.
Tu tiens une avalanche en ton immense fronde.
Tu l'agites sans cesse et menaces le monde.
Pareil à ce Titan dont le dos spacieux
Tremblait et fléchissait sous le fardeau des dieux,
Tu penches sur la terre et ton corps qui s'incline
Semble du firmament arrêter la ruine ».

Voici un autre morceau de Panaïoti :

« Que le monde était radieux !
Après de toi, bercé dans les bras de l'enfance,
Je rêvais de ce bonheur des cieux ».

Celui-ci est destiné à une personne phanariote qui s'appelait Ralou et qui a été, à ce qu'il paraît, le premier amour de Panaïoti.

Alexandre, de trois ans l'aîné de son frère, commence son activité littéraire en 1835, par des poèmes reproduisant ce que le romantisme échevelé avait de plus exagéré, dans le genre des romans de Mme Radcliffe, avec des souterrains de châteaux, des fantômes, avec des poignards, du sang versé et avec, à la fin, ou bien une malédiction universelle telle qu'ils tombent tous foudroyés, ou bien l'expiation, mais au milieu des éclairs.

C'est dans ce genre qu'Alexandre Soutzo écrira l'« Exilé ». Plus tard, un autre roman versifié, qui représente le héros traversant l'Europe et arrivant jusqu'à Ermenonville pour finir au Mont Athos, comme ermite. C'est probablement le seul visiteur d'Ermenonville qui eût eu cette fin de carrière. Plus tard, il s'inspire de Béranger et de Barthélemy, pour continuer la tradition batailleuse des Phanariotes.

Comme la partie vivante dans la littérature de cette classe est surtout la littérature agressive, il y aura, avec les mêmes, une littérature de combat un peu contre tout le monde, contre le pouvoir, contre tout pouvoir.

D'abord, l'ennemi a été Capodistria, et Alexandre Soutzo a eu le manque de goût d'écrire une ode à Harmodios et Aristogiton, qui n'étaient que les deux Mavromichalis venant de tuer le vieux président à la porte de l'église, au moment où, pour les resaluer, il découvrait son front. On peut pardonner à un ennemi après sa mort, et surtout après une pareille mort. Ensuite il écrira une ode (on était très prodigue d'odes en ce milieu) pour l'arrivée du Bavarois, du jeune et beau Bavarois. Mais, à la chute d'Othon, il n'a pas fait la même chose que tel poète grec appartenant à une autre génération qui, à la mort de l'ex-roi, bien que l'ayant combattu, a cru de son devoir de dire ces paroles pieuses que les courtisans d'Othon aient négligé de dire. Étant devenu un ennemi du Bavarois, il l'a poursuivi de ses imprécations jusqu'au bout, indisposant sa nation même.

Pendant ce temps Panaïoti écrivait une « Messiadé » dans laquelle, d'après les traditions de la tragédie française, il a cru devoir mêler des personnages tout à fait nouveaux, une intrigue d'amour se mêlant à la Passion du Christ, avec un Livius et une Aurélie, qui appartiennent aux familles d'Hérode et de Ponce-Pilate. Auteur de ce drame « l'Inconnue », dont le titre laisse devenir le contenu, ce traducteur de Lamartine, de Hugo a vécu jusqu'au bout de sa vie dans ce milieu français.

D'autres poètes grecs ont suivi la même tradition. Alexandre Rhizo-Rangabé, qui a été représentant de la Grèce à Paris, puis à Berlin, écrit des ouvrages d'archéologie sur l'antiquité : il s'est essayé dans tous les genres. Auteur de quatre gros volumes de poésies, il s'est donné la peine, pour son « Histoire de la littérature grecque moderne », de traduire en français certains de ses vers.

Entre Panaïoti Soutzo et entre Alexandre Rhizo Rangabé, il y a tout de même une différence à l'avantage du dernier. Son vers est plus souple et sa pensée plus équilibrée :

« L'Égée, aux flots silencieux,
Dormait à l'horizon bleuâtre,
Qu'en levant ou baissant les yeux,
On découvrait partout des cieux,
Un ciel d'azur, un ciel d'albâtre ».

À côté de ces Grecs qui commençaient leur carrière en poètes français de cette importance, il y avait une nouvelle génération d'écrivains roumains qui se formait à Paris ou généralement en Occident. Le plus doué de cette génération est Michel Kogălniceanu (« de Kogalnitchan » à cette époque pour l'étranger). Il désirait venir lui-même à Paris ; il en a été empêché par la tendance politique qui dominait dans les Principautés. De même que, dans la Grèce de cette époque, le roi Othon et ses conseillers bavarois n'étant guère enchantés de voir des jeunes Grecs faisant leurs études en France, on les envoyait à Munich, et la tradition, des études faites à Berlin ou à Munich s'y est conservée à travers tout le XIX^e siècle, dans les deux Principautés il y avait, sous l'influence de la Russie protectrice, un fort courant contre l'initiation à la civilisation française, et pour cause. Après 1830, on trouvait à Paris la monarchie bourgeoise, surgie d'une révolution, dominée par un esprit qui n'était pas celui de la tradition et de l'action divine sur l'origine et sur le développement du pouvoir monarchique. Alors, sous l'influence du consul de Russie, influence qui s'exerçait fortement à Jassy aussi bien qu'à Bucarest, on n'envoyait pas à Paris les jeunes gens désirant avoir un enseignement supérieur à celui que pouvaient donner les écoles nationales.

Kogălniceanu, qui voyageait avec les deux fils du prince Michel Stourza, a dû donc s'arrêter à Lunéville, la bonne ville lorraine, considérée comme une localité dont l'atmosphère patriarcale préservait l'âme des séductions du libéralisme effréné et du dangereux républicanisme, même avec un roi constitutionnel comme Louis-Philippe à sa tête.

Le jeune Moldave désirait donc – on le voit par sa correspondance, – passer à Paris et on l'en empêcha. Plus tard, même, ayant déjà joué un rôle important dans son pays, on le verra, en 1844, risquer une escapade : il voulut se rendre à Paris prenant un passeport pour Vienne, mais, à Vienne, l'influence du consul de Russie et celle du prince qui était, sous beaucoup de rapports, sujet à ses injonctions lui interdit de poursuivre son chemin, de sorte qu'il n'a vu Paris que quelques années plus tard, en pleine maturité. Mais l'influence qu'ont exercée la littérature et la pensée françaises sur Kogălniceanu ont été de

beaucoup plus sérieuses et plus profondes que celle qui a été subie par des jeunes gens de vingt ans, comme on en verra bientôt.

À son premier voyage d'études, Kogălniceanu s'est rendu donc à Berlin. Le Berlin de 1830 n'avait rien de nationaliste et rien d'envahissant : il était resté encore très humain et surtout les cercles que l'étudiant a fréquentés, et qui ont exercé une influence sur lui ont été les meilleurs cercles de la société « philosophique » berlinoise de cette époque. Le futur historien et grand homme politique entre ainsi sous l'influence de Guillaume de Humboldt, et rien qu'à prononcer ce nom on se rend compte aussitôt de ce que cette influence pouvait signifier. Le jeune étranger apprit bien un romantisme, mais un romantisme pour ainsi dire organique, soumis à une discipline, qui ne ravissait rien aux sources d'inspiration nationale et qui ne permettait aucun dévergondage.

Une parenthèse. Alors que les Allemands étaient maîtres à Bucarest, et que les séances de l'Académie Roumaine se tenaient à Jassy, en exil, on a commémoré Kogălniceanu, rappelant son œuvre littéraire et politique. Certaines personnes avaient essayé à Bucarest, en pays d'occupation, d'insister sur le côté de l'inspiration berlinoise. Alors, nous qui étions à Jassy et qui représentions, non pas un autre drapeau, mais le seul drapeau, nous avons répondu à la provocation qui venait de la part des agents de l'ennemi, en disant que l'inspiration de Kogălniceanu contenait juste ce que les Allemands de 1918 avaient totalement oublié.

Un peu plus tard, un autre Moldave, Basile Alecsandri, fils d'un grand boïar de provenance assez récente, mais très riche, venait, à ses vingt ans, à Paris. Il y rencontra le romantisme tel qu'il se présentait vers 1830, fantastique et batailleur, et, avec cette facilité de forme qui est un des caractères de son œuvre entière, il imita.

Dans la revue que publiait Asachi en collaboration avec Gallice, « le Glaneur Moldo-Valaque », on a deux morceaux de lui. Le débutant distribuait ses sympathies, dans sa première production littéraire, d'après ses deux sources d'inspiration : d'un côté, Lamartine, de l'autre Hugo, prenant quelque chose à chacun d'eux. Lamartine avait publié l'« ode à une jeune Moldave », et il lui répondait de cette façon :

« Grain de sable emporté par le torrent du monde,
Je roule au gré de mon destin,
Et, sans sonder la nuit, en erreurs trop féconde,
Je ne veux point savoir mon principe et ma fin.
Qu'importe à mon bonheur, fragile créature
De connaître le germe où mon être est conçu :
Celui qui du chaos a tiré la nature,
N'est-il pas l'inconnu ? »

Les sonneries de combat de Hugo résonnent dans un morceau de plus hardie inspiration et de plus longue haleine, *Le Cosaque*.

« J'aime à voir le Cosaque, avec sa barbe rousse,
 Quand, près des bords du Prout, sur un beau coursier noir,
 Il passe vers le soir.
 Hardi, sifflant dans l'air et ferme à la secousse,
 Sur son fougueux coursier qui fuit en hennissant,
 Poursuivi par le vent.
 J'aime à le voir ainsi, seul dans la plaine immense,
 Qui, se perdant au loin, à l'horizon brumeux,
 Semblait s'unir aux cieux,
 Fuyant, fuyant toujours avec sa longue lance,
 Dont l'ombre prolongée ondule et rase l'eau,
 Comme un rapide oiseau.
 J'aime à voir ce vautour, enivré de carnage,
 S'élancer dans l'espace et chercher son butin
 Le trépas à la main ».

Il y avait sans doute une certaine abondance de verve descriptive, qu'on ne trouverait guère dans les premiers produits de Panaïoti Soutzo.

Il y avait aussi quelque chose qui n'était pas de meilleur goût au point de vue roumain dans ce Cosaque dont la lance se profilait sur l'eau gardant une frontière du Prout, une frontière d'usurpation. Car la terre qu'il foulait était cette Moldavie orientale que les Russes venaient à peine d'arracher à la Turquie, qui n'avait pas le droit d'en disposer ; c'était au milieu de son pays ancestral que passait la frontière gardée par le Cosaque.

Mais c'était très pittoresque, et pour un romantique ceci suffisait.

Mais, au moment même où cette littérature s'essayait, chez les Roumains aussi un fort mouvement historique se produit.

Il viendra d'abord, chez les jeunes, des occupations à Berlin de Kogălniceanu lui-même, occupé à faire connaître dans un livre français de compilation habile le passé de son pays.

Mais il y avait déjà aussi un exemple littéraire en Moldavie même. C'est Constantin Negruzzi qui le donne presque au même moment. Negruzzi n'avait pas de grandes qualités de poète ; c'était un prosateur éminent, ayant beaucoup de bon sens, un esprit critique très aiguisé, ressemblant beaucoup, je ne dirai pas dans des limites plus étroites, parce que je crois qu'il faut tenir compte toujours, lorsqu'on parle d'une littérature, des possibilités données, à Mérimée.

S'il a commencé à chanter, sous l'influence du romantisme flamboyant, « le casque du géant », qui est « tiré par deux bœufs », ce qui est rabelaisien, et le « Tyras » lui arrive jusqu'aux genoux » bientôt il s'inspirera des chroniques

de la Moldavie, qui n'avaient pas encore été publiées, pour essayer des nouvelles, qui sont restées.

Negruzzi rêvait d'une épopée consacrée au plus grand prince roumain, Étienne le Grand, et l'épisode qu'il a rédigé, la légende de *l'aprod* du sergent d'armes Purice, sauvant de l'appui de son mince corps la vie du prince désarçonné, eut, malgré la monotonie de ses alexandrins, un réel retentissement. Il y eut ensuite « Sobieski et les Roumains », un épisode des luttes du grand héros polonais en Moldavie, et un autre, d'une date un peu plus récente, « Alexandre Lăpușneanu », dans lequel apparaît une espèce d'Ivan le Terrible, ou de Louis XI moldave massacrant ses boïars, en même temps (ce que Negruzzi ne savait pas encore) qu'il envoyait des lettres aux Saxons de Transylvanie pour leur demander des fruits confits pour l'appétit de sa femme, comme Philippe II qui, en ordonnant le supplice de ses sujets des Pays-Bas, n'oubliait pas d'écrire à sa fille, la princesse Isabelle, que dans le jardin de l'Escorial il y a des rossignols dont la voix est extraordinairement harmonieuse.

Mais il y avait aussi un autre qui, dans le domaine de la littérature et de l'art, avait introduit, et depuis longtemps, l'inspiration historique : c'est Asachi lui-même, le grand écrivain de la Moldavie, celui que Kogălniceanu, en 1837, proclamait le plus grand poète de la nation roumaine.

Lithographe, il avait organisé après son retour de l'Occident aussitôt un établissement, pour publier toute une série de tableaux à sujets nationaux. Il rêvait de présenter ainsi toute l'Histoire de la Moldavie, par épisodes, et je me rappelle encore avoir vu, dans beaucoup de maisons, pendant ma jeunesse, les tableaux d'Asachi, conservés avec beaucoup de piété. Ils n'ont été remplacés que plus tard, vers 1850-1860, par une autre série de tableaux patriotiques, venant de Valachie, de Bucarest, ceux du major Papazoğlu.

Dans la série d'Asachi, la composition était celle des faux classiques de l'école allemande, Cornélius et les autres, mais c'était assez bien fait et surtout assez bien groupé.

Mais celui qui a indiqué l'inspiration historique, qui a appuyé sur cette inspiration, qui a employé tous ses moyens, les moyens de l'éditeur de chroniques et de documents, du conteur historique, même de l'initiateur dans le domaine de la nouvelle à sujets de passé, celui, aussi, d'une critique très avisée et très spirituelle pour combattre l'imitation, reste, de fait, Kogălniceanu. Il n'hésitait pas à dire que s'adresser uniquement aux sources de l'étranger et négliger l'inspiration nationale équivaut à un acte d'inimitié à l'égard de cet esprit national qui pouvait amener un renouveau. Il a su inspirer cette conviction à d'autres, et cela était d'autant plus méritoire qu'à cette époque il y avait toute une société de boïars, vieux et jeunes, qui entendaient se détacher de plus en plus de la vie nationale.

Après avoir subi l'influence de Kogălniceanu, son ami plus jeune, Alecsandri, a esquissé ce type de la femme de boïars de second ordre, allant à

Paris pour en rapporter des colifichets de mode, quelques mots courants et quelques phrases banales, croyant affirmer, de cette façon, une supériorité qui n'existait que dans son imagination prétentieuse.

Ces idées rénovatrices Kogălniceanu les avaient exprimés déjà dans les articles qu'il publiait dans telle revue allemande en 1837 et ensuite dans cette Histoire des Roumains, écrite en français et publiée à Berlin où il se trouvait à ce moment, un peu contre la volonté du prince Michel Stourza, qui ne désirait pas avoir des ennuis avec les Russes à cause de certains passages et de certaines tendances. C'était une vraie histoire des Roumains, et non pas seulement celle de la Moldavie, mais aussi l'histoire de la principauté valaque. Car l'opinion de l'auteur était que la nation roumaine n'est pas attachée au territoire où elle jouit de l'autonomie, que n'importe quel territoire occupé par la race doit lui appartenir dans le futur État. De sorte que, comme, chez les Grecs du commencement du XIX^e siècle, il y avait eu le programme complet de la réalisation intégrale de la grande Grèce, il y avait, dans les conceptions des Roumains, un idéal qui n'était pas plus étroit que celui qui a été réalisé au bout de la Grande Guerre. Et même j'ajoute qu'avant l'époque de Michel Kogălniceanu, il y a eu, je ne dirai pas sous l'influence, mais plutôt avec le concours d'un Français, de Félix Colson, et sous la conduite d'un boïar qui vint dans ce but à Paris et à Londres, Jean Câmpineanu, toute une agitation tendant à amener, non seulement la réunion immédiate des deux Principautés, mais aussi dans un avenir plus lointain des provinces encore irrédimées.

Aussitôt après son retour à Jassy, Kogălniceanu avait commencé son œuvre de propagande pour l'inspiration historique. Il fait paraître, en même temps, deux revues : l'une consacrée aux articles d'histoire et aux matériaux historiques, « les Archives Roumaines », l'autre ayant des buts littéraires, « la Dacie Littéraire ». Or dire en 1840 « Dacie » signifiait représenter le même idéal qui avait été poursuivi dans ses pérégrinations à travers l'Europe par Câmpineanu.

La publication complète des chroniques moldaves était sur le chantier. Des calendriers, à partir de 1845, donnent aussi des traits de princes, des reproductions de monuments. Dans un cours public, à l'Académie princière, cours qui fut bientôt interrompu par ordre supérieur, Kogălniceanu parlait enfin de vive voix à une société qu'il voulait à tout prix rappeler à la fierté de son passé.

Et la Valachie suivait la même direction. On avait déjà dans le Transylvain Florian Aaron un professeur d'histoire qui se risquait à publier l'Histoire de la principauté. Dès l'occupation russe pendant la dernière guerre on avait organisé les Archives de Bucarest et on avait fouillé dans les vieux cloîtres pour y trouver les chroniques inédites. Si un autre Transylvain, Auguste Trébonius Laurian, avait plutôt des soucis d'archéologie romaine, la propagande de Vaillant pour faire valoir la beauté du pays, l'intérêt de son histoire n'était pas

resté vain. Un jeune fils de boïar, d'origine assez modeste, Nicolas Bălcescu, qui, comme officier, avait subi l'influence romantique, qui distingue déjà un Cârlova, un Grégoire Alexandrescu, un Hrisoverghi, et que les agitateurs français avaient mêlé à une conspiration destinée à amener l'unité nationale, s'occupe dès 1843 déjà de l'histoire du système militaire roumain dont il espère le rétablissement avec toutes ses conséquences. Dès 1844 il publie avec Laurian un « Magazine historique » qui sera, comme la revue de Kogălniceanu, pour la « Dacie » entière. Il y proclame que « les Valaques et Moldaves se sentent frères et destinés à être réunis de près les uns aux autres », qu'« une nation ne peut jamais se sauver que par elle-même ». Influencé par la « Michaïde » d'Eliad, il prépare une Histoire de Michel le Brave comme symbole de l'unité nationale et il en rédige en 1847 les premiers chapitres. Bientôt dans la nouvelle génération un archéologue de métier, Alexandre Odobescu, fera, sur la base des chroniques valaques, médiocres de tendances, mais vives de ton, passionnées, des nouvelles historiques, comme « la Princesse Chiajna » d'un détail plus soigné, mais d'une verve dramatique inférieure que dans les modèles du genre, dus à Negruzzi.

Le mouvement était d'autant plus salubre que c'était le moment où le représentant de la littérature valaque, Eliad, celui qu'on considérait comme le nouveau fondateur de la langue, comme le directeur de tout mouvement littéraire, avait tellement perdu le sens des réalités, qu'il se déclarait cosmopolite chrétien, dans le vrai sens du mot.

Considérant lui, l'auteur de la « Michaïde », tout patriotisme comme un acte d'égoïsme, la langue roumaine même devenait pour lui de l'italien, et il cherchait à la faire rentrer dans la série dont elle s'était détachée. Il lançait, en même temps, un programme d'enseignement qui recommandait d'écarter tout à fait le roumain dans l'enseignement supérieur : on aurait introduit le français pour l'algèbre et la trigonométrie, pour le droit criminel, pour la littérature moderne, pour la philosophie générale, puis, pour le droit romain, le latin, l'italien, pour le droit commercial et pour la mythologie, le grec pour la littérature ancienne, et comme il y a encore l'histoire moderne, eh bien, l'histoire moderne sera selon l'opportunité des professeurs : la langue qui plaira le plus au professeur chargé de faire des leçons d'histoire, sera introduite dans le programme.

La suggestion de Kogălniceanu fut donc aussitôt acceptée par Alecsandri, comme créateur poétique. Il n'a plus écrit de nouvelles consacrées à telle bouquetière de Florence, dont les bouquets cachaient une origine noble et un sentiment profond, – et il y avait, bien entendu, un héros romantique qui bénéficiait des bouquets de la damoiselle de Florence. Il a oublié le Cosaque faisant profiler l'ombre de sa lance sur les eaux du Prout. Il a oublié la jeune Moldave à laquelle s'était adressé Lamartine. Il n'a conservé des influences occidentales que ce qu'il fallait pour moderniser sa pensée et son style. Il s'est lancé, en même temps, dans une action de critique parallèle à celle de

Kogălniceanu. Après avoir décrit ce voyage à Paris de Madame Chirița, il a fait le portrait de Georges de Sadagura, l'étudiant déroumanisé, le jeune Moldo-Valaque venant à Paris avec le mépris de ses parents qui entendaient avoir, pour eux et pour le pays, quelque chose du produit de ses connaissances, se moquant de tout le monde à son retour – « quel pays, sans canaux, sans commerce, sans industrie, sans chemins! » – et auquel son vieil oncle, personne très sensée, s'adresse en lui disant des vérités comme celle qui suit: « La Moldavie est un pays béni par Dieu et celui qui ne sait pas l'aimer et la priser n'est pas digne d'en goûter le pain et le sel ».

À côté de ces critiques, Alecsandri, qui publiait, dès 1857, ses « doïnas », y introduisait, avec des éléments populaires, des éléments historiques.

Il se préparait dès lors à cette collection des chansons populaires du pays, collection dans laquelle il a fait entrer tout le souvenir qu'il trouvait des siècles de l'histoire moldave.

Ces ballades sont toutes refaites, raffinées à l'usage des salons ; elles sont toutes transposées en diminutif. Il y a en elles une grâce qui vient de lui, une grâce de bonne société. Mais l'impulsion était donnée. Les pages de chronique devenaient poésie et la poésie façonnait l'âme même d'une société jusqu'à ce moment encore récalcitrante.

Mais, au point de vue littéraire, si dans ces « Odes et Ballades » il y a des sujets appartenant aux combats des haïdoucs, à cette activité, devenue fabuleuse, des détresseurs de grands chemins, patriotiques et nationaux, de la Moldavie au XVIII^e siècle, l'inspiration historique, la grande et la vraie, n'existait pas encore.

Elle était réservée à une autre génération.

CHAPITRE V

Romantisme et poésie populaire

Le passé n'a exercé aucune influence sur le développement du romantisme en Grèce et en Serbie.

Pour commencer par les Grecs, ils avaient un passé, un très lointain passé qui, cependant, se présentait, comme sujet d'inspiration romantique, d'une façon plutôt compliquée et difficile.

Il y avait d'abord le passé hellénique. Mais, si la nouvelle littérature romantique des Grecs s'adressait au passé hellénique, alors elle entrait en pleine antiquité, qui demandait les formes du classicisme.

Il y avait ensuite le Moyen-Âge grec, qui était, avant tout, l'époque byzantine. Or, en ce qui concerne Byzance, il y a eu, dans cette littérature romantique des Grecs, toujours une certaine réserve, une certaine gêne à s'en occuper, je dirai presque un certain dégoût. Il n'y a que quelques-uns des écrivains plus récents qui ont touché à ces choses byzantines, et plutôt par hasard. En tous cas, jamais l'inspiration byzantine n'est celle qui se présente en première ligne aux écrivains de la Grèce moderne. Et l'explication est facile à saisir.

J'ai déjà fait remarquer plusieurs fois que dans cette Grèce nouvelle il y avait l'hégémonie, bien naturelle, des Phanariotes, et qu'il y avait une résistance contre cette hégémonie, la Grèce populaire, la Grèce des régions grecques elles-mêmes n'admettant guère cette influence prépondérante des gens de Constantinople. Or, comme Constantinopolitains et Byzantins étaient des termes qui paraissaient se recouvrir, eh bien, sans qu'on eût abandonné le moins du monde les prétentions qui venaient de l'héritage byzantin, on évitait de toucher à ces choses qui n'étaient pas localement, géographiquement et on pourrait dire ethniquement grecques.

De fait, l'empire byzantin a été un empire romain, c'est incontestable. La Grèce n'a formé qu'une partie, qu'une province et une des provinces les moins importantes de ce vaste empire qui gardait de Rome tout ce qui pouvait former sa cohésion et sa gloire. Mais, cependant, il y avait sans doute aussi des choses grecques, qui pouvaient être découvertes et employées pour la nouvelle littérature.

Alors, pour s'inspirer du passé, les littérateurs grecs du XIX^e siècle n'avaient qu'une seule source historique plutôt récente, et cette source contenait beaucoup plus de vie populaire que de passé proprement dit.

Il y avait la rébellion contre les Turcs, les combats incessants dans chaque vallée, dans chaque sentier de montagne, près de chaque source, ainsi que sur les grandes routes où passaient les marchands, toute cette résistance, individuelle ou par bandes, qui était reliée au nom des clephtes et des armatoles.

Ainsi, de tout le passé grec, dont la partie la plus ancienne était si sereinement belle, dont la partie médiévale, se rattachant à Byzance, était grandiosément impériale, on n'a presque rien pris ; et, lorsqu'il a fallu s'adresser au passé, ce passé on l'a cherché uniquement dans cette tradition à demi-politique, à demi-consacrée au pur gain de brigand.

Pour les Serbes, il y avait bien un passé qui pouvait inspirer leur littérature romantique. Ce passé était celui de la royauté serbe des Némanides du Moyen-Âge. Il y avait de grands personnages parmi les guerriers, il y avait de saints personnages parmi les moines, il y avait toute une vie mouvementée, colorée, pénétrée de plusieurs influences qui en formaient le charme et la variété. On avait tout cela, et il y avait ensuite la grande époque impériale du Tsar Dušan, puis le combat contre les Turcs, contre les envahisseurs du XIV^e siècle, cette résistance dans les vallées de la Thrace, sous l'ombre des montagnes de la Macédoine, qui aurait pu inspirer la littérature romantique.

Mais ici, il y avait un autre motif pour empêcher de recourir aux grands souvenirs de l'époque des Némanides et au souvenir qui était le plus brillant de tous, celui de l'impérialisme d'Étienne Dušan. C'est que la littérature romantique serbe avait été gagnée dorénavant, dominée par la publication des chansons populaires.

En 1814, Vuk Stepanović Karadžić publiait ce qu'il appelait le « Petit Recueil de chants en langue vulgaire du peuple slavo-serbe ». Ce nom même de « slavo-serbe » peut nous renseigner sur la conception que les Serbes avaient, à ce moment, de leur nationalité et de leur passé. Ils n'avaient pas le courage de dire : nationalité serbe. Ils se disaient que le peuple était un peu moins que la nation conçue dans son vrai sens ; le peuple slavo-serbe, c'était la conception qui dominait au commencement du XVIII^e siècle, sous l'influence russe, cette influence russe qui était arrivée à convaincre les Slaves de la Péninsule des Balkans qu'ils ne forment pas des entités ethniques bien déterminées, qu'ils ne sont que des rameaux de la grande famille slave et que dans cette grande famille il y a une seule grande nation ayant une tradition impériale, la Russie. La Russie est une nation, les autres sont des « Slavo-Serbes », des « Slavo-Bulgares », des « Slavo-Monténégrins ».

Le Recueil de Karadžić, plusieurs fois repris, a eu une très grande fortune. Il y a deux éditions qui ont été publiées en Allemagne jusqu'à la moitié du XIX^e

siècle et l'Allemagne a été conquise par la beauté de ces chansons épiques. Il y a eu aussitôt des traductions, des imitations. Le grand philologue slave vivant en Autriche, Kopitar, a voulu connaître personnellement l'introducteur des vieux aèdes ; tel morceau a été traduit par Goethe lui-même, celui qui parle d'Hassan-Aga. Et une de ces traductions, celle d'une dame qui se cache sous le pseudonyme de Talvj, a été très lue. On continuait à donner encore des traductions, dues à des Serbes, pendant la Grande Guerre.

Je ne sais pas si la littérature lyrique et satyrique serbe a la même importance que la littérature épique serbe, si, dans cet autre domaine, si riche chez les Roumains et les Grecs, les Serbes ont quelque chose qu'on puisse mettre à côté de ces rhapsodies glorifiant les héros, plus ou moins historiques, les faits, plus au moins authentiques, de la légende serbe de Kossovo, de la grande bataille où est tombé le roi Lazare.

Pour une littérature romantique s'occupant de sujets guerriers, c'était ce qu'il fallait. Mais, pour renouveler toute l'essence poétique de la nation, il aurait fallu aussi cette littérature lyrique, moins brillante, moins étendue, mais plus variée, plus intime, qui pénètre l'âme d'une autre façon que la chanson épique, qui, il est vrai, prête mieux à l'imitation et donne une certaine allure.

Donc, la littérature serbe, pendant tout le XIX^e siècle, a continué à prendre les sujets et à emprunter le ton des chansons publiées en 1814 par Vuk Karadžić.

Ainsi, un Sima Miloutinović, qui a aussi des attaches avec les pays roumains, ayant vécu à Craiova, et qui a publié une histoire de la Serbie de 1813 à 1815, s'occupe de la tragédie d'Obilić, celui qui a tué le sultan Mourad en même temps que le roi de Serbie tombait sur le champ de bataille de Kossovo. Jean Sterić Popović (1806-1856), qui est presque de la même époque, un Serbe du Banat, qui a fait ses études à Timișoara – Temesvar et a enseigné à Vrsac (Vârșet), a choisi dans la tradition épique serbe le roman de Svétislav et de Miléva, qu'il a publié en 1838. Il s'est adressé aussi à cet incident le plus tragique du combat de Kossovo, et a publié à côté d'un « Miloš Obilić » le roman poétique de « Milan Toplitza et de Zoraïde », et, lorsqu'il s'est agi de chercher quelque chose en dehors de la tradition épique des Serbes, il a trouvé le grand héros aventurier des Albanais, dont l'importance a été un peu surfaite, Scanderbeg, l'adversaire du sultan Mehmed II.

Un Jean Steić (1804-1853), venu d'Arad, aura la même inspiration. Le ton est, malgré la différence des sujets, le même chez Milovan Vidaković. Et, lorsque, plus tard, le chef du Monténégro, Petrović Njegoć – le Monténégro avait alors à sa tête un ecclésiastique qui était en même temps prince, un Vladica-évêque, qui était aussi chef politique et guerrier de son pays, – lorsque ce Petrović Njegoć, le prédécesseur et l'ancêtre du roi Nikita, s'est cherché un sujet, lui qui a traduit aussi Lamartine, il employa l'allégorie qui donne le sujet de ses « Lauriers de la Montagne », poème qui a été traduit aussi en français, sans recourir au passé même du Monténégro, à ces siècles de combats acharnés

contre les Turcs qui auraient donné des notes beaucoup plus énergiques, une inspiration beaucoup plus directe, plus vraie, plus touchante.

Voici donc deux pays : la Grèce et la Serbie, qui, ayant un passé, pour la Grèce un triple passé, classique, byzantin et moderne, pour la Serbie un passé royal et un passé impérial, même un second passé de combats de haïdoucs contre la domination turque, négligent ce qui est plus ancien, parce que, du côté de la Grèce, on est impressionné par l'antagonisme naturel contre le phanariotisme, contre l'aristocratie intrigante des Grecs de Constantinople et, de l'autre côté, chez les Serbes, on néglige les Némanides, Dušan, parce que d'autres sujets, devenus depuis longtemps populaires, sont déjà donnés.

Pour les Roumains, il en est autrement. Chez les Roumains, il faut fixer une frontière nette entre l'inspiration historique et entre l'inspiration populaire. Tandis que chez les Serbes et même chez les Grecs, lorsqu'ils s'occupent de clephtes et d'armatoles, l'inspiration historique et l'inspiration populaire se confondent, ces héros étant bien des personnages historiques, mais la façon dont on les connaît n'est pas la façon documentaire, ni les récits des chroniques, chez les Roumains, il y avait, au contraire, un passé qui n'offrait aucune solution de continuité, qui avait été tout récemment traité par une longue série de chroniqueurs, ensuite par toute une école transylvaine du XVIII^e siècle et que les « jeunes » des Principautés venaient enfin de renouveler.

Donc, un passé qui n'est jamais interrompu par une domination étrangère s'étendant sur tout le territoire national, sur tout le corps de la nation, et ensuite une tradition historique écrite, concernant le passé, qui commence en slavon d'Église au XVI^e siècle, qui se continue par les chroniqueurs roumains du XVII^e siècle, qui accepte les leçons de la critique occidentale pour l'école transylvaine du XVIII^e siècle et qui, à l'époque de Kogălniceanu, commence à être le récit organique d'un passé pouvant influencer le présent et déterminer un avenir national.

Ici, l'inspiration populaire suit ses chemins à elle, nettement déterminés. Avant de les découvrir, il me paraît nécessaire de noter ce qui, à une époque plus ancienne, avait été connu de la chanson populaire grecque.

Dès le XVI^e siècle, il avait été question de publier les chansons populaires des Grecs de Lacédémone. Un voyageur français qui a traversé le pays et qui paraît avoir recueilli ces chansons, y avait déjà pensé. Mais il n'y a eu aucun recueil de chansons populaires grecques avant le commencement du XIX^e siècle et la publication de Fauriel, qui a été consul en Grèce, même fauteur de ce mouvement de l'Hétairie qui tendait à la rénovation de la vie politique des Grecs : les « Chants populaires de la Grèce Moderne », ouvrage qui ne date que de 1824, donc dix ans après la publication de Vuk Karadžić.

Ce recueil est de beaucoup supérieur à ce qui a été donné plus tard pour la littérature populaire d'autres pays balkaniques. Fauriel connaissait parfaitement son grec moderne ; il ne cherchait guère à l'ornez ni à le corriger ; il ne sertissait pas, ainsi qu'a prétendu le faire, plus tard, Alecsandri, pour la poésie populaire roumaine, il ne sertissait pas les bijoux qu'il avait découverts. Il présentait ces chants, de dimensions parfois très restreintes, d'une forme très simple.

La poésie populaire des Grecs, qui ressemble beaucoup à la poésie populaire lyrique des Roumains, est en relation avec certaines coutumes. Il n'y a pas n'importe quel sujet d'inspiration individuelle ; c'est toujours la coutume qui provoque la poésie populaire. Et je dis cela pour écarter une atmosphère romantique tout à fait fautive qui est faite autour de la poésie populaire, qui se maintient encore et qui trompe sur son vrai caractère et sur l'influence qu'elle a pu exercer sur la littérature cultivée.

Donc, il n'y a pas de pâtre regardant les étoiles et laissant aller son sentiment et sa pensée pour produire, d'une façon spontanée, dans un milieu rural, sans aucune préparation (je ne pense pas à la publier), comme la plus grande partie de cette chanson populaire. Il n'y a pas non plus cette production de la chanson populaire qui a été si souvent présentée et qui a été si naïvement acceptée par le public de n'importe quel pays et même par les cercles scientifiques, c'est-à-dire que la chanson populaire est un produit anonyme qui se forme d'une certaine façon. Il y aurait un être commun, un être comprenant en lui l'universalité de la nation qui, à un certain moment, est sujet à l'inspiration et donne une chanson qui ne lui appartient pas à lui, qui appartient à tous, qui pourrait avoir la signature de tous les membres de la nation.

Non, d'abord, la poésie populaire est due, comme c'est psychologiquement nécessaire, logique, à un seul individu. Et, si elle est due à un seul individu, n'est-elle pas de caractère national ? Elle est due à un seul individu, mais elle n'en pas moins un caractère national bien affirmé, parce que cet individu n'en est pas un sous le rapport de la pensée et du sentiment. Sa nation vit en lui, il fait partie d'une communauté dont il ne s'est pas détaché par individualisation.

Et puis, comme la chanson n'est pas écrite, (comme on ne pense pas à une préparation par lecture ou par école) cette production populaire s'est perdue, ce qui en reste demeure, parce que des cercles plus étendus, des masses profondes l'ont adopté et l'ont transmis par cette adoption. Alors, elle est à la nation d'abord parce que l'individu qui la donne correspond à la note générale de la nation et puis, secondement, parce que cette nation ne laisse pas périr le produit individuel, parce qu'elle l'adopte et permet, par cette seule adoption, sa transmission.

Mais cet individu qui n'élabore pas la chanson populaire, qui la donne spontanément, sans aucune élaboration, sous l'influence d'un sentiment plus fort que les sentiments habituels, est-ce qu'il le fait pour un acte de sa propre vie ou

pour un acte appartenant à la communauté dont il fait partie ? Ainsi que je l'ai dit, c'est dans le cercle des coutumes que la poésie populaire se produit.

Or, il y a, pour les Grecs, la chanson populaire qu'on dit au commencement du printemps lorsque l'hirondelle vient, « la chanson de l'hirondelle ». Puis, il y a des chansons, très nombreuses et très touchantes, en relation avec les coutumes toutes particulières, qui ne sont pas seulement grecques, mais aussi slaves, aussi roumaines, celles qui accompagnent l'enterrement. Ces plaintes autour du cercueil, celles dont on accompagne le mort jusqu'à l'église, celles qui résonnent au moment où le mort est descendu dans la fosse, ou qui à certains anniversaires le bercent dans sa tombe, ces plaintes qui correspondent aux *neniae* des Romains, qui continuent les mariologies de l'antiquité.

Il y a, parmi ces derniers morceaux, certains qui sont très beaux. En voici un :

« Et, lorsqu'ils me passeront dans ton voisinage », dit le jeune homme à sa bien-aimée, « alors, ma chérie, coupe ta chevelure. Et, lorsqu'ils me poseront à la porte de l'église, alors, ma chérie, coupe-toi, arrache-toi les cheveux comme une couveuse. Et, quand on me chantera les psaumes et les cierges s'éteindront, alors, ma chérie, je t'aurai dans mon cœur seul ».

Les désirs du mort sortent de sa tombe : il veut retrouver ses compagnons, il veut voir au moins les hirondelles, il veut savoir qu'on l'aime encore :

« – Lève-toi, mon maître, allons où sont nos camarades.
– Mon cheval bai, je ne peux pas aller ; je vais mourir.
– Va, creuse le sol de ton sabot d'argent.
Prends-moi avec les dents et jette-moi dans la fosse.
Porte mes armes à mes compagnons ; porte aussi le mouchoir à ma belle : qu'elle le voie et qu'elle me pleure. »

Ou bien :

« Faites-moi une tombe large et haute, que je puisse m'y tenir debout, prêt à combattre et que je charge mon fusil et combatte. Ouvrez-y aussi la fenêtre à la droite, que les hirondelles m'y viennent annoncer le printemps et que les rossignols me fassent savoir le bon mai. »

Dans un autre morceau :

« Pourquoi gémis-tu, ô mort ?
– Pourquoi ce profond soupir ?

Est-ce la terre qui te pèse, est-ce la pierre noire ?
 – Ce n'est point la terre qui me pèse, ce n'est point la pierre noire.
 Ce qui m'afflige, c'est que tu m'aies méprisé, que tu aies marché sur ma tête. »

Et voici celui qui veut qu'il reste aux rebords de la route, près de la fontaine :

« Que les vieillards se désaltèrent, que les jeunes gens jettent la pierre et que les petits enfants cueillent des fleurs.
 Je ne m'arrête pas à mon village, mais à la fraîche fontaine.
 Les mères y rencontreraient leurs enfants.
 Les époux s'y reverraient, et je ne pourrais plus les séparer. »

Puis, encore, lorsqu'il s'agit d'un pâtre qui meurt, cette légende poétique du jeune homme qui, partant, veut épargner la douleur des siens et invite ceux qui l'entourent à leur raconter une légende quelconque sur sa disparition, ne laissant pas soupçonner qu'il vient de périr.

Une autre fois, le poète populaire désire que du corps déchiqueté par les oiseaux une relique reste à la mère :

« Il était grand, il était mince et il avait les yeux noirs, il avait les yeux couleur d'olive et les sourcils comme une cordelette.
 Nous le vîmes hier, étendu dans le champ, des oiseaux nous le mangeaient, et un petit oiseau, comme une hirondelle, n'en mangeait pas, ne buvait pas et n'avait pas de joie.
 – Mangez, mes bons oiseaux, mangez-le, mais laissez la main pour que sa mère la voie et en verse des larmes. »

Dans ce cas il interdit d'aller dire à la mère ce qui est arrivé de son fils.

« Lance-toi là-bas vers le rivage, vers la rive ; fais de tes mains des rames, de ta poitrine un timon ; de ton lesté corps fais un vaisseau et, si Dieu et la Vierge veulent que tu nages, que tu traverses, viens à notre liméri.

Nous avons le cabouli, où nous rôtîmes les deux chevreaux, Flor et Tobia. Et, si les compagnons te demandent quelque chose sur moi, ne leur dis pas que j'ai péri, que je suis mort, hélas ! ; dis-leur seulement que j'ai épousé à l'étranger, que j'ai pris le roc comme belle-mère, la terre noire pour femme et les cailloux du gravier pour beaux-frères. »

Chez les Roumains c'est la douleur, plus naturelle, de la mère qu'il faut épargner par ce pieux mensonge. C'est le célèbre poème de l'« Agnelette », la « Miorița », qu'avec beaucoup de liberté traduisait un inconnu dès 1856, dans l'« Anthologie roumaine » publiée à Londres par Henry Stanley.

Le Berger

« Brebis gentille et blonde⁸⁰,
 Quelle douleur profonde,
 As-tu, mon tendre amour⁸¹,
 En ce riant séjour ?
 Pensive et solitaire,
 Tu fuis, mignonne chère⁸²,
 Et ce vallon fleuri,
 Et ton maître chéri !⁸³ »

Mioara

« Maître, fuis la prairie,
 Il y va de ta vie ;
 Tes compagnons, jaloux
 De tes charmes si doux⁸⁴,
 De tes brebis si belles
 Et de tes chiens fidèles,
 Au coucher du soleil,
 Durant ton doux sommeil,
 Écoute ton amie,
 Vont te prendre la vie... »

Le Berger

« Charme de ma tendresse !
 Es-tu donc prophétesse⁸⁵ ?
 Ah, si dans ce séjour,
 Je meurs, ô mon amour !
 Dis-leur, à ces deux traîtres,

⁸⁰ L'original donne : « brune et grasse »

⁸¹ Sensibleries qui manquent dans l'original.

⁸² Idem.

⁸³ Idem.

⁸⁴ Idem.

⁸⁵ Idem.

Qu'ils m'enterrent sans prêtres
Dans ces vallons fleuris
Tout près de mes brebis.
Tu mettras sur ma tête
Ma tunique de fête,
Ma flûte d'acajou⁸⁶,
Dont le son est si doux,
Ou ma flûte d'ébène
Dont le son est serein,
Ma flûte d'oranger,
Dont le son fait pleurer.
Là, mes brebis, peut-être,
Viendront pleurer leur maître
Au bruit plaintif du vent,
Avec des pleurs de sang.
Mais ne dis pas, ma chère,
Que j'ai quitté la terre ;
Dis-leur que le berger
Allait se marier
À cette reine fière
Fiancée à la terre :
Quand il se mariait,
Une étoile tombait,
Qu'il avait pour convives,
Les sapins de ces rives ;
Pour prêtres, les grands monts,
Pour autel, les vallons ;
Palais, les noires antres,
Les rossignols pour chantres ;
Et pour flambeaux encore,
Les brillants astres d'or.
Mais, si tu vois, ma chère,
Ma mère, pauvre mère,
Demander en passant
Après son jeune enfant,
Dis-lui que le berger
Allait se marier ;
Mais ne dis pas, ma mie,
À une mère chérie,
Qu'une étoile tombait

⁸⁶ Dans l'original la rime demande d'autres matériaux : l'os, le hêtre, le sureau.

Quand il se mariait ;
Qu'il avait pour convives,
Les sapins de ces rives ;
Pour prêtres, les grands monts,
Pour autel, les vallons ;
Palais, les noires antres ;
Les rossignols pour chantres,
Et pour flambeaux encore,
Les brillants astres d'or. »

Cette littérature populaire grecque a inspiré les poètes du XIX^e siècle, et ces poètes présentent un caractère double dans leur œuvre.

D'un côté, il y a le poète des sujets clephtes, Zalakostas (né à Ioannina en 1821; lui-même un combattant), et Paraschos (né en 1833), qui ont vécu à Athènes, puis celui qui est sans doute le plus distingué des représentants de la littérature grecque pendant l'époque moderne, Aristote Valaoritès, (né en 1824), d'une famille originaire des Îles Ioniennes, marié à une Italienne, dont le père avait été l'ami de Monti et de Manzoni, du reste ayant, lui-même, des attaches à Paris et vivant dans un milieu plutôt occidental.

Valaoritès a le grand mérite d'avoir voulu employer uniquement la langue populaire : il est mort croyant l'avoir bien fixée pour toujours. Mais il n'y avait pas une seule langue populaire en Grèce. Alors il a voulu créer une espèce de langue mixte, harmonisée de différents dialectes, en prenant pour base celui de l'Épire. Et, comme le reconnaît Juliette Lamber, la traductrice, en partie, de ce poète (qui a été traduit aussi, dans deux volumes, par le consul de Grèce à Marseille, Théodore Blancard), le peuple pour lequel il pensait avoir écrit n'arrive pas à comprendre ses vers. Donc en Grèce, d'un côté, une langue classique, pseudo-classique, qui n'est pas celle du peuple, et, lorsqu'on veut écrire dans la langue du peuple, on arrive à faire une seconde langue qui est tout aussi artificielle que la langue pseudo-classique, et qui a un autre désavantage. Il faut penser que la langue pseudo-classique avait été parlée pendant des siècles ; les classes supérieures de la nation grecque avaient pensé, et senti dans cette langue ; leur colère, leur amour s'étaient exprimés dans ses termes ; elle avait servi à faire des discours, à donner des leçons. De sorte qu'elle avait gagné un caractère vivant, tandis que la langue populaire, composée de différents dialectes, est soumise à une discipline venant d'un seul individu, fût-ce même un poète de l'importance de Valaoritès, et elle ne peut jamais s'imposer des frontières de l'Épire jusqu'en Crète et des rives de l'Adriatique jusqu'au dernier village grec de l'Asie Mineure.

Dans les sujets mêmes de cette poésie il y a une dualité. D'un côté, le grand sujet clephte, – Valaoritès traite, par exemple, de la dame Euphrosine, cette belle fille de l'Épire que le terrible Pacha Ali voulait avoir dans son harem,

et qui, s'y opposant, a été noyée dans le lac d'Ioannina, ou il pense à ce représentant de la Grèce combattante en 1821 qui a été Athanase Diakos. De l'autre, le sujet imprégné de romantisme, qu'on prend dans la littérature populaire. Mais il faut qu'il y ait des actions éclatantes, des meurtres capables d'ébranler les âmes des lecteurs, des choses mystérieuses, ténébreuses, des retraits au monastère.

Lorsqu'on commence à lire un poème de cette étendue qui est, de fait, un roman versifié, on s'empêtré parfois dans les descriptions, qui sont belles, mais lourdes et recherchées, comme dans une certaine littérature des XVII^e et XVIII^e siècles : on voit le modèle classique, on voit Virgile et Homère, puis, lorsqu'on passe par-dessus la répétition des massives descriptions qui encombrant le style, on arrive, de temps en temps, à l'idée populaire, à l'oasis fraîche et sereine. Et alors on aura, dans Zalakostas, quelque chose comme cette fin d'un amour.

Les deux amants sont morts. Deux arbres surgissent sur leurs tombes :

« Deux arbres mystérieusement accouplés embrassent cette double tombe, et, lorsque le vent passe, ils s'inclinent l'un vers l'autre comme pour un baiser ».

Il y a, dans la littérature roumaine, tout un grand morceau d'Alecsandri, dans lequel il est question des fils d'un empereur que sa seconde femme veut tuer, qui passent par toutes espèces d'épreuves, et sont, par les prières de la mère, transformés en deux étoiles, et le mauvais génie ne peut plus les atteindre lorsqu'ils sont sur la voûte des cieux. Et la mère, qui regarde les deux étoiles, se rappelle toujours ses enfants qui auront échappé à la rage de sa rivale.

Dans Zalakostas, on a, du même genre, des billets d'amour, comme celui-ci, dirigé vers la lune :

« Lune bien-aimée, prends ce soupir et dis-lui que je n'ai plus d'autre douleur à redouter ; toutes joies, tous désirs se sont ensevelis dans la terre où elle repose ».

Et c'est encore à la lune, médiatrice bienveillante, qu'il adressera des questions comme celle-ci :

« O lune, si des anges habitent ton royaume, mon ange s'y trouve-t-il ? Sera-ce un baiser de ses lèvres que m'apportent tes rayons ? ».

Ou, dans Paraschos, ce morceau qui paraît être pris directement à la littérature populaire des « neniae » :

« Je voudrais être la croix plantée sur sa tombe, la rosée du ciel qui en arrose la terre ; je voudrais être un arbre touffu pour la couvrir de mon ombre ; un oiseau pour lui chanter des mélodies ; une fleur pour lui envoyer des arômes ; un cierge allumé sur le bord de son tombeau ».

Mais la littérature populaire des Grecs n'a pu donner que de pareils incidents au milieu de ces grands récits poétiques empruntés à la vie des armatoles et aux combats des clephtes. L'influence populaire n'a pas pénétré de telle façon à former le sujet et l'essence même de l'inspiration des poètes ; elle se mêle à une inspiration qui en est différente, mais n'arrive jamais à dominer le sujet en entier.

Si ces poètes réussissent à trouver une belle inspiration dans d'autres domaines, elle ne sera pas celle de la littérature populaire. Ce sera encore la vie politique, dominant tout de ses passions, qui la fournira. Ainsi, lorsque le roi Othon, exilé, est mort en terre lointaine, Paraschos s'adresse à lui, dans une des plus belles odes de la littérature grecque moderne, et lui dit :

« Puisqu'ils gardent le silence, tous les amis indignes, tirés par toi de l'ombre et que tu fis monter au jour ; puisqu'aucun d'eux n'ouvrit la bouche et qu'ils te laissent dans un oubli plus lourd que la mort, moi, ton ennemi d'autrefois, je verserai une larme sur ta tombe. Je n'oublierai pas, comme eux, que tu fus mon roi. »

Il en est tout autrement de la littérature populaire roumaine. Elle envahit et domine.

D'abord, celui qui la recommande, celui qui la pose comme modèle devant les poètes est Kogălniceanu.

Revenu dans le pays, Alecsandri entreprend un voyage dans les montagnes. On a beaucoup parlé de ce voyage, que lui-même a présenté d'une façon romantique. Mais il n'avait plus besoin d'aller voir les couvents des montagnes, de parler aux bergers. Il aurait eu même sans cette visite une inspiration toute prête à renouveler sa poésie, dont on a vu les premières preuves, totalement étrangères à l'imitation de Lamartine et de Victor Hugo.

Il y avait pour cela quelqu'un, un Roumain de Bessarabie, qui était devenu en 1812 russe, Alexandre Rusu, ou Russo, et, qui, après avoir fait des études en Suisse, était revenu dans la Moldavie libre.

Il y a eu, pendant une dizaine d'années, comme on ne voulait pas envoyer les étudiants à Paris, des jeunes gens qui allaient en Suisse romande. Il faut indiquer un paragraphe pour ces Roumains ayant fait leurs études à Genève. Ils en revenaient avec une tendance réaliste et démocratique qui ne les empêchait pas d'être imprégnés du romantisme dominant à leur époque, mais leur donnait, dans ce romantisme, une autre direction.

Alors, ce Bessarabien, sent, le premier parmi les écrivains, l'importance de la littérature populaire. C'est lui qui en a fait un premier recueil, qui n'a pas été publié, un recueil qui était authentique ; si Rouso avait fait imprimer les chansons qu'il avait recueillies, elles auraient été lues telles que le peuple les connaissait lui-même.

On voit ici une race qui a beaucoup combattu, mais encore plus souffert. Plus libre que la poésie grecque, celle des Roumains ne s'attache pas aux seules coutumes, et elle réussit à être infiniment plus variée. En fait d'amour, qui n'est pas glorifié dans son triomphe, elle a une façon à elle brièvement douloureuse de dire le détachement :

« – Marie-toi, marie-toi, ma bien-aimée,
Ne te repose pas sur moi,
Car l'espoir qui pourrait venir de moi
Est tenu comme un fil. »

Une femme maltraitée par le sort, persécutée par les hommes, se plaindra ainsi, trouvant dans les souffrances de la nature comme une explication et un soulagement aux siennes :

« J'ai mon nid près de la grande route,
Sur une branche de noisetier :
Quiconque passe sur la route,
Jette une pierre contre moi. »

Avec une nuance satyrique on arrive à trouver la consolation :

« Tout le monde me demande
Pourquoi je suis noireude et maigre.
Je suis noireude de mon espèce,
Mais amaigrie de ton désir. »⁸⁷

Il n'y a pas que la plainte devant un cercueil, il n'y a pas que l'accueil fait à l'hirondelle, il n'y a pas que le cri de guerre du clephte, l'exposition épique du passé.

Mais ceci n'empêche pas que les grands jours aient leurs chansons à eux.

Lorsque Noël arrive, les enfants se présentent devant la maison de leurs voisins et disent ce que parfois leur a appris le chantre ou le maître d'école :

⁸⁷ Une collection plus riche de spécimens dans nos *Choses d'Orient et de Roumanie. Conférences données aux Universités de Varsovie, de Wilno, de Poznan, de Cracovie et de Lwow*, Paris, 1924.

« Réjouis-toi, bon seigneur, car c'est Noël. Oh ! quelle naissance illustre, car notre Mère a donné naissance à un beau-fils qui s'appelle le Christ.

Christ Jésus est sur son beau trône, il paraît ainsi. Mes frères, au palais venez tous. Le vent souffle et le tonnerre bruit. Tous les démons sont pleins d'effroi, car le grand Seigneur est né qui n'a pas d'égal au monde. »

De cette source toute particulière viennent aussi d'autres refrains que ces Noëls :

« Près du trône de cet arbre, il y a une table ronde, et qui est assis ? C'est la Sainte Vierge. Les anges l'interrogent :

– Pourquoi soupirez, chère petite Mère ?

– Comment ne soupirerais-je pas, quand il y a des hommes sur la terre qui, quand ils se réveillent, ne se lavent pas et vont droit au cabaret.

Ils offensent Dieu et, avant d'offenser Dieu, ils offensent Marie. »

Alecsandri a voulu refaire sa récolte. Georges Bengescu, qui a été pendant longtemps secrétaire de la légation de Roumanie à Paris, et, qui, écrivant le français beaucoup mieux que le roumain, a donné d'admirables traductions françaises des « pastels » d'Alecsandri, discute cette question de la réfection, de la transformation de la chanson populaire roumaine. Il est d'un autre avis que Prosper Mérimée, qui, ayant reconnu aussitôt qu'il doit y avoir quelque chose de changé, disait : « L'auteur, avec grande raison, a su trouver son inspiration dans la nature, les mœurs et les traditions de son pays, mais il y a une certaine grâce coquette et mignarde qui rappelle la décadence grecque et latine. À force de raffiner sur les nuances, la clarté et l'énergie du langage disparaissent. Autant que j'en puis juger, les Roumains se complaisent dans les descriptions, dans les comparaisons. Ils entassent volontiers des images souvent un peu vagues, et la musique des mots fait peut-être illusion sur la vie de la pensée ».

D'après Bengescu, Alecsandri, ayant confessé les changements apportés au texte populaire, en serait devenu inattaquable. Le commentateur parle même d'une opération tendant à restituer le « texte primitif ».

Mais on se demande d'où pouvait-il connaître le texte primitif. N'ayant que des variantes, – les confondre, les harmoniser, ajouter un bon tiers qui venait de lui, c'était tout de même fausser le sens de la chanson populaire roumaine.

Dans les « doïnas » d'Alecsandri, les chansons lyriques qui ont été publiées quasi simultanément en français et en roumain, dans les ballades qu'il a données presque à la même époque, il y a non seulement des retouches. Il faut penser qu'on était à l'époque de la « Guzla » de Mérimée, qui, voulant publier un recueil de poésies slaves de Dalmatie, a commencé par des pièces de son cru, se réservant d'aller ensuite en Dalmatie vérifier sur l'original.

À l'époque de la « Guzla », on peut bien admettre l'état d'esprit d'Alecsandri, mais pas aussi que le résultat de son travail est un document de poésie authentique.

Voyant que les Serbes ont une épopée nationale, ce poète roumain a décrété : il faut que les Roumains l'aient aussi. Alors, par épisodes, il a voulu faire passer dans ses poèmes toute l'histoire de sa nation. Et, lorsque quelque chose manquait, il ajoutait, il créait, de sorte que l'ensemble est un ouvrage de marqueterie, sur lequel on a passé un brillant de style qui tendait à confondre les différentes pièces dont il était formé.

De cette littérature très riche et très variée, Alecsandri, celui qui doit l'introduire dans les salons où sa naissance et sa situation lui donnent entrée, tirera cependant des mouvements d'âme particulièrement délicats, comme dans ces vers pour la petite sœur morte :

« En quelle place, où s'en vont-elles,
 Les fleurs qui se fanent ?
 Où vont-ils, dans quel paradis,
 Les petits papillons du coteau ?
 Dans quel monde, où se perdent-elles,
 Les larmes que l'on a essuyées,
 Les rêves rêvés par les anges,
 Les désirs secrets de l'âme ?
 Dans cet endroit bienheureux,
 Plein de tout ce qu'on a aimé,
 Tu t'es rendue, douce étoile,
 Ma toute douce petite sœur,
 Et tu as pris dans ton essor
 Tus les désirs de mon âme. »

Ou ailleurs, dans une légende :

« Toutes les étoiles du ciel noir,
 Jusqu'au jour clair disparaissent.
 Deux seules restent jusqu'au lever du soleil,
 Et parlent avec mon désir.
 Que Dieu me les fasse descendre !
 Enfile-toi, perle blanche
 Sur les longs fils d'or que je tisse,
 Jusqu'à ce que le désir de la pauvre mère
 Cessera de pleurer dans ce monde. »

On voit bien qu'il y a la légende populaire des enfants transformés en étoiles.

Lorsqu'il s'agit de présenter la légende du haïdouc, du brigand, il n'est pas question seulement de ses exploits ; l'idée éthique du rachat de ses crimes auréole le bandit populaire mort :

« Jaune comme le cierge de jaune cire,
Lui brûlant au chevet,
Sur une vieille planche jeté sur la voie,
Du sommeil éternel Groază dormait.
Et près de lui personne ne pleurait.
Un vieillard alors, à la longue barbe,
Venant vers le mort,
Prit deux pièces nettes de sa vieille bourse,
Près du corps les mit et baisa sa main,
Puis, baisant la croix, il dit ainsi... »

Et il expose comment le brigand est venu, au moment de sa misère la plus atroce, et l'a secouru. Et, à la fin Groază, le haïdouc, est pardonné pour ses méfaits à cause du bonheur qu'il a fait briller dans la chaumière du paysan.

Voici, dans un autre morceau, le revenant qui rencontre un cavalier dans la nuit, lui fait perdre son chemin et le mène directement au précipice.

« Le vent souffle avec fureur,
Le cheval se jette fièrement en avant.
Ils combattent comme deux lutteurs.
Mais, par le brouillard, voici venir,
Brillant à travers le champ, soudain,
Mille petits yeux bizarres.
Ils brillent et s'éloignent d'un vol. »

Le cheval les suit et se dirige droit vers la rive.

« Arrête-toi !
Mais déjà du rocher dans le précipice
S'engouffrent homme et cheval.
Ils ont disparu, et, depuis lors,
Résonnent, au fond,
Gémissements et malédictions
Passant par le vent nocturne.
Et, depuis lors, surgit souvent,
Sortant de sa tombe, maudite,
Un fantôme terrifiant. »

Dans la « Veille de Saint André », ces fantômes paraîtront pour dire leurs crimes et la damnation éternelle les rejettera dans leurs tombes.

Enfin, lorsque Alecsandri a perdu sa bien-aimée, il cherchera dans cette littérature populaire une inspiration qu'il arrangera à sa façon pour écrire cette chanson qui touche encore, aussi à cause de son ancienne mélodie, naïve :

« Toi qui es perdue dans la noire éternité,
Étoile douce et chérie de mon âme,
Toi qui jadis brillais si vive
Lorsqu'il n'y avait au monde
Que, seuls, nous deux. »

Mais avec tout cela on n'a, nulle part, encore une synthèse. On voit bien de quel côté le poète entend s'orienter ; on l'aperçoit perdre le chemin ; on le surprend fausser les choses simples et vraies qui se présentent devant lui et transposer seulement, en lui faisant perdre tout son éclat, une littérature romantique très brillante dans sa vraie patrie.

Alors, il faudra que quelqu'un cherche, dans ces pays des Carpathes et des Balkans, la synthèse définitive du romantisme. Il faudra que se rencontre une intelligence poétique créatrice assez puissante et assez souple pour mettre ensemble l'inspiration venant du romantisme occidental, l'inspiration historique, l'inspiration populaire et tout ce qu'il pourrait ajouter de sa propre originalité.

CHAPITRE VI

Synthèse du romantisme dans le Sud-Est de l'Europe

J'ai dit « Synthèse du Romantisme », et, puisque ce terme de synthèse s'applique, je dois m'expliquer.

Qu'est-ce que j'entends par cette synthèse du romantisme ? Non seulement tous les éléments qui peuvent entrer dans la composition du romantisme, éléments concentrés dans une seule personnalité représentative et, en même temps, une âme humaine capable de fondre ces éléments et de les transformer dans une harmonie.

Donc, celui-là donnera la synthèse qui sera sujet aux influences occidentales, qui ne sera pas soumis à une seule de ces influences, qui aura, dans cette synthèse, des éléments venant de la littérature préromantique et romantique française, des éléments qui viendront de cette littérature italienne du commencement du XIX^e siècle, qui n'est pas, à proprement parler, romantique, mais surtout un retour vers la vraie antiquité, vers l'antiquité pure, authentique.

Une inspiration venant, en même temps, de la littérature française, de cette littérature italienne, de la littérature anglaise qui, si elle avait un seul nom, Byron, pour l'époque contemporaine, et un seul souvenir, celui de Shakespeare, devrait entrer en ligne pour la composition de cette synthèse, d'une certaine littérature allemande, laquelle, en dehors des ballades d'Uhland, n'influence guère les premières dizaines d'années de ce mouvement. Mais l'écrivain qui s'abreuve à toutes ces sources sera d'autant plus lui-même, l'homme de sa race, nourri de passé et d'âme populaire, qu'il empruntera le plus pour mieux se définir.

Et, en même temps que ces influences étrangères qui doivent entrer dans toute synthèse, dans toute vraie synthèse complète du romantisme, il y a aussi autre chose : il y a les deux grands éléments régionaux et nationaux.

Où la trouvera-t-on cette personnalité ?

Je crois que, dans la littérature serbe du XIX^e siècle, on peut fixer trois périodes nettement déterminées d'après le sens intime des réalités qu'elles entendent classer et dominer.

La première période s'inspire des chansons du Moyen-Âge, des complaintes de Kossovo, de l'œuvre poétique anonyme du XIV^e : elle dure jusque vers 1830 et dépasse même cette époque, pour certains représentants de la littérature poétique.

Aussitôt après, il y a autre chose : après la disparition du vieux Miloš, avec son système, au moment où une nouvelle génération commence à influencer la vie serbe par son fils, Michel, un homme très bien doué, dont la mort prématurée a été, sans doute, le plus grand malheur de la Serbie au siècle passé, avec l'avènement de Michel, fils de Miloš, les yeux ne sont plus tournés toujours vers la grandiose tragédie de 1389. Il y a désormais, l'idée, bien nette, que la Serbie peut être reconstruite dans toute l'étendue du territoire habité par la nation. Une impulsion a été donnée qui ne s'arrêtera pas un moment, même sous l'apparence mesquine, parfois misérable, du règne de Milan. Cette idée domine toute la politique serbe. Il y a bien des partis, il y a bien des individualités, mais ce qui s'élève beaucoup au-dessus des partis, médiocres, et des individualités, qui n'étaient pas toujours de qualité supérieure, c'est cet idéal de la reconstitution de la Serbie telle que l'avait eue le Tsar Étienne Dušan, en y comprenant même ces parties croates, qui n'ont jamais fait partie des États du roi et empereur des Serbes au Moyen-Âge.

Par-dessus toute préoccupation, au prix des sacrifices inutiles de trois guerres on y arrivera, au bout d'épreuves, inouïes, uniques dans l'histoire, à la fin de la Grande Guerre.

Et alors la littérature suit ce courant : le plus grand représentant de cette période dans la littérature poétique serbe, restée romantique, Jovan Jovanović Zmaj a écrit des morceaux si beaux que, lorsqu'on en a donné la traduction en français, pendant la retraite des Serbes, en terre française, on a été ému, pour ainsi dire jusqu'au fond des entrailles, par ce cri de douleur et d'espoir de toute une nation.

Voici la belle paraphrase qu'en donnait, à ce moment de l'exil, un poète distingué de la France, M. Auguste Dorchain :

« Mes fils, en ce temps de prière
Où les morts demandent secours,
Allâtes-vous au cimetière ?
— Père !, nous y sommes toujours :

Cimetière est la plaine blonde
Où l'été mûrit les moissons ;
Cimetière, le lit ou l'onde
De ce ruisseau que nous passons ;

Cimetière encore sont les vignes,
Et les forêts, et les jardins,
Et ces vallons aux nobles lignes,
Et la montagne aux bleus gradins ;

Cimetière, enfin, où la foule
Des morts attendent le mort nouveau,
Tout pied de terre que l'on foule,
Tombeau près d'un autre tombeau.

Pendant des mille et mille années,
Les fils des générations,
Ainsi que des herbes fanées,
Se sont penchés vers les sillons,

Et le coutre avide et vorace
Les a coupés, et dans les plis
Du limon d'où sortit la race,
Pareillement ensevelis.

Tous ces passagers que la terre
Enfanta pour de si courts avrils,
Avant d'entrer au noir mystère,
Que faisaient-ils ? Quels étaient-ils ?...

Mais, quand la nuit brode ses voiles,
En vérité, sait-on comment
Se nomment toutes les étoiles
Qui s'allument au firmament ?

Qu'importent les noms et le nombre
De tous ceux, inclinant leurs fronts,
Qui passèrent la porte sombre
Qu'un jour aussi nous passerons,

Puisque, de leur cendre chérie
Où brûlait un cœur immortel,
Tous ces morts nous font la Patrie,
Comme tous ces astres le ciel ! »

Cependant, après cette époque, il y en a une troisième, une époque très intéressante pour quiconque s'intéresse au modernisme. On peut connaître cette dernière phase de la littérature serbe moderne par les articles que lui consacrent, avec compétence, les collaborateurs pour les Balkans slaves de *l'Europa Orientale* de Rome et il y a aussi la traduction récente en anglais d'un drame ragusain dû à un des plus distingués poètes serbes, originaire de Raguse, M. Ivo Voïnović, dans la « Slavonic Review » de Londres.

Un Milan Rakić évoquera alors d'après les fresques profanées d'églises en ruine les ombres des princesses médiévales, il pleurera sur les crucifix sans adorateurs :

« La vieille image du Christ en croix gît là.
Un flot de sang coule au long des côtes brisées ;
Yeux morts, lèvres blêmes ; la Mort elle-même.
La tête est encadrée d'une auréole d'argent.

Pieuse offrande des nobles et des serfs d'autrefois,
Un collier de ducats resplendit à son cou ;
Et l'émail d'argent pur s'incruste dans le cadre
Que cisela jadis l'artiste de Dibra.

Ainsi gît le Christ dans le temple désert.
Et, tandis que, doucement, s'étend le crépuscule
Et que l'essaim d'oiseaux nocturnes part en chasse,
Seul dans l'église solitaire, où rôdent les revenants,

Farouche, désespéré, le Christ étend ses bras,
En attendant toujours les fidèles, qui ne viennent pas⁸⁸. »

Ou bien il fera le vœu d'une mort au milieu de la nature, sous la lune blanche, ayant la consolation du dernier regard venant du dernier amour :

« Allons dans la clarté, dans les prés, dans les fleurs,
Dans le chaste silence de la nuit assoupie,
Dans la douceur mystique qui descend des étoiles
Et s'épand, solennelle, dans la claire solitude !

Vois comme la lune brille sur la campagne,
Dissipant les nuages épars qu'elle éclaire,
Comme l'herbe sent bon, comme germent les plantes
Et murmurent tristement les maïs gonflés !

Au-dessus de nous, le ciel clair scintillera,
L'univers muet nous enveloppera doucement,
Et dans le bosquet voisin frémira l'aile
De la dernière chauve-souris prête à partir.

⁸⁸ Traduction de M. Sv. Petrović (d'après une conférence en Roumanie).

Et, tandis qu'au loin retentit la ville tumultueuse.
Et ses vains plaisirs qui avilissent l'homme,
Et que l'écho des fêtes, mystérieux, se prolonge,
Les rossignols invisibles se mettront à chanter,

Et la nature entière ardemment frémira,
Et les champs et les bois, les jardins et les vergers,
Tout ce qui vit en elle saluera à haute voix
L'arrivée solennelle de la mort indifférente.

Je me tairai alors. Plus de paroles.
Je saisirai seulement ta main pâle ;
Et, calme, respirant toujours plus faiblement,
Je quitterai la vie, la misère et la douleur,

Impassible et serein, souriant et fort,
Et je fermerai les yeux pour toujours ! Et alors,
Je sentirai étrangement, comme dans un rêve,
Avec la douceur mystique qui tombe des étoiles

Et la fraîcheur des terres labourées,
L'éclat de tes yeux, compatissant et doux⁸⁹. »

Et la douleur nationale nourrissant de nouveaux espoirs trouvera une mystique forme nouvelle, dans ce *de profundis* pour les martyrs, par le poète Miloutine Bojić :

« Halte-là ! galères puissantes ! Arrêtez vos gouvernails !
Voguez doucement !
Je chante, en ce minuit funèbre, un Requiem sublime
Sur ces eaux sacrées.

Là, au fond, où sommeillent les conques
Et où les algues mortes se recouvrent de tourbe,
S'étend le cimetière des braves, gisant frère contre frère,
Prométhées de l'espérance, apôtres de la douleur.

Ne sentez-vous pas comme la mer glisse
Pour ne point troubler leur repos éternel ?

⁸⁹ Traduction du même.

Du gouffre béant s'exhale le calme,
Et la lune lasse y promène son rayon.

Ne sentez-vous donc pas des glauques profondeurs
La Piété monter et s'épandre sur les eaux,
Une étrange pantomime se dérouler dans les airs ?
Des morts, c'est la grande âme errante.

Halte-là ! galères puissantes ! Au cimetière de mes frères
Voilez vos clairons ;
Vigies en grande tenue, chantez les prières
Là où les flots s'embrassent.

Car de siècles entiers passeront, comme passe l'écume
Qui flotte sur la mer et disparaît sans trace,
Et la grande Relève, sur les amas d'ossements,
Viendra bâtir le palais des splendeurs ;

Mais cette sépulture où fut enseveli
L'énorme et terrible mystère de l'Épopée,
Sera le berceau de la Légende des temps futurs
Où l'Esprit ira chercher ses coryphées.

Les couronnes anciennes y sont enfouies
Et la joie éphémère de toute une génération.
C'est pourquoi cette tombe gît à l'ombre des flots,
Entre le sein de la terre et la voûte céleste.

Halte-là ! galères puissantes ! Éteignez les flambeaux,
Laissez reposer vos avirons ;
Et, après les prières funèbres, glissez, pieuses,
Sans bruit, dans la nuit sombre.

Car il faut qu'un profond silence règne ici
Pour que les morts entendent les clameurs du combat :
C'est leur sang brûlant qui bouillonne en leurs fils
S'élançant sous les ailes de la gloire.

Car là-bas, loin, les champs sont vermeils
Du même sang qui fut ici répandu :
Ici, la paix règne sur les pères,
Et là, par les fils, se forge l'Histoire.

Aussi je veux le silence pour chanter le requiem,
Sans paroles, sans larmes et sans soupirs,
Pour mêler le parfum de l'encens à l'odeur de la poudre,
Aux bruits sourds des tambours lointains.

Halte-là ! galères puissantes ! Pour rendre les suprêmes honneurs,
Glissez doucement.
Je célèbre une messe telle que le ciel n'en vit jamais
Sur ces eaux sacrées⁹⁰ ! ».

Sans compter ces poètes de la dernière heure dont l'un prétend se distinguer de ses contemporains par le fait que la note de sa poésie est d'argent, tandis que la note d'un autre est d'or : il n'y en a cependant pas un dépassant les cadres, artificiels et étroits, de ce modernisme, dont les initiateurs ici, en France, n'ont pas été toujours des Français.

Et, quelle que soit sa valeur esthétique, cette poésie, celle d'après la guerre, ne peut pas nous intéresser au même degré que la première époque, dominée par la chanson épique du Moyen-Âge, par la vie populaire des combattants de Kossovo et de leurs successeurs à travers les siècles, et que la seconde, la troisième, animées par l'idée de résurrection de la Patrie.

Pour les Grecs, un moment devait venir où les sujets appartenant au mouvement de 1821 allaient être complètement épuisés. D'un autre côté, la littérature des Îles Ioniennes avait fini en même temps que l'individualité de ces îles.

Donc, dans la littérature grecque, pendant les dernières années, un procès a dû se produire, dont l'expression la plus multiple, la plus variée, la plus touchante, me paraît être celle qui se trouve dans l'œuvre de M. Sotiris Skipis, probablement, à en juger d'après son nom, d'origine albanaise, qui doit vivre en ce moment en France, peut-être en Provence, et dont j'emploierai la traduction faite par un poète très distingué, M. Philéas Lebègue, et par M. Andréas Dagneau.

Il y a d'abord dans cette poésie un côté très intéressant : le retour, par-dessus un certain romantisme, à l'ancien classicisme, correspondant à celui d'un Kalvos. Il y a toute une série d'odes consacrées au grand poète ionien, dont M. Skipis a bien saisi l'esprit, qu'il est capable de reproduire.

J'ai déjà dit que la littérature populaire grecque est en relation avec certaines contingences de la vie nationale, avec les pleurs qui coulent près du cercueil des morts et avec le sentiment de rénovation, je dirai presque de

⁹⁰ Traduction de P.-I. dans *La Patrie Serbe : revue mensuelle pour la jeunesse serbe en exil* de Paris, I, 1917, n° 11.

résurrection, que chacun d'entre nous sent au moment où le printemps réapparaît, avec les premières fleurs, avec les premiers oiseaux, et surtout les oiseaux voyageurs. Dans le volume de M. Skipis, il y a de ces morceaux qui paraissent, comme les meilleurs morceaux de la poésie ionienne, empruntés à cette littérature populaire des plaintes au chevet du mort et, en même temps, à l'autre littérature, à la littérature printanière du retour des hirondelles. En voici un, le « Voyage sans retour » :

« Le jeune homme qui te chérissait, qui te promettait d'être ton époux, sous l'ombre des arbres que tes baisers ont bûni oublié-le, oublié-le : l'infidèle s'est endormi pour toujours. Il s'est en allé dans la terre ».

Même dans la forme fluide que les traducteurs ont conservée, on voit les variations de la chanson populaire. C'est un gazouillement d'oiseau, harmonisé. Maintenant, voici, ailleurs, pour l'hirondelle :

« Ainsi commence la ballade que nous disions parfois, jadis, dans cette maison, à l'arrivée du printemps :

Les hirondelles vont revenir bâtir leur nid sur les toits, et répandre à travers les champs les joies de notre passé.

Oh ! ne la dis pas, la ballade que nous récitons autrefois, dans la même maison, si obscure à présent, où voltigent les chauves-souris, pareilles à nos espérances, et des hiboux sur les toits, oh ! ne le dis pas, font leurs nids ».

Il n'y a pas de passé ; heureusement, le poète moderne ne fait pas de longs poèmes sur Ali-Pacha et il faut lui en être profondément reconnaissant. Si le souvenir historique apparaît, il est mélangé au souvenir populaire d'une façon très fugitive et très discrète. Il y a l'âme du passé dans l'âme du poète, au lieu du sujet du passé à côté de l'âme du poète, ce qui arrive ordinairement.

Voici « La Chanson du Chasseur », qui est prise à une légende, et j'avoue que, si un Roumain traitait le même sujet, il le traiterait d'une façon tout aussi sincère et simple, presque dans la même forme.

« D'étranges hérauts proclament :

– La fille de la fée a décidé de donner son amour au chasseur qui saura tuer l'oiseau à voix humaine.

En apprenant cette nouvelle, le jeune et beau chasseur se met à dire :

– C'est moi, qui, pour un tel amour, tuerai l'oiseau à voix humaine.

Et il part tout armé, et il va, explorateur des précipices, il s'élance à travers les montagnes et les crêtes sauvages.

Dans un ravin noir il s'arrête et, dans la forêt hantée, il se met à l'affût.

Sur la pierre d'une source fraîche, un oiseau se tient, pensif.

– Chante, car je te tuerai pour te donner à la fille de la fée, si tu es bien l'oiseau à voix humaine.

Un homme n'oserait jamais dire que c'est lui, mais un oiseau peut bien se le permettre, et l'oiseau dit d'une voix humaine :

– Tu es jeune, chasseur, tu es beau, sors de la forêt mortelle, disperse ton amour aux quatre vents et fuis ta destinée.

Le vent, comme une épée, fond les branches des arbres, un fracas sourd enveloppe la forêt.

– Garde, oiseau, tes conseils et prépare-toi vite à recevoir sans plainte la balle à travers tes ailes d'or.

Il tire l'une, il tire les deux, il tire les trois...

– Ah ! ah !

Un rire sonne glacial.

Ah ! ah !, encore une fois.

Le jeune et beau chasseur s'abat par terre mort.

Sur la pierre de la source fraîche, l'oiseau à voix humaine se met à chanter :

– Je suis, dit-il, la fille de la fée ; c'est moi qui, par force, traîne à ma suite les beaux amants morts ».

Dans « Le Chant du Merle », dont je ne donnerai que le commencement et la fin, parce que c'est un morceau très étendu, on voit cette union intime de l'âme humaine avec l'âme inexprimée des choses qui est un des traits les plus originaux et les plus sympathiques de la poésie dans toutes ces régions :

« Au flanc vierge et large des montagnes, sur les platanes sauvages et dans les sapinières, au fond des gorges, je commence à gazouiller, à chanter, à répandre la vie.

Je ne suis pas oiseau des champs, charmeur qui semble né au cœur tendre d'une fleur. Je ne suis pas l'hirondelle qui se cache au toit des maisons pour y bâtir son nid. Merle sonore, montagnard, grand roi, c'est une joie pour moi d'être oiseau sauvage. Les eaux écumantes et fraîches m'ont appris l'harmonie ; l'aiglon m'enseigna le chant.

Pendant les hivers, les automnes, les étés ardents, jamais je n'abandonne les montagnes. Je n'ai point visité les pays étrangers et la barbarie lointaine, avec les oiseaux sans patrie.

Je suis l'oiseau grec. Je suis honoré, je suis célébré par les neiges, par les pierres des montagnes, par les bruissements des arbres et les symphonies des grenouilles, la verdure des rochers et les murmures des cascades.

Au petit matin, je salue, je dis bonjour au muletier qui monte le sentier escarpé, au moine dans son monastère, avant que les carillons ne se mêlent à mon chant. La flûte du berger qui emplît l'air de doux sons est ma sœur ; les grelots du mouton, là-bas, matin et soir, sont mes frères.

À ma voix, lentement, s'écoule la vie de la montagne, comme glisse l'eau du ruisseau.

Merle sonore, montagnard, grand roi, c'est une joie pour moi d'être oiseau sauvage. Les eaux écumantes et fraîches m'ont appris l'harmonie ; l'aiglon m'enseigna le chant ».

Et, à la fin :

« Dans ma toute petite vie, j'ai pris et j'ai gardé avec amour quelque peu de l'air pur des hautes cimes... ; toute la Grèce vit grande et tourmentée à mes accents, à mes strophes et tous, lorsque je chante, se taisent et s'arrêtent étonnés, comme devant le poète ».

Avant d'arriver au représentant principal de la synthèse romantique en Roumanie, je dois dire un mot sur une époque de transition qu'il faut ne pas ignorer.

Après l'imitation de l'Occident que Kogălniceanu avait interdite, qu'Alecsandri, à ses débuts, avait ridiculisée, que, plus tard, le même a essayé de remplacer par une littérature de son cru, qu'il faisait passer comme littérature populaire et qui ne l'était guère, puisqu'il y avait des ballades qu'il inventait et des ballades qu'il transformait, après cette période d'inspiration historique et populaire, il y a eu quelque chose dont il faut tenir compte toujours dans le développement de la littérature roumaine, et voici cette chose, qui crée un paragraphe tout spécial dans le développement de cette littérature.

En 1848, sous l'influence du mouvement révolutionnaire de Paris, on a eu une révolution à Bucarest et une révolution manquée à Jassy. Ceux qui en Moldavie ont manqué leur révolution ont été graciés par l'ancien régime qui est revenu ; il y en a eu quelques-uns qui ont dû quitter le pays, mais, à un certain moment, tous avaient la possibilité d'y revenir. En Valachie, il en était tout autrement : le mouvement avait réussi, une république avait été créée au mois de mai de l'année 1848, qui a duré jusqu'en septembre. Ceux-là devaient être punis de leur outrecuidance et surtout du succès de leur initiative révolutionnaire. Alors, ils ont dû quitter le pays pendant une dizaine d'années. Et ceux qui ont gouverné ensuite la Roumanie, la Roumanie unie par le prince Cuza en 1859, ont été les révolutionnaires chassés du pays pour un espace plus bref en ce qui concerne les Moldaves, pour presque deux dizaines d'années chez les Valaques.

Ils ont vécu pendant ce temps à Paris. Ils y ont donné des traductions de leurs œuvres et tel poète s'est formé sous cette influence, et pas, à proprement parler, sur le sol même de sa patrie : Bolintineanu, dont le nom mérite d'être retenu pour certaines qualités et pour beaucoup de défauts.

Il était d'origine roumaine de la Péninsule des Balkans, son père étant venu s'établir sur une terre près de Bucarest. Connaissant un peu la Grèce, mais non sans, dès le début, avoir chanté, comme Chénier, « la jeune fille mourante », connaissant Constantinople, il a introduit la note exotique dans la littérature romantique des Roumains, une note exotique qui est restée toujours extérieure à son propre talent et d'autant plus à la nation qu'il prétendait représenter.

Ayant la rime très facile, il improvisait, on peut dire d'une façon scandaleuse, – le terme est dur. Il en est arrivé, à la fin, à écrire un langage totalement dénué de vie. Il n'y avait pas de travail dans son œuvre, et il faut beaucoup de travail pour réveiller cette émotion qui dort au fond du cœur du poète. Bolintineanu a créé ainsi une littérature fausse, très facile à être imitée.

Toute une génération s'en est inspirée, avec les « elcovans » qui volaient au-dessus des ondes du Bosphore, avec de terribles Sultans empruntés aux « Orientales » de Victor Hugo, avec de jeunes personnes qu'on jetait dans les flots, avec la chanson de « bulbul », c'est-à-dire du rossignol turc.

Alors, un moment est venu dans la poésie roumaine, où non seulement l'inspiration a été prise à l'étranger, mais quelque chose de plus : on a pris les mots même du style poétique. Il s'est créé donc un affreux jargon roumain, qui non seulement desservait la Roumanie, mais jetait un peu de discrédit aussi sur l'influence française. Il y a eu un moment où l'esprit de la race était beaucoup mieux compris par tel poète français, hôte passager de ces contrées, comme Édouard Grenier, qui a si douloureusement commémoré sur la tombe de son ancien prince, Grégoire Ghica, les mérites de cet ancien protecteur de sa carrière naissante.

Je cite :

« Tu ne reverras plus ce qui faisait ta joie,
Ces cieux plus étoilés où le regard se noie,
Les joyeuses horas de ton peuple assemblé,
Où tu n'as pas voulu qu'il restât un esclave,
Et ce vert Océan de la terre moldave,
Qui déroule ses flots de maïs et de blé.
Tu ne reverras plus les chasseurs des montagnes,
Le regard doux et fier de leurs jeunes compagnes,
Les tziganes errants campés sur les chemins,
Le paysan courbé sous les lois féodales,
Qui marche, en longs cheveux, les pieds dans des sandales,
Ainsi que ses aïeux sous les Césars romains. »

La dernière forme de cette littérature superficielle a fini par gagner Alecsandri lui-même, qui, se trouvant devant un public indulgent et au milieu d'un mouvement littéraire envahi par la mauvaise mode, s'est épargné les fatigues qui, s'il en avait été capable jusqu'au bout, auraient donné à sa poésie un tout autre mouvement et l'auraient rendu capable d'un tout autre progrès.

Sans préludes critiques, sans gestes de révolte, soutenu, mais mollement, par le maître de chapelle d'une nouvelle école, celle des « Entretiens littéraires » (*Convorbiri literare*), un philosophe, T. Maiorescu, qui vient de mourir, – se leva, par la seule valeur de son œuvre, Michel Eminescu.

On a souvent parlé de l'apport allemand dans cette transformation rapide de la littérature roumaine. Il y avait, parmi les directeurs de la revue où cette littérature a été publiée, certains qui venaient directement de l'Allemagne, et de l'Allemagne seule.

Mais, en ce qui concerne les producteurs littéraires eux-mêmes, les poètes et les nouvellistes, ils n'avaient que des attaches très faibles avec cette Allemagne, ou bien, si l'influence allemande existait, et même assez forte, comme elle a été sur Eminescu, lui, et bien d'autres, ont été capables de n'en devenir pas les sujets, d'ajouter des influences venant de la littérature classique, qu'Eminescu lui-même a très bien connue, dans sa forme latine et aussi dans sa forme grecque. Et puis, le grand poète naissant s'est adressé, avant tout, à la vie de sa propre nation, dans toutes les classes, dans toutes les directions, à toutes les époques.

Pour faire voir combien peu Eminescu était devenu l'espèce de séide, qu'on s'imagine, de la littérature germanique, dont il a préféré Lenau, qui, Allemand d'origine, n'était pas aussi Allemand de territoire, car il vivait en Hongrie et il s'inspirait de la *puszta magyare*, voici quelques déclarations dont l'une concerne la guerre de 1870 et ses conséquences, et l'autre est une appréciation de Victor Hugo, qu'il a, par conséquent, lu.

D'abord :

« Une partie du sort du monde est aujourd'hui entre les mains des Allemands ; vous verrez ce qu'ils en feront. Soyez cependant convaincus qu'ils ne donneront rien pour le monde et qu'ils prendront tout pour eux. »

Puis, sur Hugo :

« Mais un dramaturge qui, réunissant la grandeur et la beauté, la pureté et une piété vraiment chrétienne, s'élève absolument au-dessus des cercles exclusifs d'une seule classe de la société, jusqu'à la grande abstraction active du peuple », c'est Hugo. « Ce peuple, dans ses luttes,

dans son sentiment, dans sa force démoniaque et colossale, dans sa sagesse, dans son âme profonde, Victor Hugo sait le présenter sur la scène, et lui seul le sait. Adorateur du peuple et de la liberté, il les réfléchit ensemble en grands contours gigantesques. »

Mais il était un adversaire, énergique, de cette imitation du modèle allemand qui est la civilisation viennoise. Il avait été lui-même étudiant à Vienne pendant de longues années ; c'est là qu'il s'est initié à la littérature et à la philosophie allemande. Cependant il haïssait l'Autriche, aussi à cause de l'influence malheureuse qu'elle a exercée sur la partie de la nation roumaine se trouvant sous sa domination. En défenseur de l'idéal intégral de la nationalité roumaine sur tout son territoire, il était un ennemi décidé de la diplomatie viennoise, et, en même temps, de cette civilisation moderne des Magyars, dans laquelle il retrouvait sans cesse des racines venant du sol allemand⁹¹.

Et, plus d'une fois, l'amertume résignée, le désespoir glacé d'Alfred de Vigny raidit chez Eminescu aussi une pose de Dieu vaincu, mais indompté.

Il n'aimait pas, je m'empresse de le dire, – et peut-être aurais-je la même confession littéraire à faire, – il n'aimait pas deux choses : il n'aimait pas la farce française, qui avait envahi notre théâtre. Il demandait le théâtre de Victor Hugo, et pas le théâtre de Scribe. Et puis, il n'aimait pas autre chose : cette caricature humaine qui est l'ancien étudiant roumain de Paris revenu dans son pays pour le mépriser. Moi, je ne l'aime pas non plus.

Eh bien, en dehors de ces deux ennemis, qui étaient la farce de Scribe et cette caricature internationale qui est un jeune homme venu en pays étranger, de civilisation supérieure, non pas pour aider son pays à s'élever vers la même civilisation, mais pour l'écraser de la hauteur d'une civilisation à laquelle il n'a donné rien de ses fatigues, Eminescu n'était pas, sans doute, un adversaire de l'influence française.

En dehors de ces considérations, d'abord et avant tout, il est absolument individuel. Il a bien passé par une crise, et il y a des éditeurs de ses poésies qui donnent ces morceaux du début. Il n'a pas échappé à la contagion générale qui sévissait dans sa jeunesse. Il a chanté, lui aussi, les jeunes filles pâles en train de mourir ; il a évoqué, de la façon courante, des figures de princes qui ne vivaient guère dans ses vers, comme ils ne vivaient pas dans les vers de son maître Bolintineanu. Il s'en est cependant défait, après une première épreuve, il s'en est défait totalement. Et c'est un cas très intéressant que celui d'un poète qui échappe à la formule par un acte de volonté, sans que rien de cette formule reste. On dirait que ce sont deux âmes tout à fait différentes, qui se succèdent.

Il ne s'est pas formé dans un seul milieu, sous une seule influence, puisqu'il a été le poète de tous les milieux roumains. Né dans la Moldavie

⁹¹ « Ils pensent », écrit-il, « en allemand avec des mots magyars ».

supérieure, fils d'un fermier. Cette région de la Moldavie supérieure se distingue d'abord par des paysans d'une forte race, toute pleine de souvenirs populaires et capables de rendre encore les beautés initiales d'une littérature du peuple, qui, parfois, dans d'autres régions, s'est viciée sous l'influence des villes.

Je connais la région, puisque c'est aussi la mienne. Elle est en marge de la Bucovine, la province roumaine reprise à l'Autriche, province toute pleine de ruines et de couvents, pour les personnes de goût, pas pour les Autrichiens ; le reste disparaissait devant les couvents et devant les ruines. Il y avait comme un carillon infini venant du fond des siècles, par toutes les cloches qui sonnaient dans les tours des églises de la Bucovine.

De cette façon, on vit d'une vie historique même sans le vouloir, et cette vie s'impose à Eminescu. Ce n'est pas la leçon d'histoire qu'on a apprise à l'école : c'est le milieu qui conquiert en même temps pour la vie populaire, qui est historique, et pour l'histoire, qui est devenue un peu vie populaire.

Et, puis, c'est encore un pays de fortes individualités qui ont le pouvoir de dépasser même ces influences historiques et populaires, pour chercher de tous côtés l'inspiration, fût-ce même en faisant voiles vers l'exotisme le plus hardi. On y a comme une soif de cieux nouveaux. On ne peut pas rester chez soi, on est voyageur de naissance. Et, en outre, la façon de concevoir les choses est plus profonde qu'ailleurs. On ne s'arrête jamais à la surface, une mélancolie pénétrante arrive au sens intime des choses. Et, très libre d'allures, on proteste volontiers contre les lois de la société aussi bien que contre les lois éternelles du monde.

De tout cela est faite l'âme d'Eminescu. Pour ce caractère dominant qui est l'intimité, il a des chansons d'amour qui sont délicieuses. S'il est question d'yeux bleus et de cheveux blonds, ceci ne vient pas du romantisme allemand : c'est un pur hasard que la personne qu'il a aimée (il n'y a qu'une seule personne qu'il eût aimée et chantée en même temps), correspondait à l'idéal féminin des romantiques de l'Allemagne. C'était une Roumaine de Transylvanie, la très jeune femme d'un très vieux savant, d'un très vieux professeur de chimie. Le diable s'y met lorsque ces choses-là arrivent ; il l'a aimée jusqu'au bout et il n'a aimé que cette Véronique.

Pour faire l'hommage de sa délicate beauté le poète cherche, du reste, autre chose que la « fleur bleue » du romantisme.

« Si frêle », dit-il, « tu ressembles à un rameau blanc de cerisier ».

Et ceci me rappelle le rameau blanc de fleurs que le plus grand des peintres de la nature roumaine, Nicolas Grigorescu, a fixé sur la toile que, chez moi, je conserve sous mes yeux.

Eh bien, chez Eminescu, c'est la même chose. Il place cet amour discret sous le tilleul dont les fleurs tombent en pluie odorante, dans l'ombre des vieux

peupliers, dans les solitudes embaumées des jardins, dans les éclaircies de la forêt ancestrale. Mais il l'aime aussi dans le calme du pauvre intérieur tout rempli du rayonnement de son idole.

« Le feu brûle doucement dans l'âtre, flamme violette. Dans un coin, sur un sofa rouge, je te regarde en face jusqu'à ce que je sente ma raison assoupie avec mes yeux. Plus de lumière – ô chaud, doux sommeil ! Alors tu viens dans l'ombre vers moi, souriante, blanche comme la neige d'hiver, douce comme un jour d'été. Tu poses sur mes genoux tes bras qui me serrent. Je t'aime. Et regardes ma face pâle de tes yeux aimants. »

Maintenant, lorsque la bien-aimée ne retient pas sa pensée et ne domine pas son sentiment, il se voit au milieu de la nature roumaine, et cette nature il l'interprète en relation avec les légendes populaires. Il fond la légende avec la nature qui l'a fait éclore. Surtout dans un très beau morceau romantique, d'une grande étendue, qui s'appelle « Călin », dans lequel il expose l'amour d'un étranger avec une fille du village. Puis, il s'en va, et revenu, après quelque temps, il trouve un enfant déjà grand, qui lui ressemble. La noce vient très tard, mais elle vient. Et, à côté de la célébration de ces noces, si longtemps attendues, il y a aussi les noces de la nature :

« Mais quel est ce bruit qu'on entend ? Des abeilles
 Se regardent étonnées et en cherchent la source.
 Mais voici, sur les touffes, un tissu d'araignée
 Et un peuple se presse sur sa ligne si mince.
 Des fourmis portent des sacs de farine pour la noce :
 Il leur faut préparer les gâteaux savoureux.
 Les abeilles donnent leur miel, une menue poudre d'or,
 Pour les boucles d'oreille que fera un cafard.
 La voilà toute la noce. Une cigale la conduit,
 Mignonnette entre puces toutes ferrées d'acier fin.
 Revêtu de velours, un insecte ventru
 Fait sonner, nasillard, comme un prêtre, l'office.
 Dans une conque de noix, que tire des sauterelles,
 Siège le jeune fiancé aux moustaches tortillées,
 Papillon de métier, et les siens font suite,
 Tous au cœur si léger, tous coquets, agressifs.
 Et voici les cousins musiciens, scarabées,
 Alors que la fiancée reste encore derrière l'huis.
 Sur la table, une cigale saute, bientôt, un héraut,
 Et, faisant révérence, frappe ses deux éperons,

Tousse un peu et boutonne son manteau à lacets :
 – Permettez, ô boïars, notre noce à côté. »

Il y a quelque chose qui rappelle le chant du merle de M. Skipis dans ce mélange de nature, de fantastique et de sentiment intime qui est, au fond, la vraie, la seule vraie poésie.

Mais l'imagination du poète dépasse de beaucoup les limites de cette belle nature. D'un côté, il cherche des choses exotiques, lointaines. Il n'a jamais vu l'Égypte et, cependant, voici la vision qu'il en a, dans un de ses morceaux de jeunesse. D'abord le Nil qui déroule ses ondes, et puis le Pharaon qui paraît.

« Les vagues blondes du Nil passent par les champs du Maure,
 Au-dessus ciel d'Égypte tissu de feu et d'or.
 Sur les rives planes et jaunes les joncs poussent du limon,
 Des fleurs comme des bijoux aériens brillent, bizarres,
 Il y en a de toutes blanches, hautes, frêles comme l'argent des neiges.
 D'autres rouges comme la braise ou bien bleues, – œil qui pleure.
 Des champs verts tout unis, des pays de bonheur.
 Tout au fond se dessinent les vieux murs de Memphis,
 Pierre sur pierre, roc sur roc, forteresses de géants...
 Le soir vient... L'eau s'endort. Les étoiles du bercail
 Sortent... La lune jette aux mers son sourire, les poursuit.
 Qui a pu violer ton mystère, pyramide ?
 C'est le roi... Son vêtement rouge tissé de bijoux.
 Il veut voir le passé tout entier, et son âme
 Se déchire en voyant que tout passe dans le temps. »

À côté du fantastique exotique, qu'il pressent, son imagination est capable de créer de toutes pièces le fantastique légendaire.

Ainsi dans ce long poème du roi danubien du Moyen-Âge qui, mourant, revient prendre sa bien-aimée et disparaître ensemble dans le tombeau.

À la fin on voit un vieux prêtre païen, devant lequel passent ces noces glaciales du roi mort et de sa jeune reine :

« De son trône de pierre, le vieux prêtre regarde,
 Élève dans le vent sa profonde voix d'airain.
 Il arrête le soleil et rappelle la nuit...
 Il est tard, car l'aurore paraît déjà en gloire.
 Alors un chant des morts résonne sur l'aile du vent,
 Lorsque paraissent les deux cavaliers comme de marbre.
 Leurs cils sont descendus sur des yeux sans lumière.
 Ils paraissent si beaux, fiancés par la mort !

Le temple à deux battants leur ouvre son portail.
 Ils entrent à cheval et les portes retombent.
 Ils périssent pour toujours dans le noir tombeau
 Et, derrière eux, résonne le même chant funéraire,
 Pleurant la reine si belle et sainte dans la mort,
 Et Harald, l'enfant-roi des forêts de sapins.
 Le vieillard ferme les cils, redevenant aveugle.
 Ses vieux pieds, pénétrant dans la pierre, s'y unissent.
 Il ne fait que penser les années qu'il suppute.
 Harald n'est maintenant qu'un souvenir perdu.
 Au-dessus de sa tête, vole un corbeau blanc et noir. »

Parfois, son fantastique est incapable d'être défini ; tant d'éléments différents entrent dans sa composition, qu'il dépasse les limites du contour et de la couleur.

Voici la jeune morte qui a été son premier amour ; il l'invoque devant son cercueil :

« Cierge veillant sur les tombes humides,
 Son de cloche isolée aux heures de l'office ;
 Rêve dont l'aile légère fut trempée dans les larmes,
 Ainsi tu passas au-delà de ce monde.
 Tu passas : comme un chant serein était le ciel,
 Des ruisseaux de lait blanc et des fleurs de lumière,
 Les nuages noirs comme de sombres palais
 Et la lune comme une reine les passant en revue.
 Je te vois, ombre claire d'un argent transparent,
 Les ailes élevées pour voler vers le ciel.
 Tu montas, pâle âme, les gradins des nuées,
 Dans la pluie des rayons et la neige des étoiles.
 Un rayon doux te lève, une chanson te promène,
 Tes bras blancs sur le sein se reposent en croix,
 Quand on tisse le mystère, on en sent le bruit,
 Quand l'argent est sur l'onde, et l'air est d'un or pur. »

Maintenant, la révolte paraît. Il y a d'abord celle contre la société. Eminescu n'a pas été socialiste ; il en a senti cependant la douleur restant, sous une autre forme, la même, avec une illusion de moins. Et voici la façon dont il se représente le Paris de Napoléon III, qu'il n'a jamais vu, mais qu'il s'est imaginé aussi⁹².

⁹² Cf. ce qu'il écrit sur l'empereur dans ses œuvres en prose : « Il a su, a reconnu, ne s'est pas effrayé et, sans confesser les profondes vérités qui passaient comme des ombres sur son âme, il a

« Assis sur des bancs frustes, dans la triste taverne,
 Où pénètre le jour par des fenêtres sales,
 Voici, le long des tables, une compagnie aigrie,
 Une bande poursuivie, aux traits creusés par l'ombre,
 Enfants sceptiques et pauvres de la plèbe prolétaire.
 – Ah ! fait l'un, on dira que l'homme est une lumière
 Dans ce monde tout rempli d'amertume et souffrances.
 Il n'a pas un rayon qui soit pur et candide :
 Une lumière polluée, comme le globe de boue
 Sur lequel règne de droit cette pauvre humanité.
 Dites-moi, qu'est-ce la Justice ? Les puissants s'entourèrent,
 Avec leurs biens, leur rang, dans leur cercle de lois,
 Et, ce qu'ils ont volé, ils l'emploient, conspirant
 Contre ceux qui, par eux, furent rivés au labeur,
 Subjugués injustement au devoir du travail.
 Lorsqu'ils mènent une vie de plaisir éternelle,
 Leurs journées sont prospères et les heures leur sourient,
 Du vin dans des coupes d'ambre ; l'hiver, jardins fleuris ;
 L'été, le délassement sous l'Alpe au front glacial :
 Que leur nuit est claire, fermant les yeux du jour !
 Ils n'ont pas la vertu pour eux, mais ils la prêchent.
 À vous, car il leur faut des bras nombreux, puissants,
 Pour le char de l'État pesant qu'ils mènent par vous ;
 Il leur faut des soldats pour leurs guerres féroces,
 Car, mourant dans le sang, vous créez leur grandeur,
 Et les flottes grandioses et les glorieuses armées,
 Les couronnes dont les rois ceignent leur front altier
 Et l'or par millions accumulé chez eux
 Forment un lourd poids au dos de la plèbe misérable,
 Et tout vient des sueurs du peuple abruti.
 La religion, une phrase qu'ils ont trouvée pour vous.
 Ils veulent, par son prestige, vous courber sous le joug,
 Car, s'il n'y avait dans l'âme l'espoir d'une récompense,
 Après avoir peiné douloureusement une vie,
 Traîneriez-vous encore comme le bœuf la charrue ? »

travaillé et a bien travaillé ». Et dans un de ses articles : « J'aime cette nation bonne, douce, humaine, au compte de laquelle des diplomates forment des cartes et provoquent des guerres, imaginent des empires auxquels elle-même n'a jamais pensé, qui ne sert que d'échelon à ceux qui s'élèvent au pouvoir, peuple malheureux qui gémit sous la grandiosité du palais de glace qu'on pose sur ses épaules ».

Et voici Napoléon III, le « César », qui traverse les ponts de pierre de la Seine :

« Sur les bords de la Seine, en voiture de gala,
Le César pâle défile, de soucis oppressé.
Le bruit lourd des ondes, l'écho dans le granit
Des centaines d'équipages ne trompent pas sa raison.
Il se tait, humilié par l'état des sujets.
Son sourire de profonde pensée intelligente,
Son regard qui peut lire dans notre cœur humain
Et sa main dont dépendent les destinées du monde,
Saluent, à son passage, ce triste groupe en haillons :
Il sait que sa grandeur est appuyée sur eux. »

Et, maintenant la révolte contre l'ordre même du monde. C'est « La prière d'un Dace » dans laquelle il y a cette influence venant du romantisme d'Alfred de Vigny, de celui qui a écrit, isolé, « la Mort du Loup » et « Moïse » demandant qu'on lui épargne l'immortalité :

« Alors qu'il n'y avait mort, ni éternité,
Ni le noyau du monde contenant la lumière,
Sans présent, sans demain, sans hier et sans toujours,
Car l'unique était tout et le tout était un,
Lorsque terre, ciel, les airs et le monde entier
Se trouvaient parmi ce qui jamais n'exista,
Alors, étant Toi seul, je me demande timide
Où est le Dieu auquel nos cœurs feront hommage ?
Lui seul fut Dieu du temps où les dieux n'étaient nés,
De l'abîme des eaux il lança l'étincelle,
Donna l'âme aux dieux et au monde le bonheur.
Il resta, pour les hommes, la source même du salut.
Relevons notre cœur et chantons ses louanges,
Car il tua la mort et appela la vie !
Il me donna des yeux pour contempler le jour
Et il mit dans mon cœur les charmes de la pitié ;
Dans le bruit du vent, je l'entendis marcher
Et dans la plaine déserte, je découvris son chant.
Et, cependant, je veux de toi un bénéfice :
Permetts-moi de rentrer dans l'éternel repos.
Maudis quiconque de moi aura pitié au monde,
Bénis celui duquel je souffrirai le joug,
Écoute toute parole qui se moquera de moi

Et donne des forces au bras qui viendrait me tuer.
 Qu'il soit parmi les hommes le premier celui qui
 Arrachera la pierre qui soutiendrait ma tête.
 Que je passe, poursuivi par tout le long des ans,
 Jusqu'à ce que mes yeux seront taris de pleurs,
 Sentant que dans tout homme m'est né un ennemi.
 Que j'en arrive moi-même à ne plus me connaître.
 Que tout mon sentiment en pierre soit transformé,
 Que je puisse maudire la mère que j'ai aimée,
 Et que la haine la plus cruelle me soit douce.
 Car j'oublierai alors, et je pourrai mourir.

Si exilé et si, sans loi, je serai mort,
 Vous jetterez mon corps indigne sur la route,
 Et vous donnerez, Seigneur, la couronne précieuse
 À celui qui fera manger aux chiens mon cœur ;
 À celui qui de pierre frappera mon visage,
 Fais-lui grâce, ô mon Maître, et rends-le immortel. »

Dans ce « Renoncement », si bien traduit en vers rimés par M. Gorceix pour notre « Anthologie roumaine », ce sentiment de l'immensité, cet élan d'une force énorme savent se plier pour faire l'hommage du monde entier, conquis en imagination, à celle qu'il aime ; – tout cela dit dans une seule cette superbe envolée :

« Je voudrais la moitié des terres et des eaux.
 Commander, chef suprême, aux troupes, aux vaisseaux.
 D'un geste de mes mains, d'un clin de mes paupières,
 Ébranler à mon gré des peuplades entières.
 Des hordes quitteraient les forêts, le désert,
 De barbares, au loin, le sol serait couvert.
 On verrait les guerriers rouler à flots immenses,
 Les groupes d'avant-garde emplir les horizons,
 Briller, pendant des mois, l'éclair des fers de lances
 Et la mer bouillonner sous les noirs éperons.
 Ainsi, dans ma fureur, j'entreprendrais la guerre
 Et mettrai en conflit deux moitiés de la terre.
 Les prêtres me verraient, calme monstre inhumain,
 Pendant que mes soldats répandraient les ténèbres,
 Sur le bord de la stalle appuyé de la main,
 Satan ouvrant sur moi ses deux ailes funèbres,
 Et près de mon trône le noir de mon cercueil.

Le monde ne serait qu'un grand désert en deuil :
 Pas un dieu ne pourrait, dans sa toute-clémence,
 Me pardonner jamais cette ruine immense.
 Mais alors je pourrai, transformant ma douleur,
 De mon âme agitée emplir le vaste monde.
 Pour moi, de lourds trésors d'innommable valeur
 Seraient puisés au sol et dans la mer profonde.
 Et, devant cet amas de fabuleux présents,
 Soleil parmi les rois et dieu parmi les hommes,
 J'irai, roi suzerain des mers et des royaumes,
 Sans daigner abaisser mes yeux indifférents.
 Alors, courbant vers toi ma superbe couronne,
 À genoux, comme aux pieds d'une sainte madone,
 Je te dirai : Oh ! prends mes richesses de roi,
 Les rêves de mon cœur, en même temps prends-moi. »

« Lucifer » c'est l'histoire de son amour. Il descend de son immortalité froide vers un naïf désir d'enfant pour se voir préférer le page qui sait sourire, et l'astre, revenu à son éternité, méprisante, remonte aux cieux. Le sentiment de l'amour s'unit à la vision grandiose des mondes étoilés alors que le rythme de sa chanson populaire fait entendre le son archaïque des légendes en pays :

« Il y eut jadis, comme dans les contes,
 Il y eut, comme jamais,
 De grands-parents d'une souche royale,
 Une fille, une très belle fille.

Unique auprès de ses parents,
 Gracieuse en tous mouvements,
 Comme la Vierge parmi les saints,
 La lune parmi les astres.

De l'ombre des voûtes grandioses
 Son pas elle le dirige
 Vers la fenêtre où, voici,
 L'attend lui, Lucifer.

Elle regardait comme sur les flots
 S'élançait la lumière
 Et porte sur les voies mouvantes
 Noirs vaisseaux du monde.

D'un jour à l'autre, elle le voit,
Et son désir s'élève.
Et lui, voyant qu'elle le regarde,
En devint amoureux.

À la fenêtre, accoudée,
Elle serre ses tempes chaudes,
De son désir sentant que toute
Son âme est pénétrée.

Et lui, combien est lumineux,
Le soir de chaque jour,
Son clair rayon quand apparaît,
Dans son château, la belle !

Et, elle, parlant comme dans un rêve,
Dit d'un profond soupir :
– O maître doux de ma nuit,
Pourquoi ne viens-tu ? Viens.

Descends vers moi, doux Lucifer,
Glissant sur tes rayons,
Dans ma maison, dans ma pensée,
Pénètre lumineux.

Il écoutait et en trembla.
Plus forte est sa lumière,
Et le voici saillir d'un bond
Et se plonger dans l'onde.

Et l'eau, là où il se jeta,
S'émeut en cercles mille.
Et de l'abîme sans fond surgit
Un calme et beau jeune homme.

Il passe comme sur un seuil, lentement,
Sur le rebord, s'arrête.
Il tient en main un sceptre fin
Enveloppé de joncs.

Un prince tout jeune et souriant,
Les longs cheveux tout d'or,

Vêtu, sur ses épaules nues,
D'un voile de soie violette,

Mais son visage est transparent,
Tout blanc comme la cire.
Un mort aux yeux encore vivants,
Qui brillent et jettent des feux,

– Je descendis du haut des sphères
Pour suivre ton désir ;
Le ciel m'est père et je naquis
De la maîtresse des flots.

Pour que je sois dans ce réduit,
Pour voir tes yeux de près,
Je descendis de mon serein
J'ai pris un corps aux ondes.

– Oh ! viens, ineffable trésor,
Et laisse pour moi ton monde.
Je suis un astre, Lucifer.
Viens, et sois ma fiancée.

Dans des palais de rouge corail,
Je te mènerai, des siècles.
Tout ce qui est dans l'océan
Sera sous ta conduite.

– Oh ! tu es beau comme dans un rêve
Paraît un ange tout blanc,
Mais par la voie que tu proposes
Je ne marcherai jamais.

Étrange et d'air et de vêtement
Tu brilles sans vie humaine.
À moi vivante, tu es un mort,
Et ton regard me glace.

– Comment veux-tu que je descende ?
N'as-tu compris encore,
Que, moi, je suis un immortel
Et toi tu es mortelle ?

– Je ne sais mie paroles profondes,
Le commencement me manque,
Bien que tu parles humainement,
Le sens des mots m'échappe.

Mais, si tu veux, vraiment tu veux,
Que je m'attache à toi,
Descends ici sur notre terre
Et sois mortel comme moi.

– Tu veux mon immortalité
Pour un baiser ? Eh bien,
Je veux que tu connaisses combien
Puissant est mon amour.

Oui, je naîtrai par un péché,
Et je violerai la loi.
Lié suis-je à l'éternité,
Je veux qu'on m'en délie.

Et il s'en va, s'en est allé
Au gré d'une jeune fille,
Se détachant de ses racines,
Au ciel le long des jours. »

Il est allé vers Dieu demander la permission de se détacher des cieus,
d'abdiquer son immortalité :

« – Du poids de mon éternité
Noire, dégage-moi, père,
Et tu seras incessamment
Loué par tout le monde.

Je ne m'arrête à aucun prix,
Mais fais que mon sort change,
Car tu es source même des vies,
C'est toi qui donnes la mort.

Reprends le nimbe des immortels,
Le feu des yeux éteints-le,
Et donne, donne-moi en échange,
Un rien, une heure d'amour.

– Hypérion, qui de l'abîme
Avec des mondes te lèves,
Ne me demande pas des signes
Qui n'ont figure, ni nom.

Tu veux que tu deviennes un homme,
Leur être tout pareil,
Mais tous les hommes pourraient mourir,
Et je créerai des hommes.

Tout leur travail est dans le vent
De l'idéal désert :
Lorsque des vagues se sont perdues,
Surgissent d'autres vagues.

Mais toi, Hypérion, tu restes
Après chaque couchant,
Appartenant aux formes premières,
À l'éternel miracle. »

Il descend et trouve sa bien-aimée avec un page. Elle l'appelle tout de même, et lui il tremble, remontant au ciel :

« Il tremble comme une autre fois,
Par les collines boisées
Et mène à travers les déserts
Des grandes ondes mouvantes,

Mais ne descend plus comme jadis
De sa hauteur aux vagues.
– Que peut te faire, image d'argile,
Si c'est moi ou un autre ?

Vivant dans votre cercle étroit,
Vous êtes sujets au sort,
Mais, moi, au haut du ciel, je suis
Immortel et glacé⁹³. »

Il me paraît que dans la poésie romantique du Sud-Est européen ceci n'a pas été dépassé.

⁹³ D'autres morceaux dans notre volume cité *Choses d'Orient et de Roumanie...*, dernier chapitre.

TABLE DES MATIÈRES

Note sur l'édition	5
<p style="text-align: center;">La pénétration des idées de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe aux XVII^e et XVIII^e siècle Conférences données à la Sorbonne</p>	
CHAPITRE I Premiers contacts par Constantinople et les Grecs	9
CHAPITRE II Les Principautés roumaines et les idées de l'Occident	20
CHAPITRE III Vienne comme centre des idées de l'Occident et de l'esprit révolutionnaire	28
CHAPITRE IV La Révolution française et le régime napoléonien en Orient	40
CHAPITRE V Réaction classique	51
CHAPITRE VI Les nouvelles révolutions	55
CHAPITRE VII Établissements occidentaux en Orient sous l'ère nationale	62
CHAPITRE VIII Le romantisme occidental et le Sud-Est de l'Europe	71
CHAPITRE XIX Nouvelles révolutions en 1848 et mouvements pendant la guerre de Crimée	82

CHAPITRE X	
Les idées occidentales dans les États libres de Sud-Est européen : idées politiques	89

CHAPITRE XI	
Idées sociales de l'Occident dans le Sud-Est de l'Europe	98

Le Romantisme dans le Sud-Est de l'Europe
Conférences faites en Sorbonne

CHAPITRE I	
Préface classique. Prérromantisme à la façon de Rousseau. Première phase romantique	111

CHAPITRE II	
Influence du romantisme français	125

CHAPITRE III	
Influence « romantique » italienne	131

CHAPITRE IV	
Élément historique dans le romantisme du Sud-Est européen	149

CHAPITRE V	
Romantisme et poésie populaire	160

CHAPITRE VI	
Synthèse du romantisme dans le Sud-Est de l'Europe	177

Volumes publiés dans la collection
« Bibliothèque de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes » (BIESEE)

1. N. Iorga, *Histoire des États balkaniques à l'époque moderne*, édition par Andrei Pippidi et Andrei Timotin, 2018, 380 p.
2. Nicolae-Șerban Tanașoca, *Études byzantines et balkaniques*, édition par Oana Iacubovschi et Andrei Timotin, 2018, 314 p.
3. Viorel Panaite, *News in England on the Great Turkish War (1683-1699)*, 2018, 200 p.
4. Virgil Cândea, *Histoire des idées en Europe du Sud-Est (XVII^e-XVIII^e siècles)*, éditeurs Ioana Feodorov et Mihai Țipău, 2018, 349 p.
5. Maria Ana Musicescu, *Tradition et innovation dans l'art du Sud-Est européen du XV^e au XIX^e siècle*, édition par Oana Iacubovschi, 2019, 279 p.
6. Elena Siupiur, *Die deutschen Universitäten und die Bildung der Intelligenz in Rumänien und den Ländern Südosteuropas im 19. Jahrhundert*, 2019, 320 p.
7. *Un siècle d'études sud-est européennes en Roumanie. Bilan historiographique*, volume édité par Andrei Timotin, 2019, 310 p.
8. Petre Ș. Năsturel, *Études d'histoire byzantine et post-byzantine*, édition par Emanuel Constantin Antoche, Lidia Cotovanu, Ionuț-Alexandru Tudorie, 2019, 1021 p.
9. Vasile Grecu, *Byzantinische und neugriechische Forschungen*, herausgegeben von Octavian-Adrian Negoită, 2020, 347 p.
10. Benjamin Landais, *Gouverner le Banat habsbourgeois au milieu du XVIII^e siècle. Édition critique de la correspondance de François Perlas, président du Banat, avec Charles-Ferdinand Königsegg-Erps, président de la Chambre aulique (1754-1756)*, 2020, 315 p.
11. *South-Eastern Europe and the Eastern Mediterranean*, Proceedings of the session held at the 12th International Congress of South-East European Studies (Bucharest, 2-6 September 2019), edited by Ioana Feodorov, 2020, 323 p.
12. *Culture manuscrite et imprimée dans et pour l'Europe du Sud-Est. Manuscript and Printed Culture in and for South-Eastern Europe*, volume édité par Archim. Policarp Chițulescu et Ioana Feodorov, 2020, 237 p.
13. *Minorités religieuses dans le Sud-Est européen*, Actes de la session organisée dans le cadre du XII^e Congrès international d'études sud-est européennes (Bucarest, 2-6 septembre 2019), volume édité par Mădălina Vârtejanu-Joubert, 2020, 271 p.

14. *Translations of Patristic Literature in South-Eastern Europe*, Proceedings of the session held at the 12th International Congress of South-East European Studies (Bucharest, 2-6 September 2019), edited by Lora Taseva and Roland Marti, 2020, 342 p.
15. *Religious Rhetoric of Power in Byzantium and South-Eastern Europe*, Proceedings of the session held at the 12th International Congress of South-East European Studies (Bucharest, 2-6 September 2019), edited by Ivan Biliarsky, Mihail Mitrea, and Andrei Timotin, 2021, 402 p.
16. *Biblical Apocrypha in South-Eastern Europe and Related Areas*, Proceedings of the session held at the 12th International Congress of South-East European Studies (Bucharest, 2-6 September 2019), edited by Maria Cioată, Anissava Miltenova, and Emanuela Timotin, 2021, 382 p.
17. *New Perspectives on Balkan Linguistics / Nouvelles perspectives sur la linguistique balkanique*, Proceedings of the session held at the 12th International Congress of South-East European Studies (Bucharest, 2-6 September 2019), edited by Cătălina Vătăşescu, 2021, 382 p.
18. *The Balkans in the Age of New Imperialism and Beyond*, Proceedings of the session held at the 12th International Congress of South-East European Studies (Bucharest, 2-6 September 2019), edited by Vojislav G. Pavlović, 2021, 181 p.